LA REINE DES CARABINES

Sceaux — Impr. de E. Dépée.

MAXIMILIEN PERRIN.

LA REINE

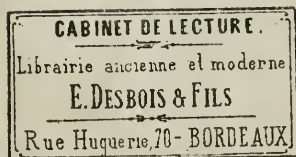
DES

CARABINES

II

PARIS.
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

1845



I

Une brouille.

Trois mois se sont écoulés depuis les derniers événemens; trois mois, depuis que Clémence, reconnue pour être la sœur de père de la baronne Valentine de Muldorf, a hérité de cinq cent mille francs, pour sa part, et que notre jeune coloriste ayant quitté sa man-

sarde de la rue Saint-Jacques et remercié les Flamichon du travail qu'ils lui avaient procuré, ainsi qu'à sa sœur, est venue habiter le quartier Beaujon, et le même hôtel que Valentine, où aimée, soignée par une tendre sœur, elle règne en heureuse maîtresse.

Que s'est-il encore passé durant ce long espace de temps? Que les recherches les plus actives ont été faites, mais en vain, dans l'espoir de retrouver Léonie, dont la disparition et l'absence n'ont pas cessé d'être pour Clémence et Valentine le sujet d'une profonde inquiétude et d'un violent chagrin; que Cyprien, d'abord désespéré non moins que les deux sœurs, après avoir réfléchi sagement et reconnu tout l'odieux de la conduite de Léonie, combien peu il fallait qu'elle l'aimât pour l'avoir ainsi abandonné et trompé; de plus, que cette fille, désormais indigne de l'amour pur et vrai d'un honnête homme,

sensible Valentine; laquelle, rebelle à sa flamme, ne la paie que d'une vive et sincère amitié.

Gautier, pour mériter de la part de Valentine autant de constance et d'amour, a-t-il donc changé de conduite et rompu avec ses mauvaises habitudes? A en croire notre jeune baronne, un changement aussi subit qu'avantageux se serait opéré, à sa grande joie, chez le jeune homme qui, depuis deux mois, ne lui aurait pas donné le plus petit sujet de mécontentement, et, devenu aussi sage que studieux, travaillerait sans relâche du matin jusqu'au soir, après avoir renoncé à l'estaminet, au billard, et rompu avec cette foule bruyante d'amis qui, tous à l'envi, le détournaient de ses devoirs.

Reste maintenant à savoir si la baronne n'était pas la dupe d'un beau semblant de conversion, ce que nous apprendra la suite

de cette véridique histoire, cela sans beaucoup attendre, en nous transportant rue Saint-Jacques, au domicile de Gautier, c'est-à-dire au petit appartement que lui a cédé la généreuse Valentine, après avoir feint de le louer pour elle-même.

Les horloges du quartier Latin faisaient entendre la cinquième heure du soir, lorsque Gautier, la figure insouciante et joyeuse, la tête coiffée d'un large béret en laine rouge, le corps enveloppé d'une vaste robe de chambre, et assis chez lui devant une petite table, encombrée de livres et de papiers, s'amusait, tout en sifflant et en chantant, à tracer avec la plume quelques figures grotesques sur les marges des feuillets de son code, ouvert en ce moment devant lui.

Un coup violent frappé sur la porte arracha brusquement le jeune homme à cette innocente et niaise occupation, pour le faire

ouvrir aussitôt à deux camarades, deux Roger Bon-Temps qui, la porte ouverte, se précipitent bruyamment dans la chambre en riant, chantant et sautant, pour aller ensuite se jeter lourdement, l'un sur le lit, l'autre sur un fauteuil.

— Que venez-vous faire ici, mes gaillards? Avez-vous oublié que j'ai renoncé à recevoir chez moi, et surtout des drôles de votre espèce? interroge Gautier, tout en relevant son pantalon que le manque de bretelles faisait descendre sur ses talons.

— Nous venons, en dépit de ta couardise et de ta maîtresse, mon cher Gautier, te prévenir que ce soir, sans remise, se joue à l'estaminet belge de la rue Dauphine, cette fameuse partie de billard qui doit rendre l'un de nous possesseur de la plus belle des queues d'honneur, présentes, passées et futures.

— Une queue d'honneur! ça me va, répond Gautier en se frottant les mains, mais ce qui ne me va pas, c'est votre sotte imprudence de monter ici sans m'avoir fait entendre de la rue le signal convenu, afin de vous assurer, par ma réponse, si je suis seul ici, et libre de vous y recevoir.

— Comment, capon, dans la crainte de contrarier ta maitresse, tu n'oses, à présent, recevoir tes amis, quand il leur prend fantaisie de venir te voir?

— Et il fait bien, fischtre! Une maîtresse qui paie nos dettes, notre loyer, et nous prête autant d'argent qu'il nous plaît de lui en emprunter et jamais rendre, est chose trop rare et trop précieuse pour ne point lui sacrifier quelque volonté, réplique un des jeunes gens à l'autre.

— C'est juste! Mais où diable, Gautier, as-tu donc trouvé ce puits d'or?

— A la Chaumière.

— Et quelle est cette femme? une Lorette richement entretenue, ou la femme d'un banquier? car nous ne pouvons raisonnablement croire que cette précieuse femelle soit, ainsi qu'on le dit, une grisette, une simple couturière; ces sortes de femmes-là en demandent plus qu'elles n'en donnent à leurs amans.

— Valentine est ce que l'on vous a dit, ce que je vous répète, une simple ouvrière, sage, d'un ton parfait, et, de plus, la protégée de la baronne de Muldorf, chez qui elle travaille à l'année et demeure, qui plus est.

— Où quelque fils de maison, quelque ami de la baronne chauffent l'ouvrière, et payent ses tendres faveurs de tout l'argent qu'elle te repasse en qualité d'amant de cœur.

— Mille tonnerre! apprends, Oscar, que ma Valentine est la sagesse même, que je

l'aime, la respecte, et que tous ceux qui oseront douter de sa vertu, me le dire en face, seront brisés, rossés par moi; avis à toi, mon drôle, s'écrie Gautier en fureur.

— Suffit! on s'y conformera, l'ami, car enfin, personne mieux que toi ne peut répondre de la vertu de la femme avec laquelle tu couches.

— D'abord, et dussiez-vous, mauvais plaisans, vous rire et vous moquer de moi, vous saurez que je ne couche pas avec cette femme, qui jamais ne m'a accordé d'autres faveurs que celle d'un baiser, et dont la vertu farouche, incorruptible, est de première qualité.

— Superbe! une Lucrèce pur-sang, fait Oscar en riant aux éclats.

— Comment, mon garçon, tu donnes dans le platonisme; et, roi des étudians, tu t'en tiens tout bonnement à la contemplation?

Merci! tu dégénères, Gautier, mon bonhomme, vrai, tu deviens bête, rococo, perruque.

— Hardi! hardi! ne vous gênez pas, tombez sur moi tout à votre aise... Mais vous ne savez donc pas que cette femme, aussi belle que bonne, veut serrer avec moi les nœuds de l'hyménée, que cet espoir chéri me la fait aimer encore plus, et respecter comme je respecterais sur la terre la Vierge du ciel si elle daignait y descendre, dit Gautier avec feu.

— Holà! tu patauges, ami; que parles-tu de mariage avec une grisette, toi, étudiant, et bientôt avocat? fi! une semblable boulette te rendrait la fable de toute la bazoche. Ensuite, et malgré ta défense d'élever le moindre doute sur la vertu de ta maîtresse, je te dirai, Gautier, qu'à ta place, et avant de songer au mariage, je voudrais connaître à fond la source d'où provient l'argent que cette belle met aussi généreusement à ta disposition.

— Merci de l'observation, mon cher Armand ; mais, sur ce point, nous nous sommes informés, et nous savons pertinemment que, de ses économies, du produit d'un petit héritage qu'elle fit il y a peu de temps, et des générosités de la baronne de Muldorf, viennent les richesses dont une tendre maîtresse dispose en notre faveur.

— Possible ! mais, ce qui me surprend, c'est qu'une femme que tu dis être douée d'autant de précieuses qualités, consente à devenir la maîtresse d'un farceur de ta trempe, qui, si elle n'y prend garde, lui croquera jusqu'à sa dernière pistole, dit Oscar en riant.

— Ma foi, c'est possible, mais qu'importe, si, après l'avoir ruinée, je consens encore à l'épouser malgré sa pauvreté ; ensuite, vous saurez que la chère Valentine, loin de se méfier de moi, grâce aux soins que je mets depuis quelque temps à lui cacher mes farces,

là promesse de me nourrir un peu moins souvent de leur lecture, voilà pourquoi, en amant soumis, je dérobe soigneusement à ses yeux ces deux superbes in-octavo à qui nous allons dire deux mots aimables, répond Gautier en débouchant chaque bouteille, pour emplir de leur contenu les verres qu'Armand venait de placer sur la table.

Après un long instant passé gaîment à boire et à chanter, les deux amis furent congédiés par Gautier, avec promesse de se réunir à eux dans la soirée et le plus tôt possible; enfin, après que l'heure à laquelle Valentine, accompagnée de Clémence, avait coutume de venir le visiter quelquefois, se serait écoulée.

Notre jeune homme resté seul chez lui s'occupa activement de sa toilette et venait même de la terminer, lorsqu'un petit coup frappé de nouveau sur sa porte lui fit deviner le visiteur et courir lui ouvrir avec em-

pressement. C'était Valentine accompagnée de Clémence, qui, rieuse et toujours jolie, venait voir Gautier et l'engager à l'accompagner, ainsi que sa sœur, au théâtre de l'Odéon, la baronne de Muldorf ayant daigné, ce jour, prêter sa loge à sa couturière, pour assister à une représentation extraordinaire, à laquelle une indispotion subite empêchait la grande dame de se rendre. Aimable invitation, mais fâcheux contretemps qui allait ravir Gautier à ses amis, à une partie de billard où sa réputation de bon joueur était engagée, de plus, à un joyeux souper, ce qui fait que, prenant aussitôt un air endolori, le jeune homme se plaint d'une forte migraine, d'une violente colique qui, en lui ôtant l'appétit, lui fait encore désirer de ne pas quitter la chambre; alors la crédule et bonne Valentine, ainsi que Clémence, de s'inquiéter, de plaindre

le pauvre jeune homme, puis de déclarer qu'elles renoncent au spectacle afin de le soigner et de lui tenir compagnie la soirée entière; tendre quiétude, offres obligeantes, mais nullement du goût de Gautier, qui désirait être libre de bonne heure, et, faisant contre fortune bon cœur, s'empresse de répondre aux deux femmes que se sentant un peu mieux il consent à devenir leur heureux cavalier, faveur qu'il finit par obtenir, après avoir combattu les alarmes, les si, les mais de la tendre Valentine, qui redoutait d'augmenter le mal dont l'amant venait de se plaindre, en le faisant sortir.

Ils partent; mais avant de se rendre au théâtre, et comme il est encore de bonne heure, c'est chez un restaurateur en renom du quartier qu'ils se dirigent tous les trois, parce que tous trois n'ont pas encore dîné. Un cabinet particulier, puis un joli repas, comman-

dé par Valentine, de bons vins, et Gautier qui, oubliant son prétendu malaise mange et boit à lui seul comme trois, dont la voracité alarme Valentine, qui en vain s'efforce de contenir le gourmand, lequel, à ses prudens avis, répond par un : ça va mieux, beaucoup mieux.

A sept heures et demie, et le spectacle étant commencé, nos trois personnages faisaient leur entrée dans une loge baignoire de face, loge secrète, obscure, retenue dès le matin par ordre de la baronne, qui craignant d'être reconnue par quelques gens du monde et de sa connaissance, dont l'abord aurait pu trahir son secret, avait choisi ces places de préférence à d'autres, afin d'échapper à tous les regards.

Assis derrière Valentine et Clémence, qui, toutes deux, écoutaient avec attention les beaux vers de Racine qu'on récitait en ce moment, Gautier, remuant et distrait, pensait à toute autre chose qu'à la tragédie, à

quoi ? à la fameuse partie de billard qui, sans doute, en cet instant, se faisait sans lui, puis encore à la magnifique queue d'honneur qu'un autre, une mazette peut-être, allait gagner, grâce à son absence, et cette idée faisait son désespoir. Ah ! s'il pouvait s'échapper un instant ; il y a si peu loin de l'Odéon à la rue Dauphine, puis une partie est sitôt jouée et gagnée par lui, mais hélas ! il n'y faut pas penser. Vient un entr'acte ; Valentine se plaint de la soif qui la tourmente, et prie Gautier de lui faire venir une carafe de groseille ; l'empressé jeune homme se hâte donc de quitter la loge pour se rendre au foyer commander le rafraîchissement désiré, en indiquant la loge où le garçon doit le porter, de plus, en y faisant ajouter bonbons et bouquets.

Gautier, avant de rejoindre les deux dames, fait quelques tours dans le foyer, puis,

préoccupé, poursuivi par une idée fixe, il gagne l'escalier, d'abord lentement, sort du théâtre, et une fois sur la place, prend ses jambes à son cou en se dirigeant vers la rue Dauphine, et murmurant tout bas : quand elles verraient un acte sans moi, le malheur ne serait pas grand.

L'estaminet belge où se précipite Gautier, où à son apparition dans la salle de billard, s'élève un cri de joie.

— Arrive donc, flâneur, voilà deux heures que nous t'attendons, dit Armand en présentant une queue à Gautier.

— Il y a donc encore plan d'entrer au jeu? s'informe ce dernier.

— Certainement, puisque nous ne faisons que de commencer la partie, dit Oscar.

— Suffit, alors! et Gautier met habit bas, puis entre au jeu.

Défendue vivement par d'excellens joueurs,

la partie se prolonge. Piqué au vif, Gautier lutte avec effort, oublie l'heure et Valentine, puis, lorsqu'après avoir combattu avec adresse et courage, lorsqu'après avoir été vaincu, et la fameuse queue d'honneur, devenue la propriété d'un autre, Gautier regarde à la pendule, et recule de surprise en voyant cette dernière marquer onze heures et demie.

— Pas possible!... garçon, cette pendule va mal, n'est-ce pas? s'informe le jeune homme.

— Oui, monsieur, elle retarde de vingt minutes.

—Mille dieux? le spectacle sera fini, reprend Gautier en cherchant vivement son chapeau.

— Il y a plus d'une demi-heure qu'il est terminé à l'Odéon et que j'en suis sorti, fait entendre un monsieur, en train de prendre une chope de bière.

— Fatalité ! que va-t-elle penser de moi ? s'écrie Gautier avec dépit.

— Qui ? interroge Oscar.

— Parbleu ! Valentine que j'ai laissée au spectacle ; que j'ai quittée sans l'en prévenir.

— Parfait ! parfait ! oh ! la bonne farce ! mon pauvre Gautier, dispose-toi à la réprimande~~, ce que~~ tu n'éviteras pas à la première entrevue.

— C'est cela, rie, gouaille, animal ; quant à moi, je suis désolé... Une petite femme si bonne, si gentille, si généreuse, lui jouer un tour semblable. Je suis un gueux ! un vaurien, un... mais tout cela est de ta faute, Oscar, de celle aussi d'Armand : qu'aviez-vous besoin, malheureux, de venir me parler de billard, de m'attirer dans cet infernal estaminet ?

— Bah ! tu es un maladroit de te dépiter de la sorte : le mal est fait, tes femmes sont allées

se coucher tranquillement, ne pense plus à elles; et, en attendant que tu fasses demain ta paix avec ta maîtresse, viens avec nous noyer le souvenir de ta boulette dans les plaisirs de la table et ceux d'une nuit d'orgie et d'amour.

— Ma foi! ton conseil est bon, et je l'accepte... Partons! mais où donc est Armand? ajoute Gautier en cherchant cet ami des yeux.

— En train de causer ici près en particulier avec un vieux bonhomme que je ne connais pas, mais avec qui Armand traite quelques affaires secrètes, répond Oscar.

— Un vieux conspirateur, peut-être, qui cherche à l'attirer dans son parti?

— Du tout, tu n'y es pas, Gautier; dis plutôt un vieux chicaneur épris du talent d'Armand, et qui le consulte sur le moyen le plus efficace d'enfoncer sa partie adverse.

Tandis que ces choses se disaient, où et avec qui était véritablement le jeune homme en question? dans un cabinet particulier de l'estaminet et en société du vieux Lubin; que traitaient-ils ensemble? La perte de Gautier, en ce que, appesanti par l'âge et ne se sentant pas la force de continuer la tâche qu'il s'était imposée, celle de nuire à Gautier dans l'esprit de Valentine, en entraînant de plus en plus le jeune homme dans le désordre; Lubin, qui plusieurs fois avait rencontré Armand chez Gautier, et deviné en lui un bambocheur déterminé, l'avait choisi de préférence pour remplir la mission perfide, celle de bout-en-train et de génie corrupteur du faible Gautier.

— Vous me donnez de l'or afin que notre nuit soit joyeuse et que rien ne nous manque, dites-vous; tout cela est fort beau et fort généreux de votre part, mon vieux; mais

d'où vient l'intérêt que vous nous témoignez, et surtout à Gauthier, que par votre ordre il nous faut distraire à tout prix ? s'informait Armand à Lubin dans le cabinet, après en avoir reçu une bourse des mieux garnie, qu'il roulait dans ses doigts tout en interrogeant.

— Je suis riche, je vous sais, mes enfans, grands amateurs du plaisir et peu à même de le payer, à moins de contracter des dettes, chose aussi ennuyeuse qu'importune pour des gens d'honneur; de plus, je me sens une amitié vive pour Gautier, le désir de lui rendre la vie douce et heureuse : tels sont les seuls motifs qui me font agir, et qui vous font ressentir les effets de ma générosité, répond en souriant le vieux Lubin.

— Superbe ! ceci est le fait d'une ame noble et magnifique; mais, puisque l'ami Gautier est votre préféré, pourquoi ne pas le faire dépositaire et dispensateur de vos

largesses, et pourquoi vous adressez-vous à moi de préférence, en me recommandant de vous garder le secret à son égard, de lui cacher la main généreuse qui, depuis quelque temps, pourvoit à nos plaisirs?

— A cette question très naturelle, je me réserve le droit de vous répondre un autre jour; contentez-vous, mon cher monsieur, pour le moment, de dépenser joyeusement l'argent que je vous remets, et, fidèle à la promesse que vous m'avez faite de venir chez moi, le plus souvent possible, me raconter vos plaisirs, vos bombances et vos conquêtes.

— Suffit! généreux banquier, on se rendra à l'invitation; quant à votre secret, à votre aise, ne vous gênez pas.

Encore quelques paroles, et les deux causeurs se séparent, Lubin pour retourner chez lui, et Armand pour rejoindre Gautier, Oscar et autres, et se diriger ensuite tous ensemble

vers la demeure du restaurateur où devait avoir lieu le souper, la bombance et autres réjouissances.

— Il ne revient pas, que fait-il? peut-être se sera-t-il trouvé indisposé? ainsi disait Valentine au spectacle, en voyant se prolonger l'absence de Gautier.

— Dis plutôt, chère sœur, qu'il aura fait la rencontre de quelque ami, avec lequel il nous oublie gaîment.

— Clémence, tu es injuste, implacable envers ce pauvre Gautier, répond Valentine avec impatience.

— Ah! c'est que je connais si bien le beau masque; et puis, vois-tu, Valentine, depuis que tu es ma sœur, que tu m'as fait la confidence de l'intérêt que tu portes à ce jeune homme, eh bien! il me semble encore plus mauvais sujet qu'auparavant, et chaque jour je tremble pour ton bonheur.

— Allons! voici que tu recommences le même langage, et qu'ainsi que ce bon Lubin tu te ligues contre Gautier. Cependant, tu ne peux nier qu'il a beaucoup gagné en bien depuis deux mois, grâce à mes conseils, à l'empire que j'exerce maintenant sur son cœur... Oh! tu verras, Clémence, que je parviendrai à en faire un jeune homme parfait.

— J'en doute, et sa conversion jusqu'alors ne me semble être que de l'hypocrisie.

— Méchante!... A t'entendre, il n'y a que M. Cyprien de parfait; cela depuis que, consolé de l'abandon de Léonie, et frappé de tes excellentes qualités, il te fait une cour assidue.

— Mon Dieu! tu sais bien, Valentine, que je l'aimais avant qu'il ne pensât à moi.

— Oui, lorsqu'il aimait Léonie. Ah! que tu devais être à plaindre alors, pauvre fille!

— Hélas! autant que l'est ce bon Claudius, qui t'aime sans espoir, à qui tu en préfères un autre.

— Que veux-tu, Clémence, l'amour ne se commande pas.

— J'en conviens; aussi est-ce un cruel supplice que d'aimer sans être aimé.

— Décidément, Gautier se sentant plus malade, sera retourné chez lui... Je n'y tiens plus tant je suis inquiète... Clémence, allons le retrouver, le secourir, dit Valentine en se levant précipitamment.

— Allons! répond la jeune fille en souriant et suivant sa sœur.

Elles partent, montent dans un fiacre qui aussitôt roule vers la rue Saint-Jacques. Arrivées à la demeure de Gautier, Valentine descend seule de la voiture, frappe et s'informe au portier.

— Monsieur Gautier?

— Il n'y est pas, répond le cerbère.

— Est-il rentré dans la soirée?

— Je ne crois pas.

Et Valentine, mécontente, regagne le fiacre dans lequel elle se replace près de sa sœur ; que vont-elles faire? attendre le retour du perfide, ainsi le désire Valentine, qui, furieuse, veut accabler Gautier des plus vifs reproches et rompre pour jamais avec lui. Une longue et inutile attente, car le jeune homme ne reparaît pas, et Clémence, en entendant sonner minuit à toutes les horloges, donne à sa sœur le conseil de regagner leur demeure.

— Oui, partons, murmure Valentine, en s'efforçant de retenir les larmes que le chagrin et le dépit lui faisaient répandre depuis une heure. Comme Clémence allait se pencher à la portière pour donner au cocher l'ordre de marcher, un bruit de pas vint

troubler au loin le silence de la sombre rue.

— C'est peut-être lui; attends un peu, Clémence, s'écrie Valentine en retenant sa sœur.

Le bruit approche, c'est en effet un jeune homme, un locataire aussi de la maison, qui vient s'arrêter à la porte cochère, mais ce n'est pas Gautier. Le jeune homme, après avoir frappé, jette un regard curieux dans l'intérieur de la voiture où l'obscurité lui dérobe la vue des deux femmes, qu'il se contente de saluer au hasard, pour rentrer ensuite et refermer la porte derrière lui.

— Vain espoir, il ne rentrera pas!... Hélas! où peut-il être?

Et comme Valentine soupirait ainsi, la porte de la maison vient à se rouvrir pour donner sortie au même jeune homme de tout à l'heure, qui s'approche de la portière du fiacre pour faire entendre ces mots :

— Vous attendez Gautier, mesdames, à ce que vient de me dire le concierge? eh bien! je vous préviens qu'il ne rentrera que demain au matin, devant passer la nuit entière chez Maigret, le restaurateur de la rue de la Harpe, où en cet instant il est en joyeux piquenique.

— L'infâme! je veux aller le surprendre, le confondre par ma présence, et lui reprocher son indignité, s'écrie aussitôt Valentine avec colère.

L'ordre de les conduire étant donné, la voiture roule de nouveau pour aller s'arrêter un instant après à la porte du restaurateur indiqué, chez lequel frappe le cocher chargé de demander et de faire venir Gautier. Dans une des salles de cet établissement, une dizaine de jeunes gens et autant de jeunes filles, bacchantes en désordre, entouraient une table où parmi les

débris d'un copieux souper, s'élevait la flamme frémissante de plusieurs bols de punch. Là, tout était à cette heure sous l'empire d'une ivresse désordonnée; l'orgie avait atteint son apogée, la saturnale était au grand complet, les femmes étaient délirantes, échevelées, la plupart le cigare à la bouche; les hommes amoureux, pleins d'ardeur, et les vins exquis coulaient à longs flots. Au milieu du bruit, des cris d'ivresse, de joie et d'amour, la voix d'un garçon servant se fait entendre, pour annoncer qu'une dame demandait en bas à parler à monsieur Gautier.

— Présent, et toujours au service du beau sexe! répond à haute voix ce dernier en jetant de côté et d'une façon assez brutale la jeune fille qui, en cet instant, était tendrement penchée sur lui et assise sur ses genoux, cela, pour se lever, chanceler aussitôt, puis se

retenir après la table afin d'éviter une chûte.

— Une femme qui te demande, Gautier? Pas de ça, tu es mon amànt et je tappe sur toutes celles qui auraient la prétention de te souffler à mon amour... Garçon, va dire en bas que Gautier est mon amant, et qu'il ne veut pas d'autre femme que sa Finette, dit la jeune fille en retenant le jeune homme.

— Du tout! je veux savoir qui c'est, ce qu'on me veut... Lâche-moi, te dis-je, où je te broie, Finette de mon cœur.

— Garçon, fais monter cette femme, dis-lui qu'elle sera la bienvenue, fait entendre Armand, non moins ivre que Gautier.

— C'est moi, si tu veux bien le permettre, qui vais aller lui offrir la main pour l'amener parmi nous, dit Oscar.

— Non, non! pas plus de femmes qu'il y a d'hommes, à bas la nouvelle venue! s'écrient les carabines en chœur.

— Silence, femelles, et respect à nos volontés... Que personne ne bouge, dit Gautier en se dirigeant vers la porte d'un pas chancelant, et poursuivi par Finette, puis par Oscar, puis par Armand.

C'est suivi de ce cortège que le malheureux et imprudent jeune homme se présente à la portière du fiacre, où près d'y monter d'après l'invitation de Valentine, qui n'a pu encore s'apercevoir de l'ivresse à laquelle il est en proie, que Finette se précipite entre lui, Gautier, et la voiture.

— Je me fiche de cette madame à landau numéroté, moi ; il ne sera pas dit qu'elle viendra m'enlever mon amant à mon nez et à ma barbe, s'écrie Finette avec fureur et en repoussant Gautier.

— Finette, ôte-toi de là ou je tappe, je t'en préviens.

— Hé! là dedans, c'est à toi que je m'a-

dresse, la belle invisible! file vite avec tes rosses de chevaux ou je monte t'arracher le béguin, reprend la jeune furie en s'introduisant dans le fiacre malgré les efforts de Gautier pour la retenir, et au bruit des éclats de rire d'Armand, d'Oscar et de plusieurs autres accourus pour assister à la scène.

— Cocher, emmenez-nous, sauvez-nous des attaques de ces gens, fait alors entendre de l'intérieur du fiacre la voix de Clémence.

— Partir, pas de ça, belle dame, avant d'avoir fait connaissance avec nous, dit Oscar en sautant à la bride des chevaux.

— Dieu me pardonne, elles sont deux dans ce sapin, si je ne me trompe, s'écrie Finette plus d'à moitié dans la voiture, mais retenue au dehors par Gautier, qui la tirait par ses jupons et par sa robe, de toutes les forces que lui laissait une entière ivresse.

— Enlevons ces femmes, et sachons qui elles sont, s'écrie une voix.

— Oui, montons-les en haut, et qu'elles partagent notre bombance et nos joies, ajoute Armand.

— Du tout! nous ne voulons pas d'elles, s'écrient les carabines, toutes accourues au bruit et à la voix de Finette.

— Et nous en voulons, répondent les hommes.

— Ton avis, Gautier? demande Oscar.

— Je... je veux tout ce que... vous voudrez, et c'est moi qui...

— Au secours! fait entendre en ce moment la voix de Valentine, sur le visage de qui Finette venait de poser une main crochue, et en voyant s'ouvrir l'autre portière, puis deux étudians escalader le fiacre.

— Que nous voulez-vous, messieurs, et que signifie cette violence? demande alors Clémence

en s'adressant d'une voix ferme aux jeunes gens, tout en soutenant et cachant dans ses bras sa sœur effrayée et à moitié évanouie.

— Votre société, mes amours ; puis de votre tendresse, autre chose si vous nous en jugez dignes, répond un étudiant.

— Et moi je dis que si elles bougent l'une ou l'autre du sapin, que nous tombons toutes sur leur peau, dit Finette toujours sur le marche-pied.

— Gautier, à notre secours! c'est Valentine, c'est Clémence qui implorent votre protection, s'écrie cette dernière avec force et hors d'elle.

— Valentine! répète avec frayeur et surprise Gautier que ce nom venait de dégriser à moitié; c'est alors que sortant de son apathie, il arrache avec force Finette de la portière pour s'élancer lui-même dans le fiacre, puis regarder, reconnaître et commander aussitôt

aux deux jeunes gens de quitter le fiacre; mais, hélas! le beau moyen de faire entendre raison à des gens ivres? aussi ces derniers refusent-ils net de se rendre à l'invitation; alors colère et menaces de la part de Gautier, puis les carabines qui s'en mêlent et entourent la voiture, puis encore le cocher qui s'emporte, jure et veut faire lâcher bride à Oscar; enfin des cris, un tapage affreux, et la patrouille qui tombe inopinément des nues, pour cerner, entourer et faire main-basse sur toute la bande, et la conduire tout entière au poste le plus voisin, sans en excepter le fiacre et ceux qu'il renfermait, c'est-à-dire Valentine évanouie, Clémence tremblante et en larmes, Finette, Gauthier et les deux étudians.

Comme il est permis, aussi bien qu'à tout autre, à un commissaire de police de reposer et de dormir à deux heures de la nuit, c'est

donc en attendant que s'ouvre l'audience de ce magistrat, devant l'officier du poste, que comparaissent les perturbateurs en masse, moins Valentine et Clémence à qui leur état de faiblesse n'a point permis de quitter la voiture, mais que gardent à vue quatre nobles tourlourous le fusil au bras. Alors de commencer au corps-de-garde un long interrogatoire où chacun s'excuse de son mieux, et rejette sa faute sur l'intempérance, où le cocher, la tête saine, mais la colère au cœur, s'emporte contre les jeunes gens, les charge, les accuse en s'efforçant de justifier Valentine et Clémence, deux femmes honnêtes à qui on venait de prodiguer l'insulte et la violence.

— Où sont-elles, ces deux femmes? s'informe le chef du poste.

— Dans ma voiture, mon officier, et encore toutes étourdies par l'algarade dont ces

messieurs et dames que voici les ont régalées, répond le cocher.

— Qu'elles viennent s'expliquer à leur tour, dit l'officier.

— Inutile, monsieur, car en deux mots je penx vous apprendre quelles sont deux jeunes personnes, des demoiselles honnêtes, dont une, ayant absolument à me parler, me cherche depuis hier au soir, et que le guignon a poussé vers le restaurant où les amis et moi fêtions largement, en compagnie de ces femmes, je ne sais plus quel saint; or, nul n'est plus innocent qu'elles ici, nul n'a droit de se plaindre qu'elles, que dans l'ivresse, par un excès de folie, nous avons insultées, effrayées répond Gautier.

— C'est vrai! c'est vrai! s'écrie en chœur tous les jeunes gens.

Malgré ces généreux aveux, l'officier n'en

persiste pas moins à exiger que Valentine et sa sœur comparaissent devant lui, et forcées de se rendre à cette exigence, les deux jeunes femmes, invitées d'une façon formelle à quitter leur voiture, entrent faibles, honteuses et tremblantes dans le corps-de-garde, et entourées de tous les tapageurs qui venaient de livrer passage, se présentent devant le chef qui, séduit aussitôt par le charmant visage de Valentine, l'air honnête et modeste des deux sœurs, sourit avec courtoisie en leur adressant la parole d'un ton doux et affectueux.

— Vous êtes, dit-on, les plaignantes, mesdames ; veuillez me donner vos noms, votre demeure et déposer votre plainte.

A cette invitation, et enhardie par l'affabilité de l'officier, Valentine prend la parole, se nomme, se dit être, ainsi que sa sœur, atta-

chées à la maison de la baronne de Muldorf; que dans la soirée, Gautier qui, en qualité d'ami, les avait accompagnées au spectacle quoi qu'étant indisposé, ayant disparu tout d'un coup pour ne plus venir les rejoindre, elles avaient aussitôt attribué cet abandon à un surcroît de malaise, et que voulant s'en assurer, elles s'étaient mises toutes deux à la recherche du jeune homme, que l'indication d'un voisin les avait conduites, malheureusement pour elles, à la porte du traiteur où elles venaient d'être en butte à l'insulte ainsi qu'à la violence; mais persuadées que le vin seul était coupable, elles pardonnaient aux jeunes gens ainsi qu'à leurs compagnes.

— Fort bien, mesdames, vous êtes libres de vous retirer; quant à vous, jeunes gens et jeunes filles, comme de votre part il y a eu insulte, violence, tapage nocturne, je me vois

contraint de vous garder ici jusqu'à l'heure où M. le commissaire de police du quartier, seul compétent pour décider dans cette affaire, pourra vous recevoir et vous entendre, dit l'officier après avoir réfléchi quelque temps le regard fixé sur Valentine, Valentine qui se sachant libre, salue le chef avec reconnaissance pour se retirer ensuite avec sa sœur le regard baissé et le cœur rempli de douleur et de regrets.

— Valentine, m'en voulez-vous ? s'informe Gautier en saisissant par la main Valentine au passage, ces mots prononcés tout bas et de l'accent du repentir.

— Non, monsieur, car je vous suis au contraire reconnaissante de m'avoir prouvé cette nuit que vous êtes un trompeur, un débauché, un être incorrigible.

Ces paroles dites, la jeune baronne déga-

gea sa main et sortit ; une demi-heure après elle rentrait en larmes à son hôtel, accompagnée de Clémence.

II

Un dragon femelle.

Trois mois avant les derniers incidens qu'on vient de lire, par un beau matin, et la quatrième heure venant de sonner à Saint-Severin, une jeune et jolie fille, un petit paquet bien mince placé sous le bras, s'était enfuie de sa demeure et en cachette, en laissant à sa sœur, qui sommeillait en cet instant, et qu'elle abandonnait, un baiser pour adieu,

puis deux lettres déposées sur une table de nuit.

Après avoir quitté la maison, Léonie, car c'était elle, s'étaitdirigée d'un pas leste à travers les rues désertes vers celle d'Enfer, mais non sans regarder souvent, bien souvent derrière elle, afin de s'assurer si personne ne suivait ses pas.

La jolie fille étant bien rassurée se mit alors à ralentir sa marche, et tout en suivant ladite rue d'Enfer, à se livrer à des réflexions qui sur son beau visage répandirent aussitôt la teinte d'une douloureuse tristesse.

— O mon Dieu ! s'il me trompait ? s'il ne devait jamais tenir les sermens qu'il m'a faits, qu'hier il me faisait entendre encore ; que deviendrais-je alors ?... Ma sœur, ma bonne sœur ! l'abandonner ainsi !... Ah ! quel réveil pour, elle, si le chagrin allait la tuer, mon Dieu !... Oh ! mais non ! je suis folle de per-

dre courage, de m'alarmer ainsi; de Valmont m'aime, il est sincère, il m'épousera; alors, riche pour toujours, je reverrai Clémence, j'en ferai aussi une grande dame et la marierai richement...! Hélas! ce pauvre Cyprien qui m'aime tant aussi; quelle douleur pour lui lorsqu'il apprendra ma fuite; lorsqu'il lira la lettre que j'ai laissée pour lui... Mais aussi c'est sa faute, pourquoi n'est-il pas riche? alors il aurait obtenu la préférence, il eut été mon mari, car enfin, ce monsieur de Valmont, je l'aimerai peut-être, mais à fortune égale, combien je lui préférerais Cyprien!

Et comme elle pensait ainsi, ayant atteint l'esplanade de l'Observatoire, une main, celle de Valmont, vint se placer sur son bras.

— Exacte au rendez-vous; c'est charmant de votre part, ma belle Léonie; mais ne per-

dons pas un instant, car ma chaise de poste nous attend ici près.

En disant cela, et après s'être emparé du bras de Léonie, de Valmont entraînait la jeune fille d'un pas rapide. Cinq minutes de marche, puis la chaise de poste, et fouette, postillon!

— Où allons-nous ainsi? monsieur.

— En Suisse, ma toute belle, où j'ai plusieurs visites à rendre à des cousins, arrière-cousins, qui habitent ce charmant pays.

— Est-ce donc là que nous nous marierons? demande Léonie.

— Là, où ailleurs, répond de Valmont en souriant.

Trois postes de faites durant lesquelles de Valmont s'est contenté de prendre quelques baisers que la jeune fille a refusé de rendre, et qu'elle ne s'est laissée enlever qu'après avoir opposé une forte résistance.

— Je meurs de faim; est-ce que l'on ne déjeûne pas en voyage?

— Au contraire, et très copieusement encore.

Et de Valmont de se mettre en mesure d'atteindre dans un coffre, situé sous la banquette, un poulet froid, des fruits, des pâtisseries, et une bouteille d'excellent vin.

Trente lieues de faites, la nuit, un gros bourg, puis une auberge où la chaise de poste va s'arrêter. Une chambre à un lit, deux couverts, un excellent souper auquel nos deux voyageurs font amplement honneur.

— Vous me versez trop de vin, monsieur, vous voulez donc me griser?

— Pourquoi pas? Rien d'aimable comme une jolie femme en goguette, ma toute belle, répond de Valmont assis près de Léonie, en se penchant sur elle pour saisir un baiser que la jolie fille repousse en riant.

— Quoi, cruelle, toujours farouche, toujours de la résistance à mes caresses, à mes désirs ?

— Ah ! dame, c'est qu'aussi, vous êtes par trop hardi, et vous exigez des choses qu'on ne doit, je pense, accorder qu'à un époux.

— Et puis aussi à un amant, je suis le vôtre!...

— Ce n'est pas une raison pour me manquer de respect.

— Prenez-vous donc mes caresses pour des outrages ?

— Quelquefois elles leurs ressemblent assez, et si pendant la route je m'étais fâchée plusieurs fois... Ecoutez, vous m'aimez, n'est-ce pas? Vous souhaitez qu'à votre ardeur je sois docile et tendre, eh bien! épousez-moi tout de suite, après cela ma soumission vous sera acquise.

— Vous savez bien, Léonie, qu'un obsta-

cle momentané s'oppose à ce que notre mariage s'accomplisse en ce moment, mais ce n'est point une raison pour faire autant la cruelle, et puisque je vous ai fait le serment de vous prendre pour ma femme, que vous la serez très prochainement, pourquoi, dès aujourd'hui, ne commencerions-nous pas à vivre en époux, à nous prouver mutuellement notre sincère et vive ardeur?

— Parceque, quoiqu'étant une jeune fille étourdie, je suis sage et ne veux être faible qu'envers mon mari... A propos, couchons-nous ici?

— Oui, ma toute belle.

— Ce lit est-il le vôtre ou le mien?

— Le nôtre, mon ange.

— Le vôtre, vous voulez dire.

— Non, le nôtre.

— Ah ça! est-ce que par hasard vous vous moquez de moi, reprend Léonie en fixant de

Valmont avec surprise et mécontentement.

— Quoi, refuseriez-vous, ma belle, de partager ce lit avec moi, avec votre époux ?

— Époux, vous ne l'êtes pas encore, et en attendant que ce titre vous soit acquis, vous me ferez le plaisir, monsieur, d'avoir votre chambre et moi la mienne.

— Allons donc! vous n'espérez pas cette sotte complaisance de la part de l'homme qui vous adore, et par qui vous vous êtes laissée enlever ?

— J'entends que cet homme qui m'adore soit généreux et délicat, et que pour preuve de son amour, il se soumette à mes volontés.

— D'accord ! mais à la condition que vous céderez aux siennes.

— Nous réfléchirons, monsieur, aux concessions qu'il nous sera permis de vous faire, mais en attendant, comme je meurs d'envie

de dormir, faites-moi donner une chambre ou laissez-moi celle-ci.

— Chère Léonie, auriez-vous bien la cruauté d'exiger cette séparation ?

— Versez-moi de l'anisette, monsieur.

— De l'anisette, mais je n'en vois pas sur cette table.

— Cependant je l'adore et j'en veux ; allez-en demander.

— Volontiers ; mais vous serez moins rebelle ?

— Allez donc, je vous répondrai après.

De Valmont afin de satisfaire Léonie s'empresse de se lever, de quitter la chambre ; et la jeune fille, se voyant seule, court fermer la porte à double tour, mettre les verroux, et entasser, les uns sur les autres, devant ladite porte, tous les meubles qu'elle peut y traîner.

Un instant après, l'amoureux de Valmont étant de retour, s'efforçait d'ouvrir.

— Qui est là ?

— Moi, ma belle, avec l'anisette désirée.

— Merci, je ne la prendrai que demain au matin.

— A votre aise, mais ouvrez-moi cette maudite porte.

— Impossible, je suis en chemise et prête à me mettre au lit... Bonne nuit et à demain, monsieur le marquis.

— Ah ! petite traîtresse, vous vous moquez ainsi de moi ?

Plus de réponse, et de Valmont, fatigué de prier, de supplier en vain, prit enfin son parti; puis jurant que la belle ne l'y reprendrait plus, il s'en fut demander une autre chambre et un autre lit.

— Six semaines après cette dernière mé-

saventure, Léonie, revêtue d'un élégant costume d'amazone, montée sur un fringant cheval anglais, et accompagnée de de Valmont, ainsi qu'elle à cheval, galopait à bride abattue, et par une belle matinée, sur la pittoresque et délicieuse route située entre Lauzanne et le lac de Genève. La jeune fille rieuse et folle développait dans cet exercice équestre une adresse, une grâce admirable, auxquelles de Válmont, radieux et surpris, se plaisait à rendre hommage, en complimentant sa jolie compagne.

— En vérité, parole d'honneur, jamais sur le turf, aux courses de *New-Market*, à celles de Chantilly, plus grâcieuse et hardie *sportswomen*, n'ont, à mes yeux, déployé tant de grâce et d'adresse qúe vous en prodiguez en ce moment, ma toute divine amie, disait le *feschéunèble* de Valmont dans son ravissement; savez-vous, bel ange, que votre cour-

sier, véritable anglais pur sang, issu *d'Olover* et d'*Annetta*, est le plus hardi coureur qu'ait jamais monté le célèbre Royers, premier jockey d'Angleterre, et qu'il est permis à peu de gens de le dompter avec autant de facilité que vous le faites?

— Ah! vous êtes content de votre élève dans l'art de l'équitation, à ce qu'il paraît? répond Léonie en souriant et mettant son cheval à l'unisson de celui de de Valmont.

— Enchanté, ravi, sur mon ame, et je vous assure que vous faites ma toute belle, une *sports-women-rider* de la plus haute espérance. Hélas! pourquoi avec autant de talent, de perfection, possédez-vous, cruelle, un cœur tout de glace, une rigueur tant extrême?

— Par pitié, mon cher *gentlemen*, gardez-vous de retomber dans le sentiment si vous ne voulez me faire périr d'ennui.

— Mais beauté inhumaine, tu ne t'aperçois

donc pas que je souffre et meurs d'amour, que je dépéris chaque jour?

— Alors, c'est le cas où jamais d'employer le grand remède, celui qui seul peut vous ressusciter, mon cher, le mariage qui vous rendra souverain-maître et possesseur de ma personne, ce mariage que vous m'avez promis, infâme! et que vous reculez sans cesse... Oh! depuis longtemps déjà je vous ai deviné, et si la pauvre Léonie s'avisait de faiblir, vous ne vous feriez pas scrupule, monstre que vous êtes, de lui manquer de parole et peut-être bien de l'abandonner à son malheureux sort après l'avoir séduite.

— Moi! incapable, ma reine.

— Possible! mais je me garderai fort, mon *gentlemen*, d'en faire l'épreuve; et même ici, avec franchise, je vous préviens que si vous ne renoncez à ces coupables tentatives, à ces

odieux projets de séduction, dont j'ai tant de fois faillit être la dupe et la victime, depuis qu'en crédule et sotte jeune fille je me suis confiée à votre honneur, je vous brûle la politesse et retourne à Paris implorer le pardon de ma sœur et reprendre mon pinceau.

— Quoi! vous tant amateur des plaisirs que procure la fortune, vous seriez assez folle pour y renoncer ainsi volontairement!

— Très volontairement, marquis, et même sans vous en demander la permission.

— Mais, Léonie, vous ne songez donc pas que sans vous je ne peux plus vivre? Qu'il y a six semaines, je vous aimais, que maintenant je vous adore.

— Epousez-moi donc alors! répond la jeune fille.

— Patience, ça viendra.

— Je suis lasse d'attendre.

Comme Léonie prononçait ces derniers

mots, elle et son cavalier atteignaient Lauzanne après une promenade journalière de deux heures; à Lauzanne qu'ils habitaient depuis trois semaines, où de Valmont, après avoir dépaysé la jeune fille, s'était efforcé de vaincre chaque jour sa rigueur, de triompher de ses scrupules, mais où il n'avait rencontré qu'un adroit démon, habile à déjouer ses projets, et qui, à force de gentillesse et de grâce, avait fini par s'emparer de son esprit et faire de sa personne l'esclave de sa volonté et de ses caprices. Malgré l'ascendant qu'exerçait sur lui Léonie, quoique le simple caprice que ses charmes lui eussent d'abord inspiré, se fût par la suite changé en un amour réel, de Valmont, bien qu'il eût promis le mariage à la jeune fille, n'avait jamais eu la pensée de réaliser une semblable promesse, de se faire, lui, homme riche et de haute naissance, l'époux d'une simple grisette; mais

seulement le désir d'en faire une charmante maîtresse, qui l'aiderait à dépenser en plaisir et coquetterie une partie de son revenu. N'étant pourvu que d'une fort petite dose d'esprit, assez disgracieux au physique, quoique très infatué de sa personne, de Valmont, loin de chercher à intéresser le cœur de Léonie en sa faveur, et de faire oublier par des soins assidus ce que sa personne avait de désaventageux, son caractère d'originalité et d'aristocratique, se reposant de ce soin sur ses titres d'homme du monde et d'homme riche, avait pensé n'avoir qu'à paraître, à se nommer, pour séduire et posséder. Mais, hélas! quelle déception pour le pauvre amant qui, ayant négligé de se faire de l'amour un puissant auxiliaire dans le cœur de la jeune fille, ne trouvait que froideur et résistance où il avait espéré rencontrer tendres caresses et voluptés.

Fatigué de s'entendre répéter, chaque jour, que la faveur à laquelle il aspirait si ardemment, ne serait accordée par la jeune fille qu'à celui qui serait son époux, de Valmont, fort peu soucieux de l'acquérir à un pareil prix, et honteux d'être ainsi leurré par une cruelle, avait décidé que ce jour même, où nous venons de le rencontrer en promenade avec Léonie, serait celui de son triomphe, et sans pitié, cette fois, résolu d'employer la ruse, même la violence, pour satisfaire ses désirs et être heureux.

Une fois dans la ville, au lieu de se rendre à l'hôtel où, depuis leur séjour à Lausanne, ils occupaient chacun un appartement séparé, les deux pouvant se réunir au besoin, ce fut à la porte d'un tir au pistolet, situé dans le faubourg qu'ils traversaient en ce moment, que de Valmont et Léonie mirent pied à terre, et où ils pénétrèrent après avoir jeté la

bride de leurs chevaux au valet qui les accompagnait. Qu'allaient-ils faire dans ce lieu? Léonie y tirer le pistolet, exercice auquel elle se livrait avec adresse depuis plusieurs jours, caprice de folle, duquel le pacifique de Valmont, ennemi des armes à feu, demeurait paisible spectateur.

La jolie fille découvre sa main blanche et potelée, saisit en souriant l'arme qu'on lui présente, ajuste, fait feu, et la poupée vole en éclats. Sur dix coups, Léonie a neuf fois atteint le but; alors, chaque spectateur de la proclamer aussi adroite que jolie.

— Maintenant, mon ami, allons déjeûner, s'écrie gaîment la jeune fille, tout en remettant dans leur boîte les pistolets à elle appartenant, dont elle venait de se servir, pour confier ensuite le tout à de Valmont.

— Lorsque vous m'aurez fait marquise, mon cher de Valmont, je veux que vous et

moi, nous nous livrions chaque jour au plaisir de la chasse, car je sens que j'aimerai ce genre d'exercice à la fureur, fait entendre Léonie, remontée à cheval, et trottant à côté de Valmont.

— A votre aise, ma toute belle, mais ne comptez pas sur moi pour partager avec vous ce plaisir, pour lequel je ne me suis jamais senti la moindre vocation.

— Ah! je conçois, monsieur aurait peur de tirer un coup de fusil.

— Peut-être, répond de Valmont.

— Est-ce que, par hasard, vous seriez poltron, mon cher?

— Du tout!

— Et moi, je crois que oui. Fi! ce serait indigne.

Et tout en causant ainsi, ils atteignirent leur demeure, où les attendait un excellent déjeûner.

— Vive la fortune ! qui d'un plaisir vous permet de passer à un autre, s'écrie Léonie à table et près de Valmont, en faisant sauter au plafond le bouchon d'une bouteille de Champagne, dont elle s'empressa d'emplir deux verres.

— A votre santé, marquis..... j'adore ce vin, surtout comme ordinaire... A propos ! puisqu'il est décidé que vous faites de moi une femme à la mode, une femme du monde, ne voulant rien ignorer, je veux que vous me fassiez goûter de tous les vins ; enfin, je veux connaître le Tokay, les vins du Rhin, du Cap, de Chypre, et tant d'autres dont les noms m'échappent ; c'est dit, n'est-ce pas ?

— Tout ce que tu voudras, ma toute-belle.

— Allons, laissez-là ma taille ; ne pouvez-vous me laisser déjeûner en repos, bel amoureux ?

— Pourquoi es-tu si ravissante, Léonie? pourquoi de tes charmes divins, l'amour me rend-il friand en diable?

— Déjà pas tant, car enfin, mon cher, si ça vous tenait bien fort, vous ne tarderiez pas autant à faire de moi votre femme.

— Mais, pour contracter cette union tant désirée par toi, il faudrait auparavant, ma belle, que je fusse bien persuadé que tu m'aimasses sincèrement.

— En doutez-vous?...

— Beaucoup! puisque tu demeures insensible à mes désirs, et que jamais de ta part la moindre faveur, la moindre condescendance à mes vœux, ne sont venues m'en donner la preuve.

— Comptez-vous donc pour rien, beau sire, l'escapade que je viens de faire en votre faveur? l'abandon d'une sœur bien-aimée et

d'un amant qui n'attendait que mon consentement pour m'épouser?

— D'accord! mais il est un sacrifice qui prouverait plus encore que tout cela...

— Je comprends, mais je ne veux être la maîtresse de qui que ce soit, interrompt Léonie d'un ton d'humeur, en jetant brusquement sa serviette au loin, pour se lever précipitamment et quitter d'un pas rapide la salle à manger.

— Très bien, ma belle, à toi permis de faire la Lucrèce, mais ce soir!...

Ainsi pensait de Valmont en souriant et voyant fuir Léonie.

Et ce soir attendu avec tant d'impatience par notre amoureux, ce soir qu'il avait marqué pour celui de son triomphe et la défaite de la jeune fille étant venu, et comme la dixième heure sonnait, de Valmont, profitant de l'absence de Léonie, en ce moment dans le

jardin de l'hôtel, où la chaleur et le beau temps avaient réuni nombreuse société, de Valmont donc, après avoir longtemps travaillé à ouvrir la porte condamnée qui séparait son appartement de celui occupé par Léonie; après avoir réussi à briser serrure et verroux, se glissa, sans lumière, dans la chambre à coucher de la jolie fille, et, silencieusement caché sous une table que recouvrait un long tapis, attendit le retour de Léonie.

Une heure d'attente, et l'amant commençait fort à s'impatienter, lorsque Léonie, une bougie à la main, fit, en fredonnant un gai refrain, son entrée dans la chambre.

Ah! dis-moi, jeune fille,
Jeune fille aux amours,
Si tu veux, ma gentille,
Je t'aimerai toujours.

Ainsi chantait l'ex-coloriste en allant et ve-

nant dans la pièce et se déshabillant; puis, en simple corset, devant la glace d'une toilette, Léonie, tout en plaçant ses papillottes, sourit à sa jolie figure, minaude et se met à chanter :

On me dit gentille,
Et sous ma mantille,
Mon œil noir qui brille
Fait battre le cœur.

Oh ! décidément, j'ai tout ce qu'il faut pour faire une adorable marquise, et même, j'ai la noblesse du maintien... Ah ! essayons, tandis que je suis seule et tranquille, les quelques révérences qu'il me faudra faire aux gens de qualités que je daignerai recevoir dans mon château.

Cela dit à haute voix, Léonie, le sein nu, dont une simple chemise cachait à demi les formes grâcieuses, quitte son siége, puis,

placée au milieu de la chambre, les yeux fixés sur la glace, s'empresse de faire force révérences avec accompagnement de mines et sourires aimables, sarcastiques, hautains, enfin de toutes circonstances.

— Ah! monsieur le comte, soyez le bienvenu... Madame la duchesse je suis votre humble servante... Baron, je vous salue, mon cher... O ciel! quelle aimable surprise et quelle heureuse circonstance, monseigneur, me procure l'honneur de votre visite?... Décidément j'étais née pour faire une femme de qualité, et ce cher de Valmont n'aura qu'à se féliciter de l'honneur que je lui ferai dans le monde.

Et tandis que notre jeune fillette disait et faisait ainsi, de Valmont, dans sa cachette, l'œil ardent et fixé sur les charmes que trahissait la nudité de Léonie, ne retenait qu'a-

vec des efforts inouis l'éclat de rire prêt à lui échapper.

Fatiguée de cette comédie, Léonie, qu'un léger bâillement invitait au repos, laisse tomber son dernier vêtement, éteint la bougie et se met au lit, où elle tarde peu à s'endormir, bercée par de riantes et heureuses pensées.

— Qui est là?... Eh bien, ne vous gênez pas! s'écrie la jolie fille presqu'aussitôt éveillée en sursaut, en sentant quelqu'un se glisser près d'elle, dans son lit, puis l'enlacer de ses bras, et comprimer sa bouche par un baiser amoureux.

— Mais c'est vous, de Valmont? quoi, vous osez?... Mais cette surprise est infâme? reprend Léonie en se débattant et cherchant à s'échapper des bras qui la compriment.

— L'amour que tu m'inspires est mon excuse, ma toute belle.

— Alors, c'est bien différent; seulement,

je trouve, mon ami, qu'en m'enchaînant et paralysant de la sorte mes moindres mouvemens, vous détruirez tout le mérite de la bonne volonté.

— C'est que j'ai fait le serment que cette nuit tu serais à moi, cruelle! enfin que cette fois tu ne m'échapperais pas.

— Et le moyen d'échapper si j'en avais l'envie?

— Quoi! consentirais-tu enfin...

— A céder à vos transports? peut-être, je ne dis pas non, si votre amour n'était pas aussi étouffant, si je ne me sentais mourir sous vos étreintes.

— Eh bien! sois libre, et paie par un tendre baiser ma confiante générosité, répond de Valmont en lâchant prise.

— Une autre fois, beau sire! mais ce ne sera pas pour aujourd'hui, s'écrie Léonie, qui, se sentant libre, se glisse adroitement

hors du lit, pour de là s'élancer dans la chambre où de Valmont, honteux et furieux, s'empresse de courir après elle et dans l'obscurité.

— Ne m'approchez pas, marquis, ou je vous brûle la cervelle ! s'écrie alors Léonie qui s'est fait un rempart de la table et en faisant jouer la détente d'un pistolet.

— Hein ! qu'entends-je, des armes? dit de Valmont avec crainte et surprise.

— Oui, mon cher, deux pistolets qui depuis un mois ne quittent plus ma chambre, enfin deux défenseurs destinés par moi à vous faire entendre raison en semblable circonstance, si jamais elle devait se présenter.

— Vous êtes une extravagante, Léonie ; laissez là ces instrumens de meurtre, si peu faits pour vos charmantes mains, et sensible à mon martyre, que l'amour et tous ses charmes se placent seuls entre nous.

— Beau langage à la glue duquel je n'aurai garde de me laisser prendre.

— Léonie, ma chère Léonie!

— Silence! et comme je n'aime ni agir, ni causer à tâtons, hâtez-vous, marquis, d'allumer les bougies.

De Valmont hésite d'abord, ensuite finit par obéir, et la pièce éclairée, il fixe un regard suppliant sur Léonie, qui venait de se couvrir d'un grand châle, et, retranchée derrière la table, jouait en ce moment avec les pistolets dont ses deux mains étaient armées.

— Allons, folle, quittez donc ces armes et mettez fin à cette mauvaise plaisanterie.

— De Valmont, si vous faites un pas vers moi, je jure Dieu de vous tuer à l'instant même.

— Infâme! tuer celui qui vous adore et

doit être votre époux, oseriez-vous commettre un pareil crime?

— Je l'oserai! répond Léonie avec fermeté. Ecoutez, de Valmont, il m'ennuie fort de vivre continuellement sur le qui vive, d'avoir chaque jour à lutter contre vos attaques, et il est grandement temps que tout ceci ait un terme... Vous m'aimez, dites-vous; ma possession est l'unique vœu de vos ardens désirs, et en récompense de ma soumission vous me promettez de me prendre pour votre femme...

— Et je le promets encore, si tu daignes me donner en ce moment la preuve que j'exige de cet amour dont tes rigueurs me font douter.

— Très bien! je vous attendais là, marquis, et prenant en pitié votre tendre passion, je me soumets, je m'incline devant vos désirs et

vos volontés, mais à une condition; c'est que vous armant de la plume que voici sur cette table, vous allez à l'instant même me signer une promesse de mariage et un dédit de trois cents mille francs, si d'ici à un an vous n'êtes devenu mon époux... Allons, exécutez-vous et félicitez-moi d'un semblable dévoûment et d'être devenue aussi facile avec l'honneur.

— Une promesse, un dédit! à quoi bon lorsque mon amour doit vous être le plus sûr garant de ma promesse, répond de Valmont d'abord embarrassé et après un instant de réflexion.

— Tout cela sont des mots auxquels votre perfidie de ce soir me défend d'accorder la moindre confiance; or, finissons-en, écrivez ou sortez de cette chambre à l'instant même.

— Non, je n'écrirai pas, répond froidement de Valmont.

— Alors, vous me trompiez donc en me

promettant le mariage, infâme? s'écrie Léonie avec colère et dépit.

— Pas le moins du monde, mais...

— Tenez, vous êtes un misérable, mon cher, et moi une double sotte d'avoir ajouté foi à vos propos, à vos cajoleries... Encore une fois, et pour la dernière, voulez-vous écrire cette promesse?...

— Je ne puis, des considérations, chère Léonie.

— Alors, allez au diable avec votre amour et vos considérations; de plus, félicitez-vous de ce que ma bonté naturelle, un peu d'amitié en votre faveur, m'empêchent de vous demander raison de votre perfidie les armes à la main.

— Vous perdez la tête, ma chère Léonie, est-ce qu'un homme se bat avec une femme? un semblable duel, vainqueur ou vaincu, lui attirerait le blâme du monde entier.

— Cependant, si je vous provoquais, si je vous traitais de lâche?

— J'en rirais.

— Mais enfin si je vous crachais à la face? s'écrie Léonie dans le paroxisme de la colère.

— Cette insulte serait grave ; mais vous êtes une faible femme, et je vous pardonnerais.

A cette réponse faite avec ironie, la jeune fille tressaillit et se mordit les lèvres de dépit ; puis après un instant de silence, reprenant ainsi :

— Monsieur le marquis, dit-elle, vous vous êtes moqué de moi avec autant d'impudence que de perfidie ; mais tout bien raisonné, cette leçon ne sera pas sans fruit pour l'imbécile qui, bénévolement, s'est faite votre dupe. Vous devez bien penser que maintenant tout est fini entre nous, et que le plus court parti que nous ayons à prendre est de

nous séparer, vous pour vous mettre en quête d'une beauté plus accommodante, moi pour retourner à Paris en renard honteux, reprendre la cornette et le pinceau de la coloriste, que pour ma réputation je n'aurais jamais dû quitter en votre faveur...

— Nous séparer! y pensez-vous, Léonie, et sans regret pourriez-vous ainsi désespérer l'amant qui vous adore? s écrie de Valmont avec feu et émotion.

— Il le faut bien, puisque cet amant ne veut pas devenir mon mari.

— Votre mari, oui... un jour!...

— Assez! et dispensez-vous de me faire encore entendre cette promesse trompeuse que désavoue votre cœur.

— Mais enfin, Léonie !...

— Plus rien, vous dis-je, monsieur, et prenant pitié de la fatigue, du froid que j'en-

dure, veuillez vous retirer aussitôt et me laisser reposer en paix.

— J'obéis, chère Léonie, dans l'espoir que demain, moins irritée et plus traitable, vous daignerez m'entendre et faire quelques concessions en faveur de l'amour que vous m'avez inspiré.

— Ayant dit ainsi, de Valmont se retira, et derrière lui entendit Léonie fermer serrure et verroux. Dix heures sonnaient le lendemain matin, lorsqu'impatienté de ne pas encore avoir vu paraître la jolie fille, le marquis prit le parti de se rendre à son appartement, afin de l'entretenir de nouveau; mais quelle fut sa surprise en ne la trouvant pas dans sa chambre, mais à sa place une lettre tracée de la propre main de Léonie et à son adresse, lettre qu'il s'empressa aussitôt de décacheter pour lire ce qui suit :

« Docile à la voix de l'honneur, après avoir perdu l'espoir d'être un jour votre femme, et trop fière pour accepter le titre de votre maîtresse, je m'éloigne de vous pour toujours, mais non sans vous avoir pardonné vos torts envers moi, quoi qu'étant ceux d'un homme sans principes, ni délicatesse. En vous quittant, marquis, je renonce à tous les dons que je tenais de votre amour et de votre générosité, et venue à vous avec la livrée de l'ouvrière, je m'en retourne de même, en bénissant l'heureuse précaution qui, malgré votre répugnance, m'a fait conserver ces simples vêtemens. Gardez-vous de suivre mes pas, de jamais chercher à me revoir, ces soins seraient inutiles, car de ma complaisance vous n'obtiendriez pas davantage.

» Adieu, monsieur de Valmont, soyez heureux et veuille le ciel que le délassement de

grand seigneur que vous vous proposiez de prendre à mes dépens, ne coûte pas le bonheur et le repos de toute la vie à votre toute dévouée,

» LÉONIE BENARD. »

— Partie, partie!... La sotte! préférer le travail, la misère aux jouissances de la fortune... Décidément, cette fille a de la vertu, et je perds en elle une bien jolie maîtresse... Diable! mais sans elle, loin d'elle, je crois que déjà l'ennui s'empare de moi... Partie! oh! c'est fâcheux!...

Et en parlant ainsi, de Valmont se laissait choir sur un fauteuil où il se mit à bâiller.

III

Incidens divers.

— Oui, pardonnez-moi, ô ma chère et tendre Clémence! d'avoir un jour osé vous préférer une autre femme; ah! combien alors j'étais injuste et frivole, en dédaignant tant de vertus et de perfections! en ne m'apercevant pas tout de suite combien de bonheur est réservé à l'homme heureux qui deviendra votre époux! Clémence, grâce pour cette fu-

neste erreur, pitié pour un coupable qui vous aime d'une ardeur éternelle et sincère..... Ah ! ne rougissez pas ainsi, et loin de baisser vos yeux si doux, daignez, ô mon amie, les fixer sur un amant fidèle et lui permettre d'y surprendre un peu de cette tendresse qu'il envie et implore à deux genoux !

Ainsi parlait Cyprien trois jours après la grande et dernière aventure, étant seul avec Clémence, à qui il était allé faire une visite à la villa Beaujon ; Clémence qui, aux yeux du bon jeune homme, passait encore pour une fille pauvre et sans avenir.

— Hélas ! qu'exigez-vous de moi, monsieur Cyprien ? que je vous ouvre mon cœur, que je vous y laisse lire ce qu'il renferme de favorable pour vous ? Mon Dieu ! le dois-je ? soupire la jeune fille tremblante.

— Oui, Clémence, si de moi vous consentez à faire le mortel le plus heureux !

— Mais avant que mon cœur se confesse à vous, répondez, est-il bien certain que le vôtre ait entièrement oublié un premier amour ?

— En douteriez-vous, Clémence ? Ah ! loin de moi et pour la vie le souvenir d'une femme coquette, ambitieuse et volage ; de celle qui n'a pas craint de m'abuser par un faux-semblant de tendresse, et se jouant de mon amour, qui m'a lâchement abandonné pour suivre un séducteur... Oui, Clémence, à vous seule désormais mon cœur, ma vie, le titre de mon épouse, si, daignant payer ma flamme d'un peu de retour, vous consentez à accepter ma main, à devenir ma femme.

— Pauvre Léonie ! soupire Clémence avec tristesse et en levant les yeux au ciel.

— Ah ! ne prononcez jamais le nom de cette sœur ingrate ; ainsi que moi, Clémence, oubliez-la pour toujours.

— Le puis-je, monsieur? et vous-même, quoi vous assure qu'un jour, à la vue de celle que vous m'invitez à oublier, votre cœur n'éprouvera pas un tendre retour, bien funeste alors pour celle qui, confiante dans vos paroles, vous aura dit : Je vous aime, et se sera faite votre femme?

— Encore une fois, Clémence, je vous répéterai que je n'aime plus Léonie, que je l'ai chassée de mon cœur pour toujours, de ce cœur qui, ne pouvant contenir deux amours, est aujourd'hui tout plein de celui que vous lui avez inspiré. Maintenant, chère Clémence, répondez, voulez-vous être ma femme chérie?

— Oui, Cyprien, répond Clémence en plaçant sa main dans celle du jeune homme, et le fixant avec tendresse; favorable réponse qui, en portant l'ivresse dans l'ame de l'amant, le fait bondir de joie et presser sur

ses lèvres la jolie main qu'il tenait dans les siennes.

Les deux amans en étaient là, lorsque la porte de la chambre où se passait cette scène, vint à s'ouvrir pour donner entrée à Valentine, au-devant de qui Cyprien s'empressa de courir en s'écriant joyeux :

— Elle m'aime ! elle consent à devenir ma femme ! Ah ! chère et bonne Valentine, concevez-vous tout mon bonheur ?

— Quoi ! chère sœur, tu te décides enfin ? alors reçois mon sincère compliment, car pour mari tu acceptes le meilleur et le plus généreux des hommes, répond la baronne en venant embrasser Clémence et s'asseoir entre elle et Cyprien, qui venait de reprendre sa place. Ainsi donc, monsieur, pour le plaisir de devenir mon beau-frère, vous consentez à devenir le mari d'une fille pauvre ?

— Pauvre ! oh ! non, car ses vertus sont

à mes yeux un trésor et la seule dot que j'envie d'elle.

— Fort bien ! mais avec un état aussi honorable que le vôtre, et quelques biens en sus en partage, avez-vous réfléchi, Cyprien, que vous pouviez prétendre à un meilleur parti ? fait en souriant observer la baronne.

— De grâce, Valentine, cessez ce badinage, et veuillez croire que jamais, dans le choix d'une épouse, la richesse n'occupa ma pensée.

— Fort bien ! mais sachez maintenant, beau généreux, que ma sœur n'est point tout-à-fait aussi pauvre qu'elle se dit être.

— Ceci, chère Valentine, m'importe peu à savoir, répond Cyprien avec insouciance tout en fixant Clémence, qui en cet instant souriait avec malice.

— Que la chère petite, reprend la baronne, en vous acceptant pour époux, vous apporte encore, en sus de son cœur et de sa main,

quelques cent mille francs dont elle vient d'hériter de son père et le mien.

— Allons donc ! à quoi bon ce badinage ? fait Cyprien.

— Ceci n'est point un badinage, mais une vérité.

— Valentine, ne vous raillez donc pas ainsi de votre sœur et de moi.

— Quoi ! monsieur, vous refusez de croire à la parole de madame la baronne de Muldorf ? dit Clémence à l'incrédule Cyprien.

— La baronne de Muldorf ! mais elle ne m'a jamais parlé, et la meilleure raison pour cela, c'est que je ne l'ai jamais vue.

— Eh bien ! regardez-la, Cyprien, et dites, comme moi, qu'elle est aussi charmante que bonne, reprend Clémence en montrant sa sœur.

— Courage ! riez à mes dépens, méchantes, moquez-vous de moi tant qu'il vous plaira,

car je suis trop heureux aujourd'hui pour oser me fâcher.

— Si vous refusez de me croire, au moins, monsieur, consentirez-vous à nous suivre? dit Valentine en se levant et prenant Cyprien par la main.

— Au bout du monde, si tel est votre désir, mes jolies lutins.

Le jeune homme parlait ainsi, que les deux femmes l'entraînaient déjà hors de la chambre, pour ensuite lui faire descendre un petit escalier dérobé; puis, parvenues au bas, ouvrir une porte et l'introduire dans un somptueux salon, où, à peine entré, Cyprien aperçoit, au-dessus d'un riche et vaste divan, le portrait en pied de Valentine de Muldorf.

— Est-ce un rêve? se pourrait-il?... s'écrie le jeune homme avec émotion et surprise, en regardant tour à tour Valentine et le portrait.

— Oui, mon ami, pour vous l'épreuve est

terminée; permettez donc maintenant à la baronne Valentine de Muldorf de recevoir chez elle son beau-frère, dit Valentine en prenant Cyprien, confondu et tremblant, par la main, pour le conduire sur le divan et l'y faire asseoir entre elle et Clémence.

— Une épreuve! vous une baronne, Valentine, et Clémence est votre sœur! hélas! que doivent redouter mon amour, mes heureux projets d'une métamorphose aussi extraordinaire, interroge le jeune homme avec surprise et crainte?

— La juste récompense de votre noble désintéressement, Cyprien, une épouse digne de vous, qui en mariage vous apporte aujourd'hui une fortune de cinq cents mille francs. Cela dit, Valentine après avoir joui quelques instans de l'émotion et de la surprise du jeune homme, s'empressa de lui apprendre le motif qui l'avait engagée à faire mystère de

son rang et de sa fortune, puis, ensuite, de lui raconter l'histoire de ses sœurs.

— Imprudent Gautier, qu'as-tu fait! s'écrie Cyprien après avoir entendu.

— Cyprien, ne prononcez plus en ma présence le nom de cet homme, de cet indigne que je veux et dois oublier à jamais, répond Valentine avec force.

— Quoi! serez-vous implacable? Ah! madame, grâce pour Gautier, et loin de l'abandonner à son malheureux sort, veuillez, au contraire, achever la tâche généreuse que vous avez entreprise, et en le ramenant à la sagesse, le ramener en même temps au bonheur que lui préparait votre tendresse pour lui.

— Non, ne l'espérez pas, Cyprien, et loin de m'engager à pardonner, aidez-moi plutôt à arracher de mon cœur une passion indigne, qui fait à la fois ma honte et mon malheur,

dit la baronne en laissant échapper une larme de ses yeux.

— Et vous, Clémence, ne m'aiderez-vous pas à plaider la cause d'un ami coupable? à lui ramener un cœur dont sa folie lui a empêché d'apprécier l'inestimable prix ?

— Hélas! je n'ose, car je crois Gautier incapable d'amour et de faire le bonheur de celle qui est assez faible pour l'aimer et lui confier son sort.

— Oh! tu as raison, Clémence, oui, dis toujours ainsi, et loin de prier pour lui, rappelle-moi, au contraire, sa perfidie, son inconstance et ses vices... Ah! s'il l'avait voulu!... termine en soupirant Valentine, avec l'expression de la douleur et du regret.

— Monsieur Claudius est en bas et demande à parler à mademoiselle Valentine, fait entendre un valet en riche livrée, en se présentant au salon.

— Introduisez, répond la baronne.

— Quoi, ici, y penses-tu, Valentine, dit Clémence.

— Plus de déguisement, chère sœur, puisque désormais nous savons à quoi nous en tenir sur le compte de ceux que nous voulions éprouver, répond la baronne avec tristesse.

— Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur; madame la baronne est au salon, disait dans l'antichambre le valet à Claudius.

— Mais, mon cher, ce n'est pas à madame la baronne de Muldorf que je vous demande à parler, mais seulement à mademoiselle Valentine, sa couturière.

— D'accord, monsieur, aussi est-ce pour cela que je vous conduis chez la baronne, répond en souriant le valet confident.

—Mais du tout, du tout! je ne viens pas ici pour voir votre baronne qui ne me connait pas, que je ne connais pas davantage, mais

bien pour mademoiselle Valentine, à la chambre de qui je vous prie de vouloir bien me conduire ou me laisser monter, puisque j'en connais le chemin.

Cette discussion, qui s'entendait du salon et divertissait fort les deux sœurs ainsi que Cyprien, engagea Clémence à se lever pour aller ouvrir la porte, puis apparaître aux regards surpris de Claudius, et prier, le sourire sur les lèvres, le jeune homme de vouloir bien se donner la peine d'entrer.

— Quel luxe! les ouvrières qui font salon, sans nul doute en l'absence des maîtres.... Tiens! toi ici, Cyprien, et en train de faire le sultan; excusez! disait Claudius, à peine entré dans la pièce après avoir aperçu Valentine et Cyprien assis sur le divan; fischtre! c'est drôlement riche ainsi... Les beaux meubles, les beaux tableaux... Eh bien! est-ce que par hasard j'aurais la berlue?... mais non; c'est

elle, c'est véritablement elle, aussi belle, aussi grâcieuse, puis, habillée de soie, parée de dentelle, de bijoux ! s'écriait Claudius au comble de la surprise en contemplant le portrait en pied de Valentine.

— Ah ! tu reconnais, mon cher Claudius ? interroge en riant Cyprien.

— Le portrait de Valentine dans le salon d'une baronne... Je m'y perds, je rêve, je n'y suis plus... De grâce, mes amis, veuillez m'expliquer ce que tout cela signifie.

— Une lettre pour madame la baronne, vient annoncer le valet, en remettant cette première à Valentine, qui, toute entière à la surprise de Claudius, s'amusait à décacheter ladite lettre, sans s'être donné la peine d'en regarder la suscription, ni l'écriture.

— Bien ! de mieux en mieux ; voici maintenant la couturière qui se permet d'ouvrir les lettres de la grande dame ! dit de nouveau

Claudius, en riant aux éclats et à s'en tenir les côtes.

— Claudius, venez vous asseoir près de nous, et recevoir l'explication de toutes ces choses qui tant vous surprennent.

— Ah! comme vous êtes douce et bonne aujourd'hui avec moi, mademoiselle Valentine, et que vous semblez encore plus charmante qu'à l'ordinaire au pauvre amant rebuté, dit Claudius en se rendant à l'invitation et s'asseyant à côté de la baronne que ses yeux regardaient avec amour et bonheur.

— Quoi! vous m'aimez donc toujours, mon ami, et mes rigueurs, la préférence que j'accordais, sous vos yeux, à un autre, ne vous ont point rebuté? répond Valentine à Claudius, tandis que Cyprien et Clémence, qui étaient allés se réfugier dans l'embrâsure d'une croisée, causaient tous deux ensemble, à voix basse.

— Si je vous aime? ô Dieu! oui, toujours,

et de plus en plus pour mon malheur... ah! que ne suis-je Gautier, ou plutôt que ne m'avez-vous accordé la préférence sur lui! comme à l'encontre de ce fou, je me serais alors efforcé de vous complaire en tous points, de n'avoir pour lois que vos désirs et volontés, comme j'eusse été fier, heureux de votre tendresse, de me faire votre esclave et de vous adorer à genoux! prononce le jeune homme avec passion et les mains jointes.

— Bon Claudius, je vous crois; oh! oui, vous n'eussiez pas alors persévéré dans de funestes habitudes, vous eussiez entendu la voix de la raison, et à celle, qui se serait faite votre meilleure amie, vous n'eussiez pas, en récompense de sa tendresse et de ses soins, préféré les caresses, la société d'une dévergondée, d'une courtisane.

— Dieu m'en garde!... mais hélas! à quoi bon vous exprimer ainsi tout ce que l'amour

m'eût engagé à faire en votre faveur, vous, Valentine, qui ne m'aimez pas, qui ne m'aimerez jamais, et pour qui Gautier est tout?

— Gautier! oh! je ne l'aime plus, je le déteste au contraire... Ne vous souvenez-vous plus, Claudius, de l'insulte qu'il m'a faite, de sa perfidie? Avez-vous oublié que j'ai fait devant vous, il y a trois jours, le serment de ne lui pardonner jamais?

— Hélas! si cela était possible et que vous daignassiez déverser sur moi un peu de cette tendresse dont vous étiez si prodigue envers lui, ô Valentine! je ne serais plus un mortel alors, mais bien l'égal d'un dieu.

— Ah! combien m'honore de votre part un sentiment aussi sincère, mon bon Claudius, et combien je voudrais y répondre; mais hélas! l'amour se commande-t-il?

— Non, mais souvent il succède à l'amitié.

— Quelquefois.

— Vous en convenez, Valentine ; alors permettez-moi donc d'espérer et de travailler sans relâche à faire, en ma faveur, franchir ce pas à votre cœur.

— Essayez, Claudius, mais souvenez-vous que je ne promets rien.

En parlant ainsi, Valentine laissa tomber un regard sur la lettre qu'elle tenait en cet instant à la main, et reconnaissant l'écriture de Gautier, son visage s'enflamma d'une vive rougeur.

— De lui ! et il ose m'écrire ? quelle audace ! s'écrie alors la baronne en jetant la lettre loin d'elle avec indignation.

— Qu'est-ce donc, chère sœur ? s'informe Clémence en venant à Valentine.

— Ce malheureux qui m'écrit !

— Qui, Gautier? sœur, sachons ce qu'il te dit.

— Non, ne lisez pas, chère Valentine, car d'avance je suis persuadé que tout ce que contient cette lettre n'est que mensonges et promesses trompeuses, s'écrie Claudius.

— Quant ça ne serait que pour satisfaire ma curiosité, je veux lire cette lettre..... Ecoutez tous, dit Clémence après avoir ramassé et ouvert ladite lettre.

« Est-ce donc sérieusement que vous me boudez et me fermez votre porte, ma belle Valentine? quoi, vous, si indulgente, prétendez cette fois me garder rancune d'une simple escapade, d'une folie de jeunesse? ah! c'est mal, bien mal, et ceci me donne une bien faible idée de cette amitié que vous disiez ressentir en ma faveur. Allons, un bon mouvement de votre part, plus de rancune, et si vous ne consentez à venir à moi la première, dites à ce grand diable de concierge, à ce cerbère farouche qui garde votre porte,

ou du moins celle de l'hôtel de votre baronne de Muldorf, de ne plus m'arrêter au passage lorsque je me présente pour vous voir, ainsi qu'il le fait depuis trois jours. Vous êtes bien en colère contre moi, m'a-t on dit, et me prodiguez hautement les épithètes d'infidèle et de mauvais sujet. Eh, bien! oui, Valentine, je suis un grand vaurien; mais est-ce là une raison pour abandonner le pauvre pécheur et lui ravir, au moment où il en a le plus besoin, le bon génie, l'ange tutélaire qui s'était chargé de le remettre dans la bonne voie? Grâce pour mes fredaines, ma toute belle, pitié pour l'insensé, pour Gautier le coupable, le sot, le malheureux et repentant Gautier; qui jure, par vos attraits enchanteurs, d'être désormais aussi sage, aussi soumis à vos volontés qu'un enfant bien élevé l'est envers sa mère. Voici trois grands jours, enfin depuis cette nuit tant fatale, que je ne

vous ai vue, que je dessèche d'ennui, d'impatience, que mon cœur, ma voix vous appellent en vain. Valentine, chère Valentine, aurez-vous la cruauté de prolonger le martyre que j'endure loin de vous, chargé du poid de votre colère? oh non! tant de cruauté n'est pas faite pour votre cœur, et vous ne voudrez pas être la cause de la mort d'un amant qui désormais ne peut plus vivre sans vous, d'un amant qui paiera votre généreux pardon d'un amour et d'une fidélité éternels. J'ose donc espérer, ma chère et douce Valentine, que sensible à ma prière...

— Assez, assez, Clémence, je n'en veux pas entendre davantage; loin de moi et pour toujours, malgré ses vains regrets, celui qui, méconnaissant mon cœur, a payé mon amour et mes soins par l'inconstance et l'ingratitude! s'écrie Valentine en retirant vivement la lettre des mains de sa sœur pour la mettre en

morceaux, et jeter ces derniers loin d'elle avec indignation et à la grande satisfaction de Claudius.

— Bien, bien, ma sœur! Oh! tu as raison, car cet homme est indigne de toi, dit Clémence en embrassant la baronne avec tendresse.

— Mes amis, oublions ce Gautier pour ne plus nous occuper que des préparatifs de votre prochain mariage; car vous saurez, Claudius, que Cyprien va devenir mon beau-frère, dit Valentine.

— Vrai? superbe alors, car ils sont tous deux dignes l'un de l'autre, s'écrie Claudius avec joie et en pressant avec aménité la main des deux amans; hélas! reprend-il ensuite d'un air sombre; que ne puis-je devenir le vôtre, cher Cyprien, bonne Clémence!...

— Le dîner de madame la baronne est servi, vient en cet instant faire enten-

dre un domestique, la serviette sous le bras.

— Très bien, Germain... Messieurs, vous dînez avec nous, n'est-ce pas, dit Valentine, en s'adressant à Cyprien et à Claudius, ce dernier retombé dans sa première surprise.

— Si tel est votre désir, madame la baronne de Muldorf, répond Cyprien en s'inclinant devant Valentine et lorgnant en dessous l'ami Claudius en souriant.

— Madame la baronne!... Ah ça! quelle comédie se joue donc ici, que la couturière est appelée baronne et qu'elle trône au salon? De grâce! expliquez-moi cette énigme, mes amis, car je m'y perds, je patauge dans un océan de surprises, de conjectures, de...

— Sache donc, ami Claudius, qu'il n'y a plus ici de couturière, et que notre chère Valentine, cette jeune fille si gracieuse, n'est autre que la véritable baronne de Muldorf, qui, par tendresse pour Gautier, et dans l'es-

poir de se faire aimer de lui rien que pour elle, avait échangé un instant sa noble couronne contre le petit bonnet de la grisette. Cyprien parlait encore que déjà Claudius fondait en larmes, en poussant d'innombrables soupirs.

— Hélas! qu'avez-vous, mon ami? s'empresse de s'informer Valentine à la vue d'un aussi grand désespoir.

— Ce que j'ai Valen... Madame, veux-je dire, ce que j'ai! hélas! vous me le demandez?... Eh bien! c'est une douleur profonde, éternelle, c'est la mort, peut-être, puisque pour moi il n'est plus d'espoir ni de bonheur... Vous, une baronne! une noble dame! moi, un pauvre et simple étudiant, et vous me demandez pourquoi je pleure? répond Claudius avec l'accent de la plus vive douleur.

— Ainsi, vous me préfériez simple ouvrière et pauvre... interroge Valentine avec dou-

ceur et émotion, en prenant dans la sienne la main du désolé Claudius.

— Oh! oui, parce qu'alors il m'était permis de conserver au fond du cœur un peu d'espoir et de bonheur; étincelle chère et sacrée que vient d'éteindre pour toujours la révélation de votre rang.

— Quoi! ne consentez-vous plus, Claudius, à continuer à la baronne de Muldorf cette franche amitié, ce dévoûment que vous ressentiez pour la couturière Valentine?

— Toujours! si la noble dame daigne me le permettre.

— Elle le permet, Claudius; ainsi donc, plus de chagrin, mon ami, et allons tous nous mettre à table.

Deux jours après ces derniers entretiens, et la baronne de Muldorf étant seule et pensive dans son boudoir, un valet vint lui apporter une lettre que, cette fois, après en avoir seule-

ment fixé la suscription, elle reconnut de suite pour être de Gautier.

— Encore! mais cet homme me poursuivra donc sans cesse?... Non, non, je ne l'ouvrirai pas, je ne la lirai pas, s'écrie avec dépit et fermeté Valentine, en jetant la lettre sur un petit nécessaire placé près d'elle.

— L'infâme! m'avoir trompée avec autant d'indignité! me préférer une misérable fille, m'abandonner pour courir dans ses bras se livrer à la débauche et à l'orgie!... Quel dommage! il était si beau, ce Gautier! comme je l'aimais en dépit de tous!... Oh! non, point de pitié, point de grâce pour l'infidèle; nul honneur, nulle considération pour l'homme intempérant, débauché! Oublions-le, oublions-le!

Ainsi pensait la jeune baronne, tristement assise et penchée sur le divan du boudoir, la tête nonchalamment appuyée dans la main, et les yeux humides de larmes.

— Mais que peut-il m'écrire? encore quelques mensongères excuses, quelques faux sermens de fidélité et d'amour, auxquels, hélas! il ne m'est plus possible d'ajouter nulle confiance... Décidément, une union avec cet homme, en me couvrant de ridicule, eût fait le malheur de toute ma vie! Pourquoi donc, alors, armée de cette certitude, suis-je assez faible pour conserver le souvenir de sa personne et pleurer sa perte? Oh! mais je suis donc devenue folle? ai-je donc perdu tous nobles sentimens?... Cependant, s'il était vrai qu'il m'aimât, si son repentir pouvait être sincère, et qu'il se corrigeât un jour?... Mais que m'écrit-il donc?...

Et disant ainsi, Valentine reprenait la lettre, pour la tourner et retourner longtemps dans ses doigts, puis en rompre ensuite brusquement le cachet et lire ce qui suit :

« Il est donc possible, ma chère et bien-aimée Valentine, que vous soyez en colère contre moi au point de ne plus vouloir me voir, ni entendre parler de ma personne. Hélas! si vous saviez, cruelle, combien votre perte m'afflige; de combien de remords je paie, en ce moment, la funeste faute qui m'a valu votre oubli et votre abandon. Plus de sommeil, plus de repos, mais sans cesse des larmes de désespoir et de regret. Oui, ma bien-aimée, ce n'est plus cet homme extravagant, volage, qui, aujourd'hui, implore à genoux sa grâce de votre pitié, mais bien un amant repentant, désespéré, qui vous adore, qui meurt si vous ne lui pardonnez! Loin de moi, désormais, le mensonge et la feinte, car je t'aime, Valentine, d'un amour puissant, sérieux, éternel, qui, si tu y consens, à l'avenir, fera de moi un esclave soumis à tes volontés, un homme

de bien, enfin ce que tu désirais que je fusse. Oui, je maudis mes torts, je rougis d'un passé qui m'a mérité ton indifférence, la perte de la meilleure et de la plus généreuse des femmes. Oh! ne sois pas sans miséricorde, Valentine; pardonne, pardonne au malheureux qui t'implore de son lit de souffrance, à celui dont la voix t'appelle, qui, malade, dévoré par une fièvre brûlante, un affreux désespoir, va mourir seul, sans un ami pour lui fermer les yeux, si ta douce présence, tes soins touchans ne viennent à son secours.

« Hélas! je souffre, je pleure, je manque de force pour t'en dire davantage, pour implorer plus longtemps ta pitié.

« Adieu, Valentine; puisse le ciel, en ma faveur, attendrir ton ame, et te faire, indulgente et bonne, accourir au chevet d'un coupable repentant. »

— Malade ! seul , et il m'appelle! ô mon Dieu, vous qui lisez seul dans nos cœurs, dites-moi s'il est véritablement sincère et repentant, s'il ne se joue pas de ma faiblesse, si je dois encore l'aimer ou le fuir !..... Des larmes, oh ! oui, ce sont ses larmes dont ici, sur ce papier, j'aperçois les traces; et cette écriture, ces lignes en désordre, ne me prouvent-elles pas qu'une main souffrante a pu seule les tracer ? Pauvre Gautier ! ah ! courons vers lui, courons à son secours !

IV

Bataille.

— Quand je te dis, Armand, qu'elle mordra à l'hameçon, c'est que j'en suis certain.

— Et moi, cher Gautier, je te répète que la couturière ne sera pas assez bête, après les farces que tu lui as faites, pour se prendre de nouveau à tes belles phrases, et ajouter foi à ta prétendue maladie.

— Telle est ton idée fixe, n'est-ce pas? Eh

bien! tu t'enfonces, mon cher; car moi, qui connais le cœur des femmes à fond, je dis et je répète, comme Gautier, qu'avant la fin du jour, la Valentine sera ici, dit à son tour Oscar en train de fumer et de boire avec Armand et Gautier, dans la chambre de ce dernier.

— *Primo*, le style de la susdite lettre étant chicandare, ébouriffant, larmoyant, ne peut manquer de produire un effet tout attendrissant. *Secundo*, et ce qui désarmera eneore mieux la jolie boudeuse, n'est autre, à mon avis, que cette douce rosée de Champagne, de laquelle, hier au soir, Oscar et moi arrosâmes le papier; goutelettes, qu'elle n'aura pas manqué de prendre pour autant de larmes d'amour et de repentir. Or, quelle est la femme qui résiste aux larmes d'un amant? il n'y en a pas une!...

— Lorsqu'elles coulent en leur présence, c'est possible, interrompt Armand après avoir

laissé échapper de sa bouche une forte bouffée de tabac.

— Que le diable emporte tes funestes pronostics, l'ami; car ils me mettent la mort dans le cœur. Ignores-tu donc que la perte de Valentine serait pour moi celle d'une caissière chérie, celle de ma providence; qu'en ce moment et loin d'elle je suis sans le sou, grâce à la vie que tous les deux vous me faites mener depuis trois jours; ça dans l'intention, dites-vous, de me distraire de la douleur vive et profonde que m'occasionne la perte d'une maîtresse adorée, sans laquelle désormais je ne puis plus vivre...

— Parce qu'elle ne te prête plus d'argent, interrompt Armand en riant.

— D'abord; mais vous en croirez ce que vous voudrez, mauvais farceur, je vous répète sérieusement que j'aime Valentine comme jamais je n'ai aimé femme de ma vie; que

son ame noble et généreuse, sa vertu, son esprit solide et enjoué ont fait d'elle, à mes yeux, un être que je révère, dont la privation, le mépris seraient pour moi un éternel sujet de remords, répond Gautier avec feu.

— Peste ! le beau mouvement que tu viens de déployer là, dit Oscar en riant.

— Vous riez, misérables ! lorsque c'est à vous, qui m'entraînez sans cesse, et à vos sataniques conseils, qu'aujourd'hui je suis redevable de la colère de ma belle maîtresse, de son éloignement, de...

— D'être cloué à la chambre faute d'avoir en poche de quoi aller faire la plus petite noce, interrompt Armand. Allons, reprend ce dernier, laisse là, mon cher, tes regrets, ta *sensiblerie*, et, loin de t'ennuyer tout seul dans cette chambre à y attendre une cruelle qui ne s'y rendra pas, accepte la promenade

et le dîner que je t'offre aujourd'hui, ainsi qu'à Oscar, et filons au plus vite.

— Va-t-en au diable! avec ta promenade et ton dîner.

— Comment! tu repousses une offre aussi engageante? Vrai! je ne te reconnais pas là, Gautier, car ceci n'est guère dans tes habitudes.

— As-tu donc oublié que je suis sensé malade, que Valentine peut venir d'un moment à l'autre, qu'il est important qu'elle me trouve au lit?

— Bath! elle ne viendra pas.

— Elle viendra, te dis-je.

— Excusez! pas plus que ça d'amour-propre! une femme à qui tu as joué cent mauvais tours, que tu as ruinée par tes emprunts, à moins qu'elle ne soit un puits d'or; une femme enfin qui te sait infidèle, qui t'a surpris en flagrant délit; que ta maîtresse,

sa rivale, a insultée, menacée, honnie, que tu as laissé arrêter, conduire à un corps-de-garde; tu penses, dis-je, que Valentine, séduite par la lecture de quelques phrases redondantes, boursoufllées, oubliant méfaits semblables, va lâchement s'empresser d'accourir à toi? Erreur, mon pauvre Gautier, car en elle le cœur et l'amour-propre ont été trop cruellement froissés, pour qu'elle te pardonne aussi facilement, termine Armand.

— Dame! à bien réfléchir, ami, tu pourrais avoir raison; car Valentine doit être furieuse contre moi.

— N'importe! je soutiens que sa colère ne pourra résister à la lettre attendrissante qu'hier, toi et moi, avons fabriquée à la suite d'un excellent dîner; inspirations brûlantes, séduisantes, puisées au fond de six flacons de champagne... A propos! je suis persuadé, Gautier, que la gentille couturière, en voyant

cette écriture baroque, ces lignes allant du grenier à la cave, aura bêtement attribué au mal dont tu te plains dans la susdite lettre, ce qui n'a été réellement que la faute de l'ivresse et d'une main avinée, fait entendre Oscar.

— Ainsi, toi, Oscar, tu espères que Valentine viendra ; et toi, Armand, tu penses tout le contraire ?...

— Je soutiens qu'elle ne viendra pas, et j'en suis certain, ou alors cette femme manquerait de cœur.

— Et comme elle en a, de ce cœur, et beaucoup, je me range de ton avis, Armand ; elle ne viendra pas : or, allons promener et dîner, mon chéri.

— Il est fort heureux que tu entendes enfin raison, répond Armand en quittant la table.

— Oh ! mais, n'allez pas croire que je me

tienne pour battu ; non, non ! il faudra que la belle y revienne ; dussé-je aller moi-même la chercher, l'arracher de l'hôtel de la baronne de Muldorf.

— Où ce grand niais de Claudius profite sans doute de ton absence pour lui faire sa cour et tâcher de te la souffler, observe Oscar.

— Claudius ? Oh ! le sournois en est capable ; mais qu'ai-je à redouter d'un semblable rival ? rien, absolument rien.

— Hum ! à ta place je ne serais pas sans inquiétude ; les femmes ont l'esprit fantasque, et plus d'une ont eu du goût pour de vilains magots.

— Va, va, c'est en vain, seigneur Oscar, que tu t'efforcerais de me rendre jaloux de l'ami Claudius ; pas moyen !

— Savez-vous la nouvelle qui courait hier, et qu'on m'a assuré venir de la bouche de ce

même Claudius dont il est question en ce moment? dit Armand.

— Non; quelle est-elle?

— Que Cyprien, le sage, le piocheur, le vertueux Cyprien allait épouser la petite Clémence l'enlumineuse.

— Ah, bah! afin sans doute de se consoler de la queue indélicate que lui a faite la belle Léonie? Décidément, ce garçon-là tient à entrer dans la famille, répond Oscar.

— Eh bien! Cyprien a raison; Clémence est une fille aussi vertueuse que charmante, et cette union lui promet un bonheur certain... Quant à moi, que Valentine oublie mes farces, qu'elle me revienne, et j'imite Cyprien en devenant son beau-frère.

— Allons donc! y penses-tu, Gautier? te marier, épouser une grisette sans le sou, dit Armand avec surprise et dédain.

— Mon bonhomme, tu as beau dire et d

sapprouver, c'est entre Valentine et moi une chose convenue et arrêtée.

Ainsi causaient encore les trois jeunes gens, tandis que l'un deux, Gautier, vaquait à sa toilette, lorsque le bruit d'une voiture, d'un fiacre qui s'arrêtait à la porte de la maison, attira Oscar à la fenêtre qui était ouverte, pour l'en faire retirer aussitôt, en s'écriant :

— Valentine !

— Valentine, dis-tu ? s'écrie Gautier.

— Elle-même, qui paie le cocher en ce moment.

— Fischtre ! vîte à l'ouvrage, mes amis, puis après, fichez-moi le camp aussitôt.

Sur cette invitation de Gautier, et en moins de deux secondes, disparaissent bouteilles, verres et pipes, cela, tandis que Gautier se déshabille à la hâte.

— Maintenant, au revoir; dans deux heures, chez Doyen, aux Champs-Élysées, où

nous courons t'attendre, dit Armand en se sauvant et entraînant Oscar, pour delà et sur l'escalier, aller se jeter dans Valentine, qui, le cœur agité, montait lentement les marches.

Elle atteint la porte, elle frappe un léger coup.

— Entrez, fait entendre une faible voix, de l'intérieur.

Et Valentine, après avoir tourné la clé, de se trouver en présence de Gautier, qui, enfoncé jusqu'au nez sous la couverture, accueille la visiteuse par un soupir pénible et joyeux.

— Enfin, vous voici donc, ma chère Valentine? oh ! je savais bien que vous ne resteriez pas insensible aux vœux, aux prières d'un pauvre malade.

— Oui, c'est moi, monsieur; mais gardez-vous d'attribuer à un autre sentiment que celui de la pitié, la visite que je daigne faire

aujourd'hui à l'homme que je mésestime, répond Valentine en s'approchant du lit et s'asseyant au chevet.

— Cruelle ! pouvez-vous tenir un aussi sévère langage à celui que le regret de vous avoir offensée, la perte de votre amour, de votre adorable personne, ont réduit à toute extrémité ? prononce Gautier d'une voix faible.

— C'est en vain, monsieur, que vous essayeriez de me faire attribuer aux causes que vous venez de citer, une maladie dont vous n'êtes sans doute redevable qu'à votre intempérance, à une conduite honteuse et désordonnée, dit Valentine avec sévérité et en fixant sur Gautier un regard scrutateur.

— Non, non, Valentine, n'accusez que vos rigueurs des maux que j'endure.

— Quelle est votre maladie, monsieur?....

— Ma maladie ?... ma maladie ?... hélas celle

que m'a occasionnée le chagrin, le..... le.....

— N'avez-vous donc jusqu'alors reçu les secours de personne?... Pourquoi ce désordre dans cette chambre? ces odeurs infectes de tabac et d'eau de-vie qu'on y respire?

— Vous trouvez que ça sent le tabac?...

— A en faire mal au cœur.

— Ah! j'y suis; deux amis qui me veillent nuit et jour, qui ont fumé, qui se sont rafraîchis et retirés en vous entendant venir; pure discrétion dont je leur sais un gré infini.

— Je me suis, avant d'entrer, informé de votre état au concierge de cette maison...

— Et il vous a répondu que j'étais bien souffrant, n'est ce pas?

— Non pas, mais qu'il ignorait que vous fussiez malade.

— C'est juste! j'ai oublié de faire préve-

nir cet homme de mes souffrances, reprend Gautier, toujours d'une voix faible.

— En tout cas, monsieur, je n'ai que des félicitations à vous adresser sur la fraîcheur de votre teint, votre mine excellente me rassure complètement sur votre état, et je me retire en vous souhaitant un prompt et entier rétablissement, ce qui ne peut tarder à vous arriver... Laissez ma main, monsieur, lâchez-moi, vous dis-je.

— Non, car il faut avant de vous retirer, ma chère Valentine, que votre bouche charmante m'ait accordé un pardon généreux et fait entendre les mots si doux : je t'aime, Gautier! s'écrie avec force et passion le jeune homme, en s'élançant à moitié hors de son lit pour saisir Valentine et l'entourer de son bras.

— Encore une indigne tromperie; car je le vois, votre maladie n'est qu'une coupable

feinte, monsieur, répond la baronne en cherchant à se dégager.

— Eh bien oui, je t'ai trompée, Valentine; j'ai employé la ruse afin de t'attirer ici, afin de te voir, de t'entendre, de pouvoir t'exprimer mes regrets, mon repentir, et te jurer, par Dieu, de ne plus t'offenser jamais.

— Ah! laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je, car je ne vous crois plus, vous qui m'avez tant de fois trompée! répond la jeune femme les larmes aux yeux, ce qu'apercevant Gautier, fait qu'il devient plus pressant encore, qu'employant les expressions les plus tendres comme les plus délicates, les sermens les plus saints, il finit par attendrir entièrement Valentine, à la persuader de la sincérité de son repentir, à désarmer sa résistance, à lui prendre un, deux, vingt, cent baisers, et à se les faire restituer à usure.

— Mon Dieu! que je suis donc faible!....

Gautier ! Gautier ! êtes-vous véritablement sincère, repentant ?

— Oui, oui ! s'écrie le jeune homme avec l'accent de la conviction.

— Eh bien ! je vous crois, mais malheur à vous s'il vous arrivait encore de trahir vos sermens... Gautier, vous ne me serez plus infidèle, n'est-ce pas ?

— Jamais !

— Vous ne vous griserez plus ?

— Jamais ! jamais !

— Vous allez devenir un homme studieux, de bonne compagnie ?

— Jamais ! non, ce n'est pas ça que je voulais dire, mais bien, oui, oui, ma Valentine, je veux devenir, et cela pour te plaire, fidèle, sobre, studieux et de bon ton.

— Gautier, il vous faudra quitter ce quartier, où le voisinage d'une foule de mauvais

sujets ne sert qu'à vous déranger, à vous entraîner.

— Oui, mon ange, et cela pour aller demeurer non loin de toi... Mais j'y songe; et mon droit et l'école?..

— Dans tous les quartiers on étudie aussi bien et peut-être mieux que dans celui-ci, lorsqu'on en a le désir; quant à l'école, je ferai en sorte d'obtenir de madame la baronne de Muldorf la permission que sa voiture vous y mène et vous en ramène chaque jour.

— Charmant! superbe! j'accepte tout cela, ma jolie.

— Plus encore, monsieur; si vous devenez gentil et de bon ton, je m'engage encore, d'ici à quelques mois, à vous faire admettre dans la société de madame la baronne, en qualité de mon futur mari.

— Diable! de plus beau en plus beau.

— Que faites-vous donc, Gautier? ôtez cette main, je vous prie, reprend Valentine, sur le beau sein de qui le jeune homme, emporté par la passion que lui inspirait cette jolie femme assise en ce moment sur son lit et qu'il pressait dans ses bras, venait de poser une main hardie.

—Chère Valentine! ah! pardonne un doux larcin que m'inspirent l'amour et tes charmes infinis! dit Gautier en devenant plus audacieux.

— Insensée qui n'a pas réfléchi à ce danger!... Gautier! n'abusez pas de ma confiance! laissez-moi! ah! laissez-moi! s'écrie la jeune femme d'un accent suppliant en cherchant à s'échapper, en opposant une forte résistance aux entreprises amoureuses et coupables de son amant, dont les lèvres en pressant les siennes essayaient à étouffer ses plaintes. Retenue, captivée par un bras ner-

veux, et ses forces s'affaiblissant, Valentine allait infailliblement succomber dans cette lutte entre l'amour et la pudeur, lorsque la porte de la chambre, dont la clef était restée sur la serrure, vint à s'ouvrir subitement, et par bonheur pour notre baronne et à sa grande confusion, pour donner entrée à qui? à Finette la carabine. A la vue de cette femme, qu'elle reconnait aussitôt, Valentine laisse échapper un cri de honte et d'indignation, s'élance en bas du lit et s'enfuit en s'écriant : l'infâme! malgré les cris et les prières de Gautier pour la ramener.

— Que viens-tu faire ici, drôlesse que le diable emporte au fond de l'enfer! s'écrie Gautier avec colère, en courant à Finette pour la saisir par le bras et la secouer avec force.

— Ce que j'y viens faire? parbleu! surprendre un perfide qui, sans mon arrivée,

allait me faire la queue, ce que je ne souffrirai pas! répond hardiment Finette, jeune fille de vingt ans à peine, au regard effronté, au teint pâle et tiré.

— Mais, malheureuse catin, tu viens, par ton horrible apparition, de me brouiller à jamais avec la seule femme que j'aime et que j'estime, tu viens de me ruiner, de m'assassiner! va-t-en! va-t-en! te dis-je, avant que la pitié ne m'échappe, et si tu ne veux pas que je te tue à l'instant.

— Pas peur, pas peur du tout, mon petit Gautier, car si tu osais m'administrer la moindre calotte ou porter atteinte à la fraîcheur de mon chapeau rose à la chipie, à la gaze légère de mon écharpe blanche, foi de carabine, je lancerai sur ta peau, dès aujourd'hui, une demi-douzaine d'étudians de mes amans qui tous deviendraient

mes vengeurs et t'houspilleraient de la bonne façon.

— Je me moque d'eux et de toi! va-t-en, encore une fois!

— Tiens, Gautier, en ce moment tu es plus bête qu'une oie, mon ami, car au lieu de me faire une scène ridicule, parceque j'ai, sans le vouloir, effarouché ta maîtresse, tu ferais beaucoup mieux d'agir ainsi que moi, que tu trompes indignement, et de m'emmener avec toi chez Doyen, aux Champs-Elysées, où Armand et Oscar que j'ai rencontrés, il y a deux heures, m'ont dit qu'ils devaient t'attendre, ce soir, pour dîner.

— Te moques-tu de moi, coquine, de me faire une semblable proposition au moment même où je suis animé du désir de t'étrangler, de te... Allons, laisse-moi tranquille, Finette; encore une fois, je ne suis pas en

train de rire... Non, te dis-je, car tu viens de me causer un tort irréparable.

Tout en disant ainsi, le jeune homme repoussait les caresses de la jeune fille qui, après s'être jeté à son cou, employait tous les moyens de séduction les plus tendres afin de dérider le front sévère de Gautier, qui encore sous l'influence des désirs amoureux que lui avaient inspiré les charmes de Valentine, finit par sourire, puis par rendre un baiser, puis encore, et afin de mieux se livrer à une douce et flatteuse illusion, ferma les yeux, murmura tout bas le nom de Valentine et fit choir Finette sur ses genoux.

Une heure après cette dernière aventure, Gautier, le faible Gautier, descendait d'un fiacre, accompagné de la carabine Finette, à la porte du restaurateur Doyen, aux cris de joie et des bravos d'Oscar et d'Armand qui, tous deux, d'une fenêtre, saluaient ainsi leur bienvenue.

Un dîner des plus friands, des vins abondans et exquis, force champagne; puis au dessert une ivresse complète, des chants, des cris à fendre la tête.

— Sais-tu, Armand, que tu fais les choses noblement? Parole! à toi le pompon pour régaler les amis... Aussi, à ta santé, généreux camarade, disait Gautier en empoignant son verre.

— Ah ça, pas possible! il faut que tu aies volé un coche, Armand, pour procurer coup sur coup d'aussi copieuses bombances à tes amis, toi, jadis si raffalé? disait Finette en balbutiant.

— Toi, la belle, bois, mange et tais ton bec! car tu sauras, carabine du diable, que les héritages ne sont pas faits pour les caniches, répond l'amphytrion avec humeur.

— Eh bien! qu'as-tu donc, mon roi? Je crois que tu pleurniches, s'informe Finette en

s'approchant de Gautier qui, en effet, silencieux et absorbé, versait des larmes.

— Comment tu... tu pleures, grosse bête? Voyons qu'as-tu ? Conte ça à ton petit Os... Oscar, dit ce dernier en tournant la table pour venir d'un pas chancelant, et en décrivant une foule de cercles, jeter ses deux bras autour du cou de Gautier.

— Lais... laisse-moi, mon cher ami... vois-tu, là, dans ce... ce... cœur, il y a des remords, car je lui avais promis, je... lui avais juré même... dé... de ne plus me pocharder jamais.

— A qui... as-tu fait ce bar... barbare et mal... maladroit serment? demande Oscar.

— A Valentine, la reine de mon... de mon cœur.. celle que... que cette laide guenon coiffée de... de lin... linge, à fait fuir tantôt de mes bras, répond Gautier en indiquant Finette.

— C'est-y moi que tu mécanises de la sorte

aux dépens de ta couturière aux grands airs, dis donc, chéri ? s'écrie la carabine d'un ton colère.

— Silence ! là-bas, ou je tape ! répond Gautier.

— Bah ! ça te tient donc, cette envie-là ? Eh bien, bouge de ta place, méchant soulard, et, foi de fille sensible, j'envoie une bouteille te couper le visage.

— Holà ! la paix, tendres amours. Au diable les disputes et buvons ! s'écrie Oscar.

— Ah ! tu menaces, carogne, tiens ! rapporte ça, caniche.

Et disant ainsi, Gautier envoyait une assiette à la tête de Finette, laquelle, esquivant le projectile, riposte par une bouteille qui va frapper et blesser l'agresseur à la tête; Gautier enfin, qui, furieux, recommence le branle, en faisant voler assiette, plats, verres et carafes sur la malheureuse fille, qui,

ferme au combat, quoique blessée à différens endroits, renvoyait avec force et fureur les débris de chaque chose à la tête du jeune homme, cela au bruit des éclats de rire d'Armand et d'Oscar, retirés tous deux dans un coin du salon, et spectateurs paisibles de ce dangereux combat.

A ce vacarme affreux, au bruit des blasphèmes de Gautier, des cris de rage de Finette, à celui de toute la table entière bouleversée, renversée, accourent maîtres, garçons, servantes et cuisiniers, qui, aussitôt, s'empressent de séparer les deux tendres amans, lesquels, en cet instant, se tenaient aux cheveux, et s'administraient force horions.

— Eh bien ! que pensez-vous d'une semblable conduite, madame? Tel est le sort qui vous est cependant réservé, le jour où, malgré mes conseils, il vous plaira de prendre pour votre époux et maître, un ivrogne bru-

tal, incorrigible, dans la personne de monsieur Victor Gautier.

— Qui donc parle... de moi et.. ose ainsi me mé..mécani..ser? balbutie Gautier en train d'éponger le sang qui coulait de son visage, et en levant la tête avec fierté pour apercevoir qui? Valentine et le vieux Lubin, tous deux debout à la porte du salon, et en train de fixer sur lui un regard de mépris et de sévérité.

— Valentine! s'écrie alors le jeune homme stupéfait.

— Oui, Valentine; mais pour la dernière fois! répond la jeune femme en s'enfuyant épouvantée.

V

Retour. — Une mauvaise tête.

— Bonjour, papa Lumignon, comment que ça va ?

— Ah, bah ! mais je ne me trompe pas ; c'est mamzelle Léonie ? répondait à ce salut le portier de la maison de la rue Saint-Jacques, à la jeune fille qui, un petit paquet sous le bras, venait d'entrer dans sa loge et s'informait gaîment de sa santé.

— Moi-même, père Lumignon, qui vient de faire un petit voyage d'agrément.

— Ah! ah! un petit voyliage d'agriment! tien! tien! mais c'est ben gentil ça. Et dans quel pays vous avez t'été, mamzelle Léonie?

— Je vous raconterai cela une autre fois, père Lumignon, car pour aujourd'hui je suis trop échignée... Dites-moi, Clémence est-elle là haut?

— Mamzelle votre sœur? eh ben! non, elle n'y étions point.

— Alors, vous devez avoir la clé de notre chambre, qu'elle vous aura laissée en sortant?

— La clé? la voici.

— Fort bien! donnez-là moi vîte, que j'aille me reposer.

— Pas la peine, mamzelle, n'ia pus personne, n'ia pus rien du tout dans c'te chambre.

— Ah ça! vieux savetier, vous moquez-vous de moi?

— Du tout! mais mamzelle votre sœur ne demeure pus dans cette maison depuis trois mois.

— En vérité? comment, Clémence a déménagé? où demeure-t elle? ou, pour mieux dire, où demeurons nous à présent?

— Cité Beaujon, avenue Châteaubrillant, hôtel de madame la baronne de Muldorf, répond le portier en lisant ladite adresse écrite au crayon derrière un vieil almanach.

— Ah, bah! chez Valentine?... Oui, je comprends, abandonnée par moi, le cœur rempli de douleur et d'inquiétude, c'est auprès d'une sage et bonne amie que ma pauvre sœur est allée puiser soins et consolations, murmure alors la jeune fille avec tristesse.

— Quoi que vous disez, mamzelle?

— Ça ne vous regarde pas, portier... Répondez, monsieur Cyprien demeure-t-il encore dans cette maison?

— Vot ancien amoureux qu'vous avez planté là... Non, mamzelle, non!

— Et notre voisin Claudius?

— Parti itout.

— Et Gautier?

— Parti itout depuis un mois, Dieu merci; un tapageur, un ivrogne qui incommodait tous mes locataires par le bruit infâme qu'il faisait nuit et jour.

— Adieu, père Lumignon.

— Comment v'là qu'vous partez déjà, mamzelle, sans avoir la celui de vous reposer un petit brin et de m'raconter vot' voyage?

— Oui, mon vieux, comme je vous ai dit tout à l'heure, ça sera pour une autre fois.

Ces paroles dites, Léonie s'éloigne, le cœur oppressé et d'un pas rapide, pour se diriger de son pied léger vers les Champs-Elysées et la noble et belle cité Beaujon.

— C'est drôle ! voilà maintenant que je m'aperçois de l'énormité de ma faute, que je me suis bien mal conduite, que je pouvais faire mourir ma bonne sœur de chagrin... que j'ai peur, à présent, de me présenter à elle et qu'elle ne me reçoive mal, se disait la jeune fille tout en trottant. Et ce bon Cyprien, s'il pouvait m'aimer encore, s'il voulait encore m'épouser, je crois que j'y consentirais de bon cœur, quoiqu'il n'ait ni chevaux anglais, ni voiture... Oh ! oui, je le retrouverai fidèle, il m'aimait tant !... Quel dommage que ce marquis de Valmont ne soit qu'un perfide, un séducteur ; comme il est riche et que j'aurais été heureuse en étant sa femme... Décidément, je crains d'avoir été trop vive... oui, je devais rester près de lui ; je devais le forcer de devenir mon mari, et, en cas de refus, l'attaquer en duel, et comme le cher monsieur n'est pas ce qu'il y a de

plus brave, par égard pour sa petite personne, si ce n'eût été par amour pour la mienne, il eût consenti... Oh! oh! nous voici au terme de notre course... Comme le cœur me bat; cependant, qu'ai-je à me reprocher? une petite promenade faite sans permission, un rien, une vétille; ensuite, qui aurait le droit de m'adresser une réprimande? ne suis-je pas la maîtresse de mes actions? libre de ma volonté? Et comme elle disait ainsi, Léonie laissait retomber le marteau de la porte cochère de l'hôtel de la baronne.

— Monsieur, mademoiselle Clémence demeure ici, m'a-t-on dit? dit Léonie au concierge.

— Oui, mademoiselle.

— Fort bien! indiquez moi sa chambre, s'il vous plaît.

— Veuillez me dire votre nom, afin d'aller vous annoncer.

— A qui? à ma sœur? quel genre!

— Vous seriez la sœur de madame la baronne? s'informe alors le concierge en se découvrant vivement et avec respect.

— Moi, la sœur de madame de Muldorf, mais vous perdez la tête, mon cher; c'est de Clémence que je la suis, de Clémence, que le père Lumignon, un vieux portier, savetier, bavard et curieux, m'a dit demeurer ici avec Valentine, la couturière de madame la baronne, répond la jeune fille avec vivacité et impatience, tout en accompagnant le concierge qui, à travers cour, péristyle, escalier, la conduisait cérémonieusement jusqu'aux appartemens pour, après cela, la confier à un valet de pied, lequel, instruit par le concierge de la qualité de la jeune fille, s'empresse avec force salutations, de l'introduire au salon où il la laisse seule après l'avoir priée de vouloir bien se

donner la peine de s'asseoir et d'attendre un instant.

— Franchement, les gens de cette maison sont d'une politesse exquise, se disait Léonie après avoir déposé son petit paquet sur un fauteuil, et en portant ses regards tout autour de la riche pièce.

— Peste! que c'est riche, ici... hein qu'est-ce que j'aperçois donc au-dessus de ce canapé? le portrait de Valentine, Dieu me pardonne! s'écrie Léonie en courant au tableau. Mais oui, c'est-elle, elle-même!... Que veut dire cela? quoi, le portrait de la couturière dans le salon d'une riche et noble baronne, par exemple!!

Tandis que la jeune fille s'extasiait ainsi, des pas précipités se font entendre, puis la porte du salon s'ouvre et Valentine, Clémnce, accourent presser Léonie dans leurs bras et la couvrir de baisers et de caresses.

— Enfin, te voici donc, malheureuse enfant! s'écrie Clémence dans le ravissement.

— Léonie! chère Léonie, as-tu bien pu nous abandonner ainsi et nous mettre au désespoir?... D'où viens-tu, chère sœur? d'où viens-tu après une aussi longue absence, demandait Valentine.

— De me promener, de faire un petit voyage d'agrément, répond gaîment l'insouciante Léonie, tout en contemplant avec curiosité la mise riche et de bon goût de la baronne et de Clémence.

— Mais encore, parle, excuse-toi au moins, coupable fille, cœur ingrat! dit en soupirant Clémence.

— Pas de morale, de reproches, s'il vous plaît, mes amies; et pour vous rassurer tout de suite, sachez que je n'ai point failli à la vertu, que je reviens pure et sage parmi vous. Maintenant à votre tour, avant d'en

apprendre davantage sur mon compte, à m'expliquer sur quel pied, mes belles demoiselles, vous êtes dans cet hôtel où vous me faites l'effet de trôner en reines et maîtresses.

— Avant tout, Léonie, c'est à vous à nous rendre compte de votre conduite, répond Valentine avec sévérité.

— Bah! et depuis quand, mademoiselle, avez-vous acquis le droit de m'interroger sur ce ton? demande Léonie.

— Depuis que je sais que vous et Clémence êtes mes sœur, et en qualité d'aînée de la famille, de femme et d'amie.

— Vous, notre sœur, vous! Valentine, s'écrie Léonie surprise et joyeuse.

— Oui, Léonie, elle est notre sœur, notre sœur bonne et chérie, dit Clémence en entourant Valentine de ses bras.

— Mais au moins, expliquez-moi donc, dit avec impatience Léonie.

— Sache donc, enfant, que mon père fut le séducteur de ta mère.

— Qui? Arthur Beauclair?

— Oui, Léonie.

— O bonheur! s'écrie la jeune fille en tombant dans les bras de Valentine.

— Maintenant, refuseras-tu encore d'instruire tes sœurs de ta conduite?

— Oh, non! mais pas dans ce salon, où votre baronne de Muldorf pourrait m'entendre, nous surprendre.

— La baronne? mais la voici, c'est Valentine, c'est notre sœur, répond Clémence.

— O ciel! vous, une baronne, riche et notre sœur? oh! mais il y a de quoi perdre la tête! ainsi, cet hôtel est à vous? ces beaux meubles, ces riches voitures, ces chevaux, ces valets, tout cela à vous?

— Et à toi cinq cents mille francs qu'en

mourant t'a laissés pour fortune ton père et le mien, Léonie.

— Et à Clémence?...

— Autant.

— Nous sommes donc riches, alors? riches pour toujours? O bonheur! ô plaisir!... Mon Dieu, que je suis heureuse, contente, mon Dieu, que je vous remercie! s'écriait Léonie échappée des bras de ses sœurs, en courant et sautant tout autour du salon.

— Ah! je suis la sœur d'une baronne? ah, je suis riche? fort bien! à nous deux maintenant, marquis de Valmont; oh! vous m'épouserez, vous m'épouserez!... Mais non, décidément, je ne veux plus de vous qui m'avez dédaignée parce que j'étais pauvre et ouvrière; à Cyprien ma main, ma fortune, mes caresses, à lui mon amour pour la vie.

— De Valmont, dis-tu, Léonie, interroge

Valentine vivement et dans une extrême surprise, tandis que Clémence, frappée au cœur par les dernières paroles de Léonie, restait muette et pensive.

— Certainement, car c'est avec lui, avec cet homme sans parole et déloyal, que je viens de courir les champs, après m'être sottement laissée prendre à ses paroles mielleuses, à ses promesses mensongères.

— De Valmont! répète encore Valentine atterée.

— Oh! mais le beau mirliflor a eu affaire à plus malin que lui, et il en a été pour ses frais de courtoisie et de voyage; parce que, aussitôt que j'ai vu et su que le fat n'en voulait qu'à mon honneur, qu'il hésitait à me prendre pour femme légitime, après me l'avoir promis, je l'ai aussitôt planté là sans tambour ni trompette. Ai-je bien fait, chères sœurs?

— Malheureuse enfant ! tu t'es perdue.

— Du tout, puisque me voici saine et sauve, répond Léonie à Valentine.

— Mais ta réputation, ton honneur?...

— Sauvé, lorsque j'affirmerai avoir été sage et prudente.

— On ne te croira pas !

— Alors, qu'on ne me le dise pas en face, car si je monte maintenant parfaitement à cheval, j'ai encore appris, en sus, à tirer idem le pistolet, et malheur aux insolens.

— Folle! folle! comment te marier maintenant? quel homme honnête, délicat, voudra de toi pour épouse, après une semblable escapade? soupire Clémence.

— Qui? parbleu, Cyprien.

— Ne l'espère pas, répond Valentine.

— Pensez donc, chères sœurs, qu'il m'aime trop, ce bon Cyprien, pour ne pas croire à ma parole ; ensuite qui donc refuserait en

moi pour femme, une fille, jeune, jolie, riche, honnête, pas trop bête, et sœur d'une baronne?

— Moi, mademoiselle, fait entendre Cyprien en paraissant subitement.

— Quoi, Cyprien, vous nous écoutiez? dit Léonie sans se déconcerter.

— Oui, mademoiselle; mais avec la permission de ces dames, près de qui j'étais, alors qu'un valet vint annoncer votre heureux retour.

— Vous avez entendu, Cyprien, Léonie n'a pas cessé d'être sage et de vous aimer; revenue aujourd'hui à des sentimens plus dignes, plus sérieux, elle vous offre sa main et sa fortune; sans crainte, sans que rien ne vous arrête, répondez, mais après avoir interrogé sérieusement votre cœur, afin de savoir si cet amour qu'elle vous inspirait jadis et que vous dites éteint, ne se rallumera pas

un jour, mais peut être trop tard, fait entendre Clémence avec calme.

— Quoi, Cyprien, vous ne m'aimeriez plus ? interroge Léonie avec surprise et dépit.

— Toujours, mademoiselle, et d'une amitié tendre et durable.

— Je savais bien, moi, qu'il ne pouvait m'avoir retiré son cœur, dit Léonie avec joie et fierté.

— Pardon, mademoiselle, vous faites erreur; car ici, ce n'est plus de l'amour que vous offre ce cœur, mais seulement de l'amitié en qualité de belle-sœur.

— Parole, je n'y comprends plus rien! s'écrie Léonie avec impatience.

— Afin que la chose te paraisse plus claire, Léonie, apprends donc que Cyprien t'a retiré son amour pour le donner tout entier à Clémence, qu'il épouse dans un mois.

A cette nouvelle, Léonie demeure un instant interdite, puis une larme s'échappe de ses yeux ; mais reprenant aussitôt son insouciante gaîté, le sourire sur ses lèvres vient remplacer une jolie moue, ses yeux s'animent de l'expression de la joie, et prenant la main de Clémence, la jeune fille la place d'elle-même dans celle du jeune homme, en disant à ce dernier :

— Soyez son époux, car mieux que moi, elle est digne de vous... A nous deux maintenant, mon beau *gentlemen-rider*, car je m'aperçois que le mal et le tort que vous m'avez faits sont plus graves que ma folle tête ne l'avait pensé d'abord; oui, à nous deux, *fescheunèble* de Valmont, car il faut que je devienne votre femme, sous peine de rester fille toute ma vie... Oh ! vous m'épouserez ou vous aurez à faire à moi ! termine Léonie avec feu, en allant et venant avec agi-

tation dans la pièce, après s'être brusquement soustraite aux caresses de ses sœurs.

— Enfant, laisse-là ces folles menaces et confie-moi le soin de ramener monsieur de Valmont à son devoir, dit Valentine.

— Du tout! car tu n'es qu'une faible femme, chère sœur, qui n'emploirait auprès de ce fat que le langage de l'honneur, celui de la raison et les larmes peut-être? Mais, moi, je connais un argument auquel il ne saura résister et que je compte mettre en œuvre, afin de trancher vite son indécision.

— Léonie! je vous défends...

— Ne défends rien, baronne, car j'ai la tête montée; en sus, une idée fixe devant laquelle, et avec la meilleure volonté, échoueraient toutes les défenses possibles.

— Quel petit démon! s'écrie Valentine.

— Ça maintenant, mes chères sœurs, racontez-moi l'histoire de notre père, com-

ment, et par quel heureux hasard, nous avons retrouvé en toi, bonne Valentine, une sœur sur laquelle nous étions loin de compter, Clémence et moi; enfin, pourquoi nous sommes riches, aujourd'hui, de pauvres filles que nous étions hier.

— A toutes ces questions, la baronne s'empressa de répondre en racontant à Léonie, ainsi qu'elle l'avait fait à Clémence, l'histoire de leur père, les remords de ce dernier, son repentir à son lit de mort, son désir de réparer ses torts envers la pauvre Louise, en reconnaissant et en enrichissant ses enfans.

— Alors, s'il en est ainsi, je pardonne à ce père, comme notre mère, Louise, a dû lui pardonner du haut du ciel en faveur de son repentir, soupire Léonie en essuyant une larme et après avoir écouté.

— Léonie, persistes-tu toujours à nous faire un mystère du moyen que tu te proposes

d'employer afin d'amener de Valmont à tes volontés? reprend Valentine avec douceur, en pressant tendrement, dans les siennes, la main de la jeune fille.

— Tu tiens donc absolument à le savoir, chère sœur? eh bien! apprends que mon intention est d'appeler ce beau sire en duel, s'il se refuse à la réparation que je vais exiger de lui.

A ces mots, Cyprien, Valentine et Clémence, de partir d'un grand éclat de rire.

— Oui, riez à votre aise; oh! je conçois que semblable menace vous paraisse ridicule de prime-abord, mais lorsque vous saurez, mes amis, que je suis de première force au pistolet, et que le marquis est un poltron, j'espère que vous approuverez mon projet.

—Non, Léonie, car en qualité, et de par mon droit d'aînesse, je t'ordonne, ou plutôt je te prie, mon enfant, de renoncer à une fanfa-

ronnade autant absurde que ridicule, action qui n'est nullement le fait d'une femme, et à laquelle de Valmont ne répondrait que par la plaisanterie, le mépris, peut-être.

— Le mépris, mille Dieu ! c'est alors que je lui enverrai de bon cœur une balle à travers la poitrine, s'écrie Léonie avec force.

— Croyez, Léonie, que le ciel, en vous faisant une main aussi belle que délicate, vous la donna pour faire le bonheur d'un amant et non ponr le détruire, dit Cyprien en souriant.

— Mais si cet amant est un traître, un perfide?... répond la jeune fille avec impatience.

— Il faut alors essayer de le ramener par la douceur, achever de le captiver entièrement par vos grâces, vos charmes, et même un peu de coquetterie; armes qui vous sont familières, et plus redoutables, cent fois, dans

vos mains que celle trop meurtrière dont vous menacez monsieur de Valmont.

— Oui, la coquetterie surtout me sourit assez... enfin, je verrai, je réfléchirai.

— Et moi, Léonie, je me charge de seconder tes ruses, de te mettre à même de les déployer avec succès en te mettant bientôt ici en présence de de Valmont qui, sans nul doute, tardera peu à revenir à Paris et à me faire sa visite.

Deux jours après ce dernier entretien, il s'en tenait un autre entre Claudius et le vieux Lubin, dans l'appartement de garçon de ce dernier, situé rue d'Angoulême-Saint-Honoré; entretien où Claudius, devenu le favori du vieillard, le suppliait en ce moment, comme il le suppliait déjà depuis longtemps, d'être son protecteur, son interprète près de Valentine, de dépeindre à la jeune femme tout l'excès de l'amour qu'il ressentait pour

sa divine personne; sentimens tendres, sincères, désintéressés, que n'osait plus exprimer le timide jeune homme à Valentine, depuis qu'il la savait baronne et millionnaire, depuis qu'elle lui en imposait par son rang et sa fortune.

— Oh! oui, j'en fais ici le serment, mon bon monsieur Lubin, disait Claudius la main sur le cœur, ce n'est ni l'ambition, ni l'intérêt qui agissent chez moi, mais bien un amour pur, désintéressé. Que m'importe sa richesse, moi qui l'aimais lorsque je la croyais pauvre, qui la voudrais encore ainsi, afin de partager avec elle le fruit de mes travaux.

— Oh! je vous crois, mon cher Claudius, aussi est-ce en faveur de ce noble désintéressement que je me suis fait votre auxiliaire dans le cœur de Valentine, et le mauvais génie de ce Gautier qui, grâce à moi, est enfin tombé tout à fait, et pour toujours, en dis-

grâce auprès de notre jeune baronne, qui ne veut plus le voir, ni même en entendre parler.

— Oh ! merci, merci, de ce service auquel je suis redevable de l'éloignement d'un rival aimé, s'écrie Claudius avec reconnaissance et joie.

— Eh bien ! oui ; mais malheureusement je ne m'aperçois pas, mon jeune ami, que vos affaires, près de la baronne, en aillent plus vite pour cela.

— Oh ! pardon, pardon ! car depuis que ce maudit Gautier est tombé en disgrâce, je vous assure que Valentine semble me voir et m'entendre avec plus de patience et de bonté.

— Ah ! vous croyez ?

— Certainement, certainement !

— Tant mieux, tant mieux ! mon jeune ami, et puisque notre baronne tient absolument à devenir la femme d'un roturier, à

s'encanailler comme diraient notre margrave et le marquis de Valmont, eh bien! je préfère que ce soit avec vous, dont j'estime les nombreuses et bonnes qualités, plutôt qu'avec tout autre qui ne l'épouserait que pour sa fortune et la rendrait peut-être malheureuse un jour.

— La rendre malheureuse, ô Dieu! qui donc pourrait avoir ce barbare courage!.... Tenez, mon bon monsieur Lubin, je voudrais, je donnerais tout ce que je possède pour que cette Valentine perdît tout d'un coup sa fortune; je voudrais que ses châteaux, ses fermes brûlassent; que ses banquiers, ses notaires fissent banqueroute; enfin, qu'elle fût ruinée de fond en comble, pour avoir le bonheur de partager avec elle tout ce que je possède, et pouvoir en faire ma femme chérie.

— Souhait cruel, noble désir dont je me

propose de faire part à notre baronne, mon cher ami.

— Oh! dites-le lui, mais surtout ayez soin d'ajouter ce que ma bouche n'ose plus lui dire; que je l'aime, que je l'adore, que sans sa précieuse possession je n'ai plus qu'à mourir.

Comme Claudius terminait ces mots, un domestique vint annoncer monsieur Armand, que le vieux Lubin donna ordre de faire entrer après avoir prié Claudius de passer dans une autre pièce et de le laisser seul un instant avec ce nouveau visiteur.

— Salut, cher pourvoyeur de nos menus plaisirs, dit Armand d'un air dégagé, en entrant dans la pièce où l'attendait Lubin, et se jetant sur un siége.

— Ah! ah! c'est vous jeune homme? quoi me procure aujourd'hui l'honneur de votre visite?

— Comment, vous ne devinez pas, cher banquier ?

— Non, en conscience.

— Sachez donc que, fidèle à vos recommandations, j'ai fait mener, tous ces jours passés, joyeuse vie à Gautier; que le dernier dîner chez le restaurateur Doyen, où selon nos conventions vous et la jolie couturière Valentine nous avez surpris à bien faire et dans l'état que vous désiriez, a mis la bourse entièrement à sec, et que ma visite d'aujourd'hui est afin qu'il vous plaise de remplir la susdite.

— Fort bien! mais il n'est plus nécessaire...

— Plus nécessaire! dites-vous?

— Non, le but est atteint.

— Ah! je comprends; vous êtes venu à bout de brouiller l'ami Gautier avec la couturière dont vous êtes amoureux; or, n'ayant

plus à redouter l'ivrogne, vous le condamnez désormais à l'eau; et vos complices par-dessus le marché. Eh bien ! c'est mal, très mal, et fort peu généreux de votre part, je vous le dis avec franchise.

— Je conçois qu'il est des plus agréables de faire chaque jour bombance et chère exquise, surtout aux dépens de la bourse d'autrui, mais enfin il est un terme à tout, et celui de fermer la mienne à vos ruineuses prodigalités est entièrement échu, mes chers amis.

— C'est juste ! tout en cette vie a un terme, le loyer en a même quatre par année; mais franchement, mon vieux papa, avouez avec moi qu'il est par trop inhumain de votre part de vouloir faire passer subitement les gens du champagne à l'eau claire, et que la transition est par trop brusque et perfide.

— Aussi, afin de l'adoucir, vous prierai-je d'accepter cette dernière somme et de l'employer à boire à ma santé, à la séparation éternelle de l'ami Gautier et de la couturière Valentine; puis de vouloir bien désormais suspendre les visites dont vous m'avez honoré jusqu'alors, termine Lubin avec froideur et sévérité, en remettant deux pièces d'or au jeune homme.

— Quoi, monsieur, un congé en récompense de ce que, partageant vos scrupules et jugeant ainsi que vous Gautier indigne de l'amour et de la possession de Valentine, je me suis fait votre complice, reprend le jeune homme avec surprise et confusion.

— Vous m'excuserez, monsieur, mais vous êtes jeune, moi vieux ; à vous les plaisirs, le monde bruyant, à moi le repos, la solitude.

— Cependant, l'estime qu'on porte à cer-

taines gens fait que l'on aime à les recevoir quelquefois, observe Armand.

— Oui, j'en conviens ; ceux qu'on estime, répond le vieillard en accompagnant ces mots d'un sourire sardonique, réponse qui, au visage du jeune homme fit aussitôt monter la rougeur.

— Cela suffit, monsieur, dit Armand en pinçant les lèvres et se levant subitement.

— Eh bien ! vous ne prenez pas cet or ?...

Pour toute réponse à cette observation le jeune homme s'empare de son chapeau, salue et se retire précipitamment en laissant Lubin le bras tendu et les deux pièces d'or au bout des doigts.

— Se servir des gens et les chasser lorsqu'il nous deviennent inutiles, je conviens qu'ici bas c'est assez la règle générale, mais elle n'en est pas moins fort impertinente... Ah ! vieux malin, tu me paieras cher le mépris in-

solent que tu viens de me jeter à la face..... Non, non, détrompe-toi, papa Lubin, tout n'est point encore fini, ainsi que tu le penses, entre Gautier et la belle couturière ; ce que j'ai défait, je jure par Dieu de le refaire et de me régaler du plaisir de te faire souffler la femme que tu convoites.

Ainsi disait Armand, animé par la colère, en regagnant les Champs-Elisées, afin d'y rejoindre Gautier qui l'y attendait.

— Arrive donc, mon cher ; plaisantes-tu de te faire autant attendre, s'écrie Gautier assis à la porte d'un café et en train de prendre bière et petits verres, en apercevant venir son ami.

— Enfoncés, la partie, le dîner! néant dans la caisse.

— Comment, pas d'argent ?

— Rien !

— Mais tu n'as donc pas trouvé ton banquier?

— Non, vu que le polisson s'est permis de partir ce matin pour sa campagne d'où il ne sera de retour que dans une huitaine.

— Ah fischtre! quelle débine, s'écrie Gautier.

— Enfoncés les dîners succulens, les parties mirobolantes, tout le bataclan! dit Armand.

— Sapristi! si je n'étais pas brouillé avec ma bergère, il y aurait cependant encore moyen de se procurer quelques-uns de ces petits jaunets qu'elle me prêtait avec une si noble générosité, et que sa délicatesse lui empêchait de me réclamer... Décidément la perte de cette femme adorable est une fatalité dont je ne suis redevable qu'à toi, animal! répond Gautier avec humeur.

— Dis-donc à la maladresse que tu as com-

mise en recevant Finette, et en l'amenant dîner avec nous; car sois bien persuadé, Gautier, que ce qui a le plus indisposé Valentine, n'est autre que ton infidélité et la présence, chez toi, de sa rivale.

—Est-ce de ma faute si cette enragée Finette tombe chez moi comme une bombe après l'avoir mise vingt fois à la porte.

— Certainement; mais ce qui a persuadé à Valentine qu'il y avait accord intime entre toi et cette fille, est que tu as commis la sottise d'admettre cette dernière à notre joyeux festin.

— C'est juste, très-juste; mais qui diable se serait douté que Valentine viendrait nous surprendre au milieu de nos joies et délassemens... Mille tonnerres! si je connaissais le brigand qui lui a vendu la mèche et nous l'a amenée en ce moment importun, je lui briserais les os.

— Quoi, n'as-tu pas reconnu dans ce tour perfide une gentillesse du vieux bonhomme qui accompagnait alors Valentine?

— Le papa Lubin! plus souvent, un farceur fini, un ami, un chaud, toujours prêt à prendre ma défense, à m'excuser près de Valentine. Au surplus laissons cela, Armand, et songeons au moyen de bien dîner aujourd'hui en dépit de notre débine.

— Ainsi tu renonces bénévolement et pour toujours à Valentine?

— Dame, il le faut bien, puisqu'elle me garde rancune, et qu'elle est restée muette, insensible aux quatorze ou quinze lettres que je lui ai écrites et envoyées dernièrement; lettres toutes pleines de l'expression du plus profond repentir, et de sermens de fidélité pour l'avenir.

— Eh bien, moi, je dis que tu as tort, et qu'il faut essayer de nouveau à la ramener.

— Ah bah! une bégueule qui sans cesse fait la princesse et s'érige en Mentor.

— Oui, mais elle est si jolie! si généreuse!

— D'accord! mais une femme si petite maîtresse n'est pas du tout mon affaire; ensuite la demoiselle fait là sucrée, la cruelle, et veut du mariage en diable, ce qui n'entre plus dans mes projets.

— Mais tu le lui as promis ce mariage, m'as-tu dit?

— Je crois que oui, un beau soir en voiture et la tête montée; mais c'est justement parce que j'ai fait cette bêtise que je ne me soucie plus de me relier avec elle; car, vois-tu, Armand, je l'aime cette femme, et pour le peu qu'elle me pousse, ma foi je serais capable de consentir pour tout de bon au *conjungo.*

— Avec une grisette? quelle boulette grand, Dieu!

— Or, avoue donc que me méfiant de ma faiblesse, je fais bien de me mettre en garde et de renoncer à elle, malgré sa beauté, sa grâce, l'amour qu'elle a su m'inspirer, et le dépit que me cause sa perte.

— Sottise, car, à ta place, je le lui promettrais toute la vie, ce mariage tant désiré, plutôt que de renoncer à la possession d'une aussi jolie femme.

— Et toute la vie alors j'attendrais aussi qu'il plût à la demoiselle de couronner ma flamme du don de ses précieuses faveurs.

— Bah! beaucoup de femmes font ainsi les Lucrèce, les cruelles, puis un beau jour le cœur emporte la tête, parce qu'il n'est point de sagesse, si forte qu'elle soit, qu'un amant adroit ne culbute à la longue.

— Tu as raison, Armand; mais j'aime les amours faciles, n'étant doué que de fort peu de patience, et dénué de ce certain tact in-

sinuant, patelin, qui amène presque toujours les plus rebelles aux désirs d'un amant.

Tout en disant ainsi Gautier, à l'exemple d'Armand, s'était levé de la chaise qu'il occupait, et, après avoir passé son bras sous celui de son camarade, tous deux s'en allaient à travers la promenade en courant et gesticulant lorsqu'un gros homme, qui regardait derrière lui tout en marchant, vint se jeter brusquement dans eux.

— Eh, parbleu! je ne me trompe pas, c'est ce brave monsieur Hercule, l'honnête intendant de madame la baronne de Muldorf, s'écrie Gautier après avoir reconnu le margrave dans l'épais personnage.

— Ya, che havre aussi la avantage de reconnaître vous, mon betite cheune homme, répond l'Allemand avec froideur, et tout en cherchant à tourner les deux jeunes gens afin de passer outre.

— Eh bien, quoi! on veut fuir les connaissances? on ne veut pas causer un petit brin avec elles, et surtout leur donner des nouvelles de la jolie couturière de mon cœur? près de laquelle, sans doute, on se rend en ce moment? reprend Gautier en retenant le margrave par un bouton de son habit.

— Nix, che suis bressé, très-bressé.

— Et pourtant pas assez pour n'avoir pas le temps, en passant, de me donner des nouvelles de ma jolie maîtresse, Valentine, dont une petite brouille m'interdit l'adorable présence depuis quelques jours...

— Mon cousine ne havre jamais été le maîtresse de bersonne, entendez-vous, cheune homme! répond l'Allemand d'un ton colère et le rouge au visage.

— Ne vous fâchez donc pas comme ça, mon cher intendant.

— Che n'havre jamais été intendant, mais

pien touchours le brince Hercule III, margrave du Limbourg, entendez-vous, cheune homme!

— Hein? qu'est-ce que vous me chantez donc là, mon gros bonhomme?

— Che havre jamais été votre gros bonhomme, entendez-vous, cheune homme! et, vous le rébète, che suis le margrave Hercule III, brince régnant du Limbourg, et nix l'intendant de la paronne Valentine de Muldorf, mon charmante bétite cousine, dit le margrave en fureur et en essayant à faire lâcher prise à Gautier, qui le tenait encore par ledit bouton.

— La baronne Valentine de Muldorf, dites-vous? ah ça, mais est-ce que par hasard la couturière serait une femme de qualité? s'écrie Gautier avec surprise.

— Ya, ya, quoique la bétite paronne y

havre défendu à moi de barler de son noblesse et de son fortune.

— Voyons, mon gros joufflu chéri, pas de bêtises ni de contes en l'air, ce que vous nous dites là est-il véritable et sincère, et ne cherche-zvous pas à nous entortiller ?

— Cheune homme, si nous étions dans le margraviat à moi, che brouverais tout de suite à vous ce que che suis en faisant cheter vous dans un cul de basse fosse.

— Merci de la bonne intention ; mais ce qui vous fait la nique, c'est que nous sommes en France, et non dans votre lilliputienne principauté, mon gros princillon.

— Alors che vous ferais rosser bar mes gens.

— Pas la peine, mon gros ; seulement dites-nous pourquoi Valentine, s'il est vrai qu'elle soit noble et riche, s'amuse-t-elle à se faire passer pour une simple ouvrière?

— Bour ne combromettre ni son nom ni

son rang, lorsqu'il lui blaît de banter la bobulace, de descendre jusqu'au beuble.

— Baronne! elle baronne et riche! tonnerre! quelle boulette, et comment la réparer? se mit alors à murmurer Gautier, devenu pensif et lâchant enfin le bouton du margrave.

Puis, reprenant tout haut :

— Seigneur margrave, sans rancune, et si vous voyez bientôt notre jolie baronne, n'oubliez pas de lui dire que je l'aime toujours, que, loin d'elle, je souffre et je gémis, que la perte de son amour me met au désespoir.

— Nix, che ne lui dirai rien du tout, cheune homme.

— Eh bien! j'aime mieux ça, car elle pourrait attribuer à la connaissance que j'ai maintenant de son rang, à l'intérêt peut-être, le

désir brûlant qui m'anime de me réconcilier avec elle.

—-Cheune homme, che vous défends de vous réconcilier avec mon cousine, bour qui che havre moi-même un gros amour dans le cœur.

— Comment, superbe Hercule, vous êtes mon rival? interroge Gautier en riant.

— Ya; et vous combrenez pien, cheune homme, à brésent que vous connaissez le rang de la baronne de Muldorf, le mien, qu'il vous faut renoncer à vos brétentions sur le cœur de mon cousine, ainsi qu'à l'audace de rivaliser davantage avec un margrave.

— C'est ce que nous verrons, superbe Hercule; en attendant, s'il vous plaît de venir dîner avec nous, ceci sera le fait d'un bon enfant.

— Nix, le margrave de Limbourg ne dîne

pas avec la roture, entendez-vous, cheune homme.

Et cela dit, d'un ton dédaigneux et sévère, le gros Allemand tourne les talons et s'éloigne aussi vite que ses petites jambes le lui permettent.

— Baronne! Valentine, baronne! que dis-tu de cela, Armand? interroge Gautier resté seul avec son ami, l'air consterné et les bras pendans.

— Je dis que la fortune, toutes les jouissances de la terre sont venues s'offrir à toi, se jeter à la tête, et que tu les as repoussées maladroitement.

— Malheur! fatalité! Armand, mon cher Armand! il faut absolument que je revoïe Valentine, que j'obtienne ma grâce, mon pardon, car enfin, je ne puis, je ne dois pas laisser ainsi s'échapper la fortune!.... Allons, donne-moi un conseil; que faut-il que je

fasse?... Une baronne! une baronne qui s'est faite ma maîtresse, qui m'adorait! qui, sans doute, m'adore encore ; oh! mais c'est charmant, mirobolant, à en perdre la tête! Conçois-tu ma sottise, ami? me brouiller avec une femme semblable, une femme belle, jeune, riche, admirable et précieuse sous tous les rapports... Allons donc! tes conseils; comment faire, quel parti prendre? par où commencer? ..

— Par aller lui faire ta visite, d'abord...

— Impossible, je suis consigné à sa porte; et puis je n'oserai.

— Il faut oser et brusquer la consigne.

— Quand?...

— Tout de suite...

— Hum! fait Gautier indécis.

— Et surtout feindre d'ignorer son nom et son rang; enfin ne voir toujours en elle que

Valentine la couturière, et la traiter tout comme.

— Certainement, certainement ; mais ce soir, hein? quand nous aurons dîné, que le champagne m'aura donné hardiesse et courage.

— Dîner, du champagne! fort bien, mais de l'argent?...

— Bah! viens toujours, car le papa Rifflard ne m'a pas encore refusé tout crédit.

VI.

La soirée et le punch.

— Vous dites donc que voici huit jours de suite que ce jeune homme se présente ici ? demandait un soir Valentine au concierge de son hôtel, qu'elle avait fait mander et questionnait ainsi au milieu de ses sœurs, du vieux Lubin, du margrave et de Cyprien.

— Oui, madame la baronne; huit jours consécutifs que ce monsieur Gautier me presse, me conjure instamment de le laisser parvenir auprès de vous, répond le concierge.

— Toujours en me désignant et demandant sous le nom de Valentine la couturière?

— Oui, madame la baronne.

— Et cependant, notre cher margrave nous assure lui avoir révélé vos titres et votre rang, observe Lubin.

— Ya, che havre tout dit à cet jeune audacieux, qui havre l'impertinence de bréten-dre aimer vous, mon cousine.

— Et auquel vous promîtes, mon cousin, de me faire mystère de vos révélations, reprend la baronne

— Ya, mon cousine.

— Ce qui fait que, comptant sur cette promesse, monsieur Gautier, jouant le désintéressement, feint d'oublier la baronne, pour

venir aujourd'hui se réconcilier, s'il se peut, avec la couturière, dit Lubin en souriant.

— Chère Valentine, ah ! garde-toi de te laisser séduire par ce faux semblant de repentir, d'écouter davantage cet homme incorrigible, que l'intérêt ramène à toi, parce qu'il te sait riche, et qu'il espère dans ta faiblesse, fait entendre Clémence d'une voix suppliante.

— Lui pardonner! plus souvent! Crois-moi, sœur, la première fois que ce polisson osera se présenter ici, fais-le jeter par la fenêtre, conseille Léonie.

— Che havre une ponne idée.

— Laquelle, margrave? interroge Valentine.

— De faire donner au cheune homme peaucoup de coups de bâton par vos gens, mon cousine.

— Je ne trouve pas ainsi que vous, monsieur le margrave, que ces violen-

ces soient nécessaires pour éloigner à jamais Gautier de cette demeure, rigueur pénible, mais justement méritée, à laquelle souscrira le pauvre garçon, aussitôt qu'un mot de la bouche de madame la baronne, expression d'une volonté ferme, lui aura signifié la défense de reparaître devant elle désormais, dit Cyprien.

— Vous parlez sagement, mon cher beau-frère, enfin, en homme de cœur, qui comprendrait de suite tout ce qu'un congé de la sorte aurait d'humiliant; mais je ne pense pas qu'il en soit de même de la part de monsieur Gautier, chez qui l'obstacle ne fait qu'irriter les désirs, à en juger par sa tenacité à revenir vingt fois à la charge; en tout cas, notre entêté n'aura pas à essuyer un semblable affront de ma part, car, dès aujourd'hui, je consens à le recevoir chez moi, à l'admettre dans ma société.

A cette décision exprimée par la jeune ba-

ronne, chacun laisse échapper un cri de surprise et de mécontentement auquel Valentine répond d'abord par un sourire.

— Holà ! calmez cette indignation, mes chers amis, et veuillez m'entendre avant que votre bouche ne me prodigue le blâme et le reproche. Hélas ! avez-vous donc oublié que j'ai aimé Gauthier de toute la force de mon âme ? Que longtemps j'ai rêvé avec lui un avenir de bonheur et d'amour, et que la pénible désillusion dont il m'a cruellement frappée, n'a point encore suffi pour étouffer entièrement dans mon cœur cette passion qu'il y avait allumée vive et brûlante ? Ah ! laissez-moi me guérir, mes amis, laissez-moi étouffer la dernière étincelle d'un amour malheureux, en me permettant encore d'être spectatrice des turpitudes de cet indigne amant, en me permettant de comparer ses erreurs, ses défauts grossiers avec votre pru-

dente sagesse et vos précieuses qualités ; comparaisons dangereuses qui ne peuvent manquer de rabaisser chaque jour, et de plus en plus, à mes yeux, celui à qui l'absence de mon faible cœur ose encore, je vous l'avoue avec honte et regret, prêter quelques charmes et quelques qualités...

— Quoi! Valentine!...

— Oh ! silence, silence encore ! mon bon Lubin, reprend la baronne en adressant au vieillard un regard suppliant; l'épreuve est dangereuse, allez-vous dire, et l'amour est facile à se laisser abuser; ce Gautier, ajouterez-vous, va s'efforcer de ranimer dans votre cœur un amour mal éteint, et faisant taire ses vices en faveur de ses projets intéressés, d'abuser de votre sotte confiance, de vous faire croire à un repentir, à une conversion sincère; je le sais! Mais n'ai-je point, pour me mettre en garde contre son hypocrisie, le souvenir de

ses torts? N'ai-je pas, en ce moment, la certitude que, me sachant riche et brillante, l'intérêt, un lâche calcul le ramène seul aujourd'hui près de moi? N'est-il pas plus que certain que cet homme à qui je vais feindre de pardonner, à qui je vais donner chez moi les coudées franches, va tout de suite mésuser de cette liberté, se montrer ce qu'il est, enfin achever ma guérison?

— Oui, je vous approuve, madame la baronne, car l'absence n'est pas toujours le remède le plus sûr, et tel qui, vu de loin, semble en tout être digne de nos hommages et de notre estime, de près nous paraît souvent petit et méprisable, dit Cyprien.

— A vous maintenant, mon bon Lubin, que pensez-vous de mon projet? interroge Valentine souriante.

— Qu'il est des mieux conçus, et que no-

tre ami Gautier est un homme mort dans votre cœur.

— Moi, che dis que le brojet y n'havre pas le sens commun ; que mon cousine au lieu de recevoir en son hôtel ce cheune bolisson, y ferait peaucoup mieux de faire tout de suite de mon bersonne sa petite mari.

— Mon cher cousin, vous avez sans cesse la même idée fixe et personnelle à me jeter à la tête, celle du mariage, lorsque d'après certains bruits, qui sont venus jusqu'à moi, en fait de constance et de sagesse vous ne valez guère mieux, assure-t-on, que monsieur Gautier.

— Mensonge que ces bruits, mon cousine, j'havre infiniment peaucoup de constance et de vertu.

— Ce qui ne vous empêche pas, dit-on encore, d'avoir un faible des mieux prononcés pour une des jolies danseuses de l'O-

péra, répond Valentine tout bas au margrave, après s'être penchée à son oreille.

Cet entretien avait donc lieu vers les neuf heures, dans le salon de la baronne, où brûlait, en ce moment, grand nombre de bougies, où tout était préparé, disposé magnifiquement, pour une brillante soirée que donnait Valentine ce jour-là, à l'occasion du prochain mariage de Clémence et de Cyprien, et à la suite de la signature du contrat des deux futurs.

Les trois sœurs, plus jolies les unes que les autres, étaient en ce moment parées de gaze, de dentelles et de fleurs.

La dixième heure de la soirée allait se faire entendre, et le monde invité commençait à emplir le salon, à circuler dans le vaste appartement, lorsqu'un valet s'en vint parler bas à la baronne.

— En vérité! de s'écrier alors Valentine en partant d'un éclat de rire.

— Oui, madame la baronne, il dit vouloir absolument parler à mademoiselle Valentine et refuse de se retirer.

— Eh bien! puisqu'il le veut absolument, faites-le monter, Bastien, et introduisez-le au salon.

Et cet ordre donné, Valentine, toujours en riant, d'aller se perdre dans la foule de ses invités, tandis que le valet Bastien s'en retournait au vestibule retrouver, qui? Gautier, lequel l'attendait en se promenant de long en large, et en lorgnant les personnes qui, passant devant lui, se rendaient à la soirée.

— Donnez-vous la peine de me suivre, monsieur.

— Ah! ah! on consent donc enfin à me recevoir? C'est heureux... Dites-moi donc,

mon bonhomme, où donc vont tous ces gens là, parés comme des châsses?

— Dans les appartemens, monsieur.

— Bah! est-ce qu'il y a fête et gala, ce soir, ici? s'informe de nouveau Gautier tout en suivant le valet.

— Il y a réception, monsieur.

— Tiens! je ne m'étonne plus alors si l'on me reçoit aujourd'hui; la faveur est générale.

Comme le jeune homme terminait ces mots, Bastien l'introduisait au salon.

— Fischtre! que c'est mirobolant ici; quel luxe, excusez! se dit Gautier en pénétrant dans le salon, et portant autour de lui et sur tout des regards éblouis et surpris.

— Un instant! pas de bêtises ici, et surtout méfions-nous des effets de ce diable de champagne, avec lequel ce gueux d'Armand m'a pochardé ce soir.... Tonnerre!

le beau monde ! les belles femmes !... Ah ça ! je n'aperçois pas ma couturière de qualité... Ah ! si, si ! la voici là-bas en train de causer avec un grand maigre et une grosse femme. Bigre ! qu'elle est belle comme cela ! que de diamans ! et dire que si tout cela me passe devant le nez, ça sera de ma faute ! Misérable ! gueux que je suis ! Une baronne, un hôtel des plus chicandars, des voitures, des dadas ; tout cela pour moi, elle me donnait tout cela si j'avais voulu... Ah gredin ! canaille, sot animal !... Bah ! pourquoi m'affliger et me rudoyer ainsi ? Tout ne peut-il pas se réparer ? Ne suis-je pas déjà en bon chemin étant ici, chez elle, près d'elle... Allons du courage, du toupet ! à moi le genre fashionable, le grand chic ; prouvons à cette belle baronne que tout étant bambocheur, on est aussi homme du monde lorsqu'on veut bien s'en donner la peine... Ah !

bigre! je n'ai pas de gants, s'écrie Gautier tout en cherchant dans ses poches; allons, leste! la mercière en avant.

Ayant dit, il s'élance hors du salon, gagne la porte de l'hôtel, se dirige vers le faubourg du Roule et entre dans la boutique d'une gantière.

— Des gants paille, madame?

— Voici, monsieur.

— Combien?

— Trois francs.

— Ah! fischtre! je n'ai que trois sous.... C'est égal, je vous laisse ma canne, jonc superbe, pomme d'argent cannelée; je viendrai la reprendre demain.

— Volontiers, monsieur.

— A propos! avez-vous un domestique?

— Non, monsieur.

— Alors, allongez-moi votre pot à cirage et les brosses à souliers, que je donne moi-même un lion a mes bottes.

Gautier, servi à souhait par la complaisante mercière, met aussitôt habit bas, de plus, l'un de ses pieds sur le bord d'une chaise, et se met à brosser et à cirer lui-même sa chaussure.

— Hein! qu'en dites-vous? vrai vernis anglais, n'est-ce pas?

— Absolument, monsieur.

— Arrangez-moi donc un peu ma cravate, surtout avec tout le goût dont je vous crois susceptible, ma chère petite dame, demande encore le jeune homme à la mercière, petite boulotte assez fraîche, et d'une trentaine d'années, laquelle s'empresse complaisamment de faire asseoir le jeune homme, et de lui rendre le petit service demandé, durant lequel, voyant la dame assez gentille et placé devant lui, Gautier s'empresse de lui pincer la taille, tout en lui baisant les mains.

— Voulez-vous bien finir, monsieur, et vous tenir tranquille.

— Ah! c'est que je viens de m'apercevoir que vous êtes gentille à croquer.

— Et moi, que vous êtes joliment hardi; regardez, vous trouvez-vous assez bien cravaté comme ça?

— Superbement! et pour la peine que vous vous êtes donnée, il faut que je vous embrasse.

— Du tout, monsieur! Par exemple! et si mon mari, qui va rentrer, voyait ça.

— Quoi! vous avez le malheur d'être mariée?

— Certainement...

— Alors, prêtez-moi un des foulards du bonhomme, hein? car vous saurez que, sans m'y être attendu, je me trouve, ce soir, en nombreuse et brillante société dans un des hôtels de votre quartier.

— Chez qui monsieur est-il en soirée?

— Chez la baronne de Muldorf.

— Je connais ; une excellente et jolie dame, riche, très riche, et dont on dit un bien infini.

— Connu, connu !

— Ce foulard vous convient-il ?

— Tout-à-fait, obligeante gantière !.. Ainsi, vous refusez le baiser en question ?

— Oui, monsieur.

— Alors, à demain ; surtout, ayez soin de ma canne.

Cela dit, Gautier, tout en se gantant avec soin et précaution, d'un pas léger, regagne l'hôtel, où il se représente au salon, cette fois, non avec un air embarrassé, surpris, mais bien avec aisance, bon ton et le sourire sur les lèvres, pour aller se jeter dans Cyprien.

— Tiens ! te voici, mon bonhomme ? Mais, oui, je me souviens, tu es presque de la famille, toi le futur beau-frère... Cyprien, présente-moi à Valentine, mon petit... A pro-

pos elle est donc décidément et sérieusement baronne? qui s'en serait douté, hein?

— Avoue que si tu avais pensé de pareilles choses, tu te serais bien gardé de faire autant de sottises? répond Cyprien en souriant.

— Ça va sans dire; mais sache, mon cher, que je suis corrigé, tout-à-fait corrigé, enfin que je ne me reconnais plus tant je suis sage et gentil à présent.

— Il est ma foi bien temps!

— Bah! il est toujours temps de bien faire. Ah! ça, penses-tu que Valentine m'accueillera bien?

— Sans doute.

— Alors, examine ma tenue chicandarde, félicite-moi et présente-moi.

— Nous n'irons pas loin pour cela, car voici notre baronne qui, se rendant elle-même à tes désirs, s'avance vers nous

— Ah! monsieur Gautier, soyez le bienvenu, fait la gracieuse jeune femme en souriant et en recevant le salut noble et facile du jeune homme.

— Veuillez, madame Valent..., la baronne, recevoir mes remercîmens... mes complimens sur... sur...

— Savez-vous qu'il est fort aimable à vous, monsieur, d'être venu nous surprendre ce soir, interrompt Valentine, prenant en pitié l'embarras du jeune homme qui, interdit, balbutiait et perdait la tête.

— Hélas! madame, c'est à moi à vous rendre grâce mille fois pour avoir daigné lever la consigne qui dérobait à mes regards ce qu'il y a de plus gracieux et de meilleur au monde, répond Gautier avec ame et timidité.

— Merci de ce compliment aimable et galant, monsieur; il ne tiendra qu'à vous de jouir désormais d'un droit accordé à tous mes

amis, celui de pouvoir se présenter ici sans obstacles, et d'y être sans cesse bien accueilli.

— Précieux avantage, Valent... madame, duquel j'espère me rendre toujours digne.

— Je le souhaite, monsieur Gautier, répond vivement Valentine pour s'éloigner aussitôt, au grand désappointement du jeune homme, et aller se perdre dans la foule.

— C'est égal, ça va bien, ça remord, ça ira! se dit Gautier en faisant un demi-tour à droite pour pénétrer plus avant dans le salon et se trouver, peu d'instans après, face à face avec Claudius, lequel, en l'apercevant pour la première fois, recule de surprise en laissant échapper un : Bah!

— Oui, c'est moi-même, grand sournois, qui reviens sur l'eau et en dépit de toi, afin de déjouer tes perfides projets et de reconqué-

rir tous mes droits, dit Gautier au jeune homme.

— Tes droits? erreur, mon cher; ils sont passés pour toi ces jours de fêtes, répond Claudius en ricanant.

— Après l'orage revient le beau temps, et déjà un doux rayon de l'astre qui règne en ces lieux, en s'échappant de son regard enchanteur, a rendu l'espérance et la joie à mon ame, reprend Gautier avec emphase.

— Impossible! Valentine ne peut être imprudente à ce point! s'écrie Claudius avec dépit.

— Crois moi, cher ami, reviens à la raison, cesse une lutte inégale, renonce à tes folles prétentions, et, par une sage retraite, évite l'affront que te prépare le triomphe d'un heureux rival.

— Bon conseil, selon moi, fait entendre une voix en réponse à ces paroles, et au son de la-

quelle Gautier reconnaît aussitôt le vieux Lubin.

— Ah, ah! vous écoutiez, cher ami! Eh bien, ai-je raison de parler ainsi à ce pauvre Claudius, que ma présence ici semble abattre et terrifier? s'informe Gautier au vieillard.

— Parfaitement raison, mon jeune ami, d'autant plus que cette même présence en ces lieux annonce la défaite certaine de notre jeune baronne qui, sans doute, ne pouvant plus résister aux tourmens de l'absence a rappelé et pardonné à l'amant coupable et repentant.

— Oui, c'est ça même, repentant, très repentant, excessivement repentant, mon vieux.

— Maintenant que vous connaissez le rang et la fortune de notre jolie baronne, avouez avec moi que femme pareille vaut bien la peine qu'on s'en occupe, dit Lubin en souriant.

— Peste! je suis tout à fait de cet avis, vieux, répond Gautier.

—Et comme tu la sais riche, tu veux t'emparer, s'il se peut, une seconde fois, de son cœur en faveur de sa fortune, car telles sont tes perfides intentions, misérable! dit Claudius en faisant une moue affreuse.

— Ami Claudius, vous me soupçonnez à tort.

— Alors, que viens-tu donc faire ici, toi qui sans la rencontre et l'indiscrétion du margrave aurait continué à oublier Valentine?

— Ce que je viens faire ici, grand rageur? parbleu, voir le monde, entendre de la musique, faire ma partie et boire du punch, voilà! répond Gautier, pour pirouetter ensuite sur ses talons et s'éloigner.

— Claudius, laissez agir cet homme, puis espérez tout, mon ami, dit Lubin au jeune

homme consterné, en lui pressant la main et regardant fuir Gautier.

Plusieurs artistes et poètes faisaient, par leur talent, le charme de cette soirée consacrée à la musique, à la poésie, aux arts ; il est minuit, Valentine se place au piano, chacun fait silence et prête l'oreille, car elle chante et sa voix est ravissante.

Gautier, placé non loin de là, écoute avec attention, et de son regard suit celui de la jeune baronne, le provoque et l'attire.

— Bon! elle m'a regardé, elle ma souri, elle voit que je suis bien sage, elle est contente de moi, ça ira, elle est reprise, je m'y connais...

Un instant après ce monologue, Gautier, qui en allant et venant avait déjà avalé une douzaine de verres de punch, se trouve subitement transporté dans une pièce déserte,

et en présence d'un immense plateau tout chargé de cette dernière liqueur.

— Tiens! en voici encore, murmure notre jeune homme avec un sourire de satisfaction et tout en portant la main au plateau.

— Oh! non, pas de bêtise; j'en ai déjà pas mal bu... ah bah! encore quelques petites gorgées... Hum! fameux! quelle différence de ce punch avec celui de l'estaminet... quel velours! et pensant ainsi, Gautier vidait verre sur verre.

— Alte-là! fischtre, et la tête donc qui déménage, qui tourne, et puis le salon aussi... Fameux! voilà les murailles, les bougies, tout le bataclan qui dansent autour de moi...! Décidément, je ne bois plus, je m'ar...rête, il faut être sobre, bon quand je serai tout-à-fait le maître ici, ça sera différent... Quelle noce, quelle noce alors! qui vient ici? s'écrie Gautier en voyant entrer un gros homme;

tiens? Dieu me pardonne c'est le cher margrave.

— Ya !

— A votre santé, mon prince !

— Il baraît que vous havre peaucoup d'amitié bour le punch ? cheune homme?

— Ya, mon gros.

— Il baraît encore que vous s'amuse paucoup ici.

— Comme un démon, et d'ailleurs pourquoi pas?... Liberté pour chacun, plaisir pour tous!... Qu'est-ce que j'entends?... un quadrille... Ah! ça, est-ce qu'on danserait sans moi là-dedans, par hasard? pas de ça, dit Gautier en s'élançant vers la porte pour courir au salon, et y arriver comme on se mettait en place pour former un quadrille. S'apercevant que Valentine ne figure pas à la danse, Gautier s'empresse de la chercher du regard, et l'apercevant au loin, en train de

causer avec Claudius, il court à elle et d'une langue épaisse, embarrassée, lui balbutie une invitation à laquelle la baronne donne son consentement en souriant et présentant sa main au jeune homme qui l'entraîne à un des quadrilles où l'on s'empresse de faire place à la reine de la fête, bien que ledit quadrille fût au grand complet.

— Qu'avez-vous donc, monsieur, on dirait que vous n'êtes pas solide sur vos jambes et qu'elles ont de la peine à vous soutenir? demande Valentine à Gautier en accompagnant cette question d'un sourire caustique.

— Pas solide, quelle erreur!... Vous allez voir, quand ça va être notre tour, comme ces polissonnes de jambes vont en découdre.

— Et moi, monsieur, je soutiens que vous avez peine à vous tenir.

— Possible! alors c'est le sang qui me

monte à la tête et me donne des étourdissemens, des bluettes.

— En avant la chaîne anglaise, s'écrie-t-on ; et Gautier d'enlacer aussitôt Valentine de ses bras, de la placer sur sa poitrine ainsi que cela se pratique à la Grande-Chaumière, puis de partir comme un trait en emportant la jeune femme.

— Mais vous m'étouffez, monsieur, s'écrie la baronne.

— Faites pas attention ! répond Gautier en allant toujours son train et pressant encore plus fort.

— Quel est donc ce jeune homme ?

— Quel genre commun !

— Prenez donc garde, monsieur, vous rudoyez les dames en dansant ainsi.

— Mais c'est à ne pas y tenir.

Ainsi allaient les propos et observations, tandis que Gautier exécutait un fou cancan,

qu'il sautait, gambadait, faisait mille singeries plus ridicules les unes que les autres; enfin, la danse chicarde, fort à la mode parmi les habitués de la Chaumière et autres bals publics, saturnales honteuses et indécentes, œuvre des orgies carnavalesques. Mais que répondait Valentine aux plaintes de ses amis et invités? rien; car immobile, tandis que Gautier dansait ainsi, son regard, animé d'une teinte triste et sévère, observait le malencontreux jeune homme. Une seconde figure, et Gautier, fort satisfait de lui-même, et de plus en plus étourdi, s'élance de nouveau afin d'exécuter *un en avant deux*, mais voilà que par malheur le pied lui manque, et que voulant éviter une chute, il saisit le bras de la dame qui dansait devant lui, qu'il entraîne la pauvre femme sur le parquet et dans les pieds des danseurs. Alors, grande rumeur; Valentine qui se sauve, la dame

qu'on relève, Gautier que chacun maudit, qui debout mais non sans effort, cherche la baronne et ne la retrouvant pas au quadrille, s'élance à sa poursuite dans le salon, couvert de poussière et la toilette en désordre. Valentine n'y est plus, où peut-elle être? dans ses appartemens, sans doute; et dans cette persuasion, Gautier s'ouvrant de force un passage à travers la foule et les danseurs, se dirige au hasard, enfile la première porte qu'il trouve ouverte, et après avoir franchi plusieurs pièces, pénètre dans un office où à sa vue se présentent une foule de bouteilles symétriquement rangées sur une tablette.

— Fischtre! du Tokai; fameux vin! dit Gautier après sêtre arrêté en extase devant les fioles et avoir déchiffré plusieurs étiquettes. Faire sauter un bouchon, emplir trois fois un verre et le vider de même, est pour

notre ivrogne l'affaire d'un instant, après lequel il se remet de nouveau à parcourir les chambres d'un pas chancelant, pour entrer dans l'une d'elles où une jeune femme de chambre était seule, et occupée en cet instant à ranger divers effets de toilette dans une armoire.

— En... enfin je... je vous re... retrouve donc, mon ad... ad... mirable duchesse, baronne ou comtesse, s'écrie l'étudiant en courant à la servante et la prenant dans ces bras.

— Vous vous trompez, monsieur, je ne suis ni duchesse ni baronne, mais bien une des femmes de chambre de madame la baronne de Muldorf, répond la jeune servante en cherchant à se dégager de l'étreinte de Gautier.

— Tiens! c'est juste, ce n'est, n'est pas ma chè... chère Va... lentine... C'est égal, et

comme toute jo... jolie femme est... noble à...
à mes yeux, je vais tout de même, de même
te donner le bai... ser que je des... des...
tinais à ta maîtresse.

— Non, monsieur, non, laissez-moi tranquille.

— Non... pou... poulette, tu as beau t'en défendre, il faut y... y pas... passer, répond le jeune homme en s'efforçant d'attirer la jeune fille sur un divan, où cette dernière le renverse lui même par une brusque secousse, pour s'enfuir aussitôt, quitter la chambre et y enfermer Gautier, précaution inutile, car, incapable de se relever seul, notre étudiant, étendu en travers sur le siège moëlleux et sous l'empire du vin, s'endormit aussitôt d'un profond sommeil. En fuyant l'extravagant Gautier, le cœur rempli de honte, de dégoût, et désirant être seule un instant afin de se recueillir et de donner à ses sens émus

le temps de se remettre, Valentine, traversant ses appartemens pour gagner son boudoir, laissa échapper un petit cri de surprise en apercevant, dans une petite pièce située sur son passage, Claudius assis sur un siége, la tête tristement appuyée sur sa main et paraissant livré à de pénibles réflexions.

— Vous ici, mon ami, lorsqu'on danse au salon? dit Valentine en s'approchant du jeune homme, qui s'empresse de se lever et de passer vivement un mouchoir sur ses yeux.

— Vous pleurez, Claudius? oh! vous essayez en vain de sécher vos larmes, de les dérober à ma vue..., restez assis, monsieur, je vais en faire autant... Maintenant, apprenez-moi pourquoi ces larmes, la cause de ce chagrin, mon ami! reprend Valentine après s'être placée sur un fauteuil et tout près du jeune homme.

— C'est que, pour toujours, je vais m'éloigner de votre adorable personne, madame; et que je vous vois sans doute aujourd'hui pour la dernière fois.

— Que m'apprenez-vous, Claudius? vous allez me quitter, vous éloigner de moi, hélas! pourquoi cette résolution, ce départ?...

— Il y a huit jours, madame, que j'ai passé mon examen, que je suis avocat...

— Oui, je sais cela, et même que vous avez été reçu à l'unanimité et comblé d'éloges de la part de vos professeurs et examinateurs; mais parce qu'aujourd'hui vous possédez la science et le droit d'exercer un noble état, est-ce une raison pour fuir vos amis et s'éloigner d'eux!

— Ma famille m'appelle, madame, et mon pays me réclame.

— Croyez-moi, Claudius, restez à Paris,

seul théâtre où puisse avec éclat et justice briller votre talent, où il vous est permis d'acquérir de la réputation et de la fortune en récompense de vos honorables travaux... Mais non, un autre motif que celui dont vous venez de me faire part vous décide à nous quitter ; le motif, enfin, qui tout à l'heure vous faisait répandre des larmes, que vous voulez me cacher et que je veux connaître.

— Oh ! ne m'interrogez plus, madame, et permettez que je profite de l'heureux hasard qui me réunit à vous, sans témoin, pour vous faire mes adieux, car je pars demain.

— Demain !... Non, Claudius, vous ne partirez pas, vous ne commettrez pas cette imprudence que vous a inspiré un amoureux dépit.

— Un amoureux dépit ! quoi ! vous pensez, madame ?...

— Que perdant tout espoir d'être aimé de celle qui vous est chère, de celle à qui, depuis que vous la savez noble et riche, vous n'osez plus parler d'amour ni d'union, vous voulez fuir loin d'elle pour ne plus la revoir.

— Hélas, vous avez deviné, madame; mais ajoutez encore que je pars, que je m'éloigne désespéré, la mort dans le cœur, pour ne pas être témoin du triomphe d'un indigne et heureux rival.

— Claudius, vous ne partirez pas.

— Pardon, mille fois pardon si je vous désobéis, madame, mais il le faut... Hélas! voulez-vous donc me voir sous vos yeux mourir de douleur et de regret? mourir de désespoir de n'avoir su vous plaire, mourir d'amour pour vous et victime de votre indifférence... Ah! je ne vous en veux pas, Valentine, car mon dernier soupir sera

encore pour vous bénir, hélas! je sais trop que l'amour ne se commande pas, que vous m'avez, oh! bonté suprême, accordé dans votre cœur la seule place qui convenait à un être pauvre, chétif, tel que moi; aussi est-ce encore pour ne plus vous fatiguer de mes soupirs, pour vous épargner la gêne, l'ennui, la contrainte qu'occasionnent les assiduités, les plaintes d'un amant dédaigné, malheureux, que je veux et dois vous fuir à jamais.

— Belle et généreuse résolution, ma foi! répond Valentine en souriant.

— Riez, riez de mon martyre, cruelle, oh! vous avez raison; riez de la folie d'un pauvre être assez audacieux pour aimer une noble et brillante dame, lui obscur, roturier, enfant du peuple; oh! oui, riez, car il y a de sa part extravagance, audace et injure pour votre blason; mais après, hélas! par-

donnez au pauvre insensé, en vous rappelant que ce ne fut ni la baronne, ni la richesse, qui lui inspirèrent tout l'amour qui le brûle encore aujourd'hui, mais bien Valentine, la simple ouvrière, la jeune, belle et gràcieuse fille à qui il fit entendre le mot : je t'aime, à qui il offrit son cœur, sa main et le partage de sa modique fortune.

— Oui, oui, mon bon Claudius, j'ai toujours conservé avec orgueil le souvenir de votre noble désintéressement, de vos respectueuses intentions à mon égard, et mon cœur reconnaissant vous en récompensa par l'amitié la plus vive et la plus sincère... Claudius, cessons cet entretien, car là-dedans mes amis rassemblés réclament ma présence; quant à vous, souvenez-vous à votre tour, mon ami, que, de par l'amour que vous dites ressentir pour moi, je vous défends de

quitter Paris et mon hôtel l'espace de plus de douze heures.

— Mais, madame!...

— Silence et obéissez sous peine d'encourir ma terrible disgrâce, termine en souriant Valentine en plaçant sa jolie main sur la bouche du jeune homme, qui, joyeux, y déposa un long et délicieux baiser.

La septième heure du matin venait de sonner, lorsque Gautier, toujours couché sur le divan où il s'était endormi la nuit, se sentit réveiller par une main qui se promenait sur son visage ; se frotter les yeux, les ouvrir, regarder et reconnaître Valentine placée debout devant lui, tel fut le réveil du jeune homme, dont le regard se promena aussitôt et rapidement autour de lui.

— Allons, beau dormeur, n'avez-vous donc rien à me dire ce matin? interroge la baronne avec gaîté.

— Valentine! comment se fait-il?... ah! oui, je me rappelle; une soirée, un monde fou et puis... Par exemple, cette fois, ce n'est pas de ma faute, mais bien celle de votre maître-d'hôtel, qui fait le punch au parfait! Non, d'honneur, jamais je n'en avais bu de meilleur; surtout celui au rhum.

— Quoi, n'avez-vous, Gautier, que l'éloge de mon punch à me faire entendre?

— Si, si! de vous assurer, de vous donner ma parole d'honneur, que ça ne m'arrivera plus, ma chère petite baronne.

— Quoi?

— Vous savez bien.

— Non, je ne sais pas.

— Eh bien, de me paffer.

— Je ne comprend pas encore.

— Parbleu, de m'émouvoir.

— Je n'y suis pas du tout.

— De me casqueter, autrement dire de me donner une pointe.

— De grâce, parlez plus clairement, dit avec impatience la maligne jeune femme.

— Décidément, vous y mettez de la mauvaise volonté, madame la baronne; mais laissons cela et causons un petit brin, reprend Gautier en tirant Valentine par le bras pour la faire asseoir à ses côtés. Ah! ça, vous m'avez donc pardonné? vous ne me boudez plus, ma chérie.

— Oui, monsieur; avouez que je suis bien faible.

— Dites indulgente comme on l'est quand on aime... A propos, mais j'ai une masse de reproches à vous adresser; comment, Valentine, ma chère Valentine, vous êtes baronne, millionnaire, et vous m'en avez fait mystère; sans doute dans la crainte que vous sachant riche et grande dame, je ne vous aimasse

pas autant ; quel enfantillage! comme si une baronne était moins digne de mon amour qu'une simple grisette.

— Oh! je sais que vous ne tenez pas plus au rang qu'à la fortune, Gautier.

— Ma foi non ; la preuve est que je vous ai promis le mariage lorsque je vous croyais une simple ouvrière, et que maintenant que je vous sais baronne, je ne me dédis pas.

— C'est fort généreux de votre part, ça, Gautier.

— Du tout, car tout le bonheur sera de mon côté, chère Valentine .., à quand la noce?...

— Un moment ; nous en causerons un peu plus tard.

— Ah! c'est que je suis diablement pressé; car malgré mes folies, mes erreurs, les fau-

tes dont je me suis rendu coupable envers vous, bonne Valentine, je vous aime, mais beaucoup, et chez moi, si la tête a passablement péché, croyez que le cœur est demeuré innocent.

— C'est possible, et j'aime à le croire afin de justifier à mes propres yeux l'amitié que je vous ai vouée; oui, il est de ces erreurs de tête que le cœur peut excuser, mais jamais réparer.

— Allons, allons! vous dites cela en faisant la moue, ce qui me prouve, mon adorée, qu'il y a encore chez vous un peu de rancune en faveur du passé. Croyez-moi, ma jolie baronne, je vaux mieux cent fois que je ne le parais; enfin j'aurais besoin, pour devenir tout-à-fait meilleur, d'un guide, d'un joli mentor tel que vous, dont les désirs et les volontés seraient les miens, qui n'aurait qu'à

commander pour que je lui obéisse à deux genoux.

— Laissez-moi, Gautier, murmure Valentine en éloignant le bras caressant que le jeune homme essayait de lui glisser autour de la taille.

— Vous repoussez mes caresses, Valentine, hélas! ne m'aimeriez-vous plus?

— Pour pouvoir apprécier au juste les sentimens de mon cœur à votre égard, consultez le passé, monsieur, rappelez-vous votre conduite.

— C'est vrai, je me suis conduit comme un infâme; oh! je suis un bien grand misérable, un gueux fini, à pendre, à rouer, à..., mais vous êtes si bonne, ma douce, ma chère Valentine, que, daignant avoir pitié de son repentir, vous pardonnerez à l'amant qui demande grâce à vos pieds, en

vous faisant entendre le serment d'être désormais le plus soumis des hommes.

— Gautier, combien de fois déjà m'avez-vous fait entendre ce serment ?

— C'est vrai, et je l'ai trahi autant de fois.

— Malheureux ! et votre conduite de cette nuit, quelle dépravation ! quelle honte ! qui, dans cet ivrogne gesticulant comme un énergumène, dans ce saltimbanque se vautrant dans la poussière, aurait deviné un homme d'éducation, un futur avocat ?

— C'est encore vrai ; toujours ce maudit punch ! quel tour infâme ce polisson m'a joué en me grisant ainsi, moi, dont l'intention était de vous édifier par ma conduite, ma bonne tenue, mes manières élégantes et fashionables.

— Et, monsieur, pourquoi buvez-vous autant, fait Valentine avec humeur et impa-

tience, en s'arrachant subitement à l'espèce de charme, à la coupable indulgence où elle se laissait entraîner.

— Oui, telle est la question que je m'adresse sans cesse, répond Gautier avec innocence et sang-froid.

— Vous me faites pitié, monsieur, s'écrie Valentine en se levant brusquement pour se retirer, mais que le jeune homme retient vivement et fait asseoir de nouveau.

— Valentine, chère Valentine, pitié, pitié, ô toi que j'aime plus que ma vie! dit Gautier d'un ton passionné et repentant.

— Que voulez-vous? qu'exigez-vous de moi? s'informe vivement la jeune femme avec impatience.

— Ton indulgence, ton cœur toujours et ta main.

— Rien que cela? mais vous ne vous apercevez donc pas, monsieur, que nous ne

pouvons nous comprendre, malgré tous mes efforts et ma bonne volonté ; que votre caractère, vos vices m'effrayent; qu'une union avec un homme tel que vous ne me réserverait que larmes, douleurs, regrets, et m'attirerait le mépris, le blâme de la société entière... Gautier, soyez généreux, ayez pitié vous-même d'une pauvre femme dont le cœur lutte sans cesse contre l'honneur et la raison; d'une femme qui vous a aimé, qui vous aime peut-être encore, mais qui ne peut ni ne doit devenir la vôtre. Fuyez, monsieur, et plus sage que moi, par pitié pour mon repos, ne cherchez jamais à me revoir, oubliez-moi, oubliez-moi !

—Vous oublier ! impossible, Valentine, impossible ! hélas ! moi qui t'implore et demande en toi un guide, un mentor, toi seule qui peux me ramener au bien, à l'honneur, tu veux me bannir de ta présence, tu veux que je t'ou-

blie ! Ah ! ne l'espère pas..., écoute, écoute ! vingt fois je t'ai fait le serment de me corriger, de me rendre digne de toi, de mériter cet amour précieux dont tu daignais m'honorer, et vingt fois j'ai trahi lâchement ma promesse ; eh bien ! malgré tout, malgré mon parjure, daigne, ma Valentine, me souffrir encore, permettre chez toi ma présence, m'adresser quelquefois un de ces charmans sourires qui m'enivraient jadis d'amour et de bonheur, et si une fois, une seule ! il m'arrivait de te donner le moindre mécontentement, le moindre sujet de plainte ou de honte, eh bien ! tu me chasseras alors ignominieusement pour ne me revoir jamais, sans qu'il me soit permis de t'adresser une plainte, un reproche ! termine le jeune homme avec l'accent de la vérité.

— Qu'il en soit selon votre désir, Gautier ; oui, venez en qualité d'ami, ma maison

vous sera ouverte, quoique d'avance je sois persuadée que de tous ces beaux projets de sagesse, autant en emportera le vent.

— C'est au temps que je laisse le soin de vous désabuser, belle incrédule.

— Fort bien! mais souvenez-vous que le jour où, lasse de vos turpitudes, il me plaira de vous dire : Gautier, tout est fini entre nous; souvenez-vous que vous n'aurez, selon la promesse que vous venez de me faire, nulle grâce à implorer, nulle réconciliation à espérer.

— Accepté! fit alors Gautier en réponse. Quelques mots encore, et le jeune homme, sur l'invitation de Valentine, tarda peu à prendre congé de cette dernière, pour regagner son domicile, le cœur joyeux, rempli de riches espérances, et en murmurant tout bas : oui, un mois ou deux de sagesse et de privations suffiront pour me rendre

entièrement sa tendresse et m'assurer sa possession, et une fois devenue ma femme, ma foi! saute, marquis, et vive la joie!

VI

Unions.

— Joseph, est-il venu quelques visites pendant mon absence? s'informait un soir le marquis de Valmont, de retour à Paris depuis trois jours seulement, en s'adressant à son valet, après s'être absenté de chez lui la journée entière.

— Non, monsieur le marquis; mais voici

deux lettres qui vous attendent depuis ce matin.

— C'est bien ! donne et laisse-moi.

Resté seul, de Valmont se débarrasse de ses gants, de son chapeau, et après s'être jeté sur un riche sopha, s'y être tapi paresseusement, il ouvre au hasard une des deux lettres que venait de lui remettre son valet.

— Ah! ah! c'est de la jolie baronne de Muldorf! voyons ce qu'elle m'écrit; sans doute des reproches amicals sur ma longue absence...

« Mon très aimable marquis, à quoi donc pensez-vous? voilà, court-il de par le monde élégant et parisien, trois grands jours que vous êtes de retour de vos nombreux voyages, et vous n'êtes pas encore venu, pour me servir de vos propres et orientales expres-

sions, baiser la poussière de mes pieds. Ceci est peu, très peu galant, et me fait douter fort de la haute estime et considération que vous dites avoir pour votre humble servante; venez donc, ou plutôt accourez vîte, beau dandy, car j'ai à vous proposer, à vous offrir une chose admirable, divine, enchanteresse dans la personne d'un amour de femme, vive et spirituelle comme un démon, que je veux absolument vous donner pour épouse, en dépit de votre goût décidé pour le célibat. Cela vous va-t-il? mais avant de vous prononcer, réfléchissez si de la sagesse, de l'esprit, une grande beauté, et cinq cents mille francs de dot, sont d'assez beaux avantages. Moi je crois que oui, et qu'il est impossible de trouver mieux. Or, je vous attends donc avec la ferme persuasion que l'appât enchanteur que j'offre à votre sensualité, ne manquera pas d'exciter votre zèle et votre empresse-

ment. A bientôt, marquis, et en attendant qu'il me soit permis de presser votre main amicale, je vous adresse une masse de choses aimables, malgré l'indifférence coupable dont votre longue absence vient de me donner la pénible preuve. Adieu.

VALENTINE DE MULDORF. »

— Charmante femme! comme elle aime et pense à ses amis; vrai, sans son goût trivial pour la roture, je n'en voudrais pas d'autre pour la mienne... Belle, jeune, spirituelle et riche, mais c'est une merveille que m'offre là cette chère Valentine... N'importe! il faudrait que cette jeune fille fût plus que belle pour l'emporter sur ma petite Léonie... Léonie! que peut-elle être devenue?... sera-

t-elle retournée chez sa sœur?... je m'en informerai... Ah! quelle charmante maîtresse m'est échappée là!... Maudite fille! son souvenir ne me sort pas de la tête! mais voyons cette autre lettre... Hein! que vois-je? l'écriture de celle dont je regrette en ce moment la perte, celle de Léonie... Sachons ce qu'elle me veut... s'amenderait-elle?

« Vous voici donc de retour à Paris, beau séducteur, à ce que je viens d'apprendre? Je vous en félicite, et m'en félicite encore davantage, puisque cette heureuse circonstance va me permettre de m'entendre et de m'expliquer avec vous.

» Savez-vous, marquis, que vous m'avez fait commettre une terrible sottise en m'emmenant courir les champs, et que vous en avez fait une bien plus grande encore en per-

dant une pauvre fille de réputation, en vous moquant d'elle sans pitié? Apprenez donc, monsieur, que chacun ici me tient un funeste compte de mon escapade avec vous, que personne n'ajoute foi à mon innocence, que nul garçon ne veut de moi pour sa femme. Ainsi, pour avoir eu confiance dans vos promesses perfides, me voici donc condamnée à rester fille toute ma vie; en outre, honteuse et déshonorée. Oh! non, pas de ça, marquis, car celui qui a fait le mal peut seul le réparer en semblable circonstance; et maintenant, que je sais que celui que vous m'avez causé est beaucoup plus sérieux que je ne l'avais pensé d'abord, aujourd'hui j'exige de vous, de votre honneur, une légitime et prompte réparation. Vous m'aimez, m'avez-vous dit cent fois, raison de plus pour que vous m'épousiez avec plaisir; vous êtes riche, je ne suis pas pauvre; en outre, fort jolie, et, grâce à ce der-

nier avantage, je l'emporte sur vous. Or, vous voyez bien, monsieur, que sous tous les rapports je suis un excellent parti.

» Si, après vous avoir dépeint ma peine, mes désirs, indiqué le devoir que vous trace l'honneur; si, après vous avoir démontré tous les avantages d'une union avec moi, je devais encore vous trouver inflexible, guerre entre nous alors, marquis de Valmont; car j'ai juré d'être votre femme ou de vous brûler la cervelle en duel. Souvenez-vous, marquis, que sur dix coups j'atteins neuf fois le but. Mais non, vous ne me pousserez pas à cette extrémité, à celle d'ôter la vie à un homme que j'estime; car vous réfléchirez sagement qu'il vaut mieux la passer longue et joyeuse avec une femme jolie, aimable et pas trop bête, que d'aller l'achever en enfer, auquel vous condamne votre odieuse perfidie, si vous ne vous hâtez d'en réparer les mauvais effets

en m'épousant tout de suite. Je vous dirai encore que je sais de bonne part que Valentine, dont je connais maintenant le rang et la fortune, désire vous marier à une de ses parentes, jolie fille s'il en fût; mais je vous défends, marquis, de songer à cette union; car si vous vous avisiez de faire un pas, une démarche à ce sujet, vous auriez alors affaire à moi. C'est demain, au plus tard, que j'attends de vous une réponse décisive, et surtout conforme à vos devoirs, à mes volontés, ces dernières n'étant autres que le désir qui m'anime de faire votre bonheur par un hymen fortuné avec votre servante,

» LÉONIE BENARD. »

Ainsi se terminait la lettre de la jeune fille, lettre que de Valmont venait de parcourir le sourire sur les lèvres; puis, après l'avoir lue

et la jetant sur un meuble placé près de lui :

— Quel démon ! s'écrie-t-il ; pauvre enfant ! oh ! je comprends tout le tort que je lui ai fait, et ne demande pas mieux que de le réparer, mais non ainsi qu'elle l'entend... A elle mon amour, la moitié de ma fortune, en échange de ses caresses, soit ! quant à mon nom, impossible ; ceci est de sa part un rêve par trop ambitieux... Mais cette jeune fille, cette parente que m'offre la chère baronne, qui cela peut-il être ? Pourquoi, de la part de Valentine, ce caprice de vouloir donner femme à l'homme le moins enthousiaste de mariage ?... N'importe ! une fille riche et jolie, ceci me séduit, me rend curieux... Décidément j'irai, ce soir, faire ma visite à la jolie baronne.

Fidèle à cette décision, de Valmont, dans la soirée, descendait de voiture dans la cour de la baronne de Muldorf, et peu après sa-

luait cette dernière seule dans son boudoir, et en recevait un accueil gràcieux.

— Marquis, asseyez-vous près de moi et causons en bons amis, dit Valentine en faisant à de Valmont une place sur le tête-à-tête où elle était assise en ce moment. Vous avez reçu ma lettre, à ce qu'il paraît? reprend la jeune femme.

— Oui, belle dame, et je me rends à votre aimable appel.

— Savez-vous, de Valmont, que j'ai droit de me plaindre de votre indifférence? Quoi! depuis trois jours vous êtes de retour à Paris, et il n'a pas moins fallu qu'une invitation de ma part, un séduisant appât, pour vous amener chez moi, que vous proclamez votre meilleure amie; ah! c'est mal, bien mal à vous, de Valmont.

— Gràce! ma toute adorable, et n'accusez que la fatigue d'une longue route, un extrême

besoin de repos, d'une aussi coupable négligence.

— Je vous pardonne, de Valmont; mais à l'avenir faites en sorte de ne plus me mettre dans le cas de douter de votre amitié..... A propos! que pensez-vous de la proposition que renferme ma lettre?...

— Quoi! tout de bon, charmante baronne, vous songeriez à me marier? dit le marquis en riant.

— Oui, monsieur, d'autant plus que je trouve l'heureuse occasion de vous donner pour femme un véritable trésor, enfin une fille accomplie.

— Peste! voici qui est véritablement tentateur.

— De Valmont, avez-vous le cœur libre?

— Tout-à-fait.

— Très libre, bien libre?

— Entièrement, chère baronne.

— Et bien, mon ami, puisqu'il en est ainsi, je veux que vous deveniez mon beau-frère.

— Vous aviez donc des sœurs? je l'ignorais.

— Oui, marquis; deux sœurs de père, deux anges, l'une pour ainsi dire mariée, et l'autre à marier. Dix-sept ans, un heureux caractère, belle, spirituelle, et cinq cents mille francs de dot; tels sont les avantages que possède mademoiselle Darcy de Beauclair, la sœur bien-aimée que je vous offre pour femme.

— Voilà, ma foi, qui est admirable, et tout-à-fait capable de séduire le moins empressé.

— Acceptez-vous, marquis?

— Je ne dis pas non; mais je voudrais, avant de me prononcer entièrement, qu'il

me fût permis d'admirer et de connaître le trésor que vous me proposez.

— Vous obtiendrez demain cette faveur insigne, monsieur le marquis; mais votre parole m'est indispensable aujourd'hui.

— Quelle plaisanterie! quoi, vouloir que je m'engage sans connaître...

— Oui, monsieur, telle est la preuve de confiance que j'exige; et lorsque je vous dis que ma sœur est un petit chef-d'œuvre en grâce, en beauté, en sagesse, une femme enfin dont la possession fera votre bonheur, votre gloire, le charme de votre vie, je veux être crue sur parole.

— Eh bien! je vous crois, baronne; et, séduit par ce portrait flatteur, j'accepte la femme précieuse que vous daignez m'offrir dans la personne de votre charmante sœur, répond le marquis afin de satisfaire la baronne, mais en se réservant intérieurement

le droit de retirer sa parole si la jeune fille n'était pas telle que venait de la lui dépeindre Valentine.

— Enfin vous acceptez donc? que de peine, grand Dieu! pour vous faire consentir à être le plus heureux des hommes, mon cher de Valmont. Maintenant que votre soumission à mes volontés m'est acquise, sachez, monsieur, que mon empressement à marier cette sœur chérie, n'est autre que le désir de garantir sa jeunesse, son innocence, des embûches des amans, des nombreux séducteurs que sa beauté ne peut manquer d'attirer sur ses pas dès son entrée dans le monde.

— J'approuve cette sage précaution; mais jusqu'alors, où donc, baronne, avez-vous caché ce précieux trésor, afin de mieux le dérober aux regards des profanes?

— Où?... dans un pensionnat, répond Valentine après avoir un peu cherché.

— Mais, avant tout, serai-je assez heureux pour plaire à cet objet charmant?

— J'en suis certaine, car Léonie...

— Léonie! dites-vous? s'écrie de Valmont avec surprise et embarras.

— Oui, Léonie Darcy de Beauclair, tels sont les noms de la chère petite sœur.

— Ah, elle s'appelle Léonie?

— Oui, encore une fois..... Mais, qu'a donc ce nom d'étrange pour vous surprendre ainsi?

— Rien absolument..... N'avons-nous pas déjà connu ensemble quelqu'un de ce nom?...

— Attendez donc, je crois que oui, marquis... Ah! j'y suis : une des deux jeunes filles que nous rencontrâmes un soir à la Chaumière, et que j'avais prises en amitié.

— C'est cela même. A propos, baronne, que sont devenues ces jeunes personnes?

— Une d'elle, Léonie enfin, s'est enfuie un beau matin de chez sa sœur avec un amoureux, et, depuis ce temps, je ne l'ai plus revue ; quant à Clémence, inconsolable de la perte de sa sœur, la pauvre fille a quitté Paris pour aller vivre en province, en qualité de demoiselle de compagnie d'une vieille douarière.

— Ah! ah! fait de Valmont avec une feinte indifférence.

Puis, reprenant d'un ton aimable et gai :

— Ah ça, c'est donc demain, chère belle-sœur, que vous me présentez à ma divine future? dit-il.

— Oui, cher beau-frère.

— Votre beau-frère! oh! il ne l'est pas encore, madame; et même je puis assurer avec certitude qu'il ne le sera jamais, fait entendre Léonie, vêtue en simple ouvrière, en entrant brusquement dans le boudoir, à

la grand surprise et stupéfaction de de Valmont.

— Qu'est-ce? qui se permet ainsi de venir nous interrompre sans ma permission? dit Valentine avec sévérité.

Puis reprenant, en feignant avec surprise de reconnaître la jeune fille :

— Quoi, c'est vous, Léonie? vous de retour, et chez moi?... Que désirez-vous, et à quel propos cet impertinent démenti que vous venez de faire entendre?

— Ma foi, madame la baronne, puisque vous l'êtes devenue durant mon absence, à ce que j'ai appris, vous voudrez bien m'excuser, sans doute, d'être, sans votre ordre, parvenue jusqu'ici, et même de m'être permis d'écouter, derrière cette porte, votre entretien, lorsque vous saurez que ce beau marquis que voici, duquel vous voulez faire votre beau-frère, n'est autre que mon séducteur,

un trompeur, qui, pour mieux s'assurer de ma personne, m'a promis le mariage.

— Serait-ce possible? quoi de Valmont...

— Oui, baronne, il y a du vrai dans ce que vous dit là cette charmante fille, dont la vertu, malgré tout, est demeurée intacte; et qui, d'après cela, n'a rien à réclamer de moi.

— D'accord; mais si je suis restée sage, ce n'a pas été de votre faute, beau marquis; et ce que je viens vous réclamer, ce que j'exige est la réputation de fille honnête, et la confiance du monde que vous m'avez fait perdre, et que je vous somme de me rendre en m'épousant.

— Vous épouser! y pensez-vous, Léonie? et, pour exiger autant de M. de Valmont, avez-vous oublié qu'il est marquis et que vous êtes une simple fille du peuple, dit Valentine avec fierté.

— Ma foi, madame la baronne, j'en suis

bien fâché; mais si monsieur trouvait la fille du peuple assez convenable pour en faire sa maîtresse, elle se trouve, à son tour, assez convenable pour devenir marquise, et elle le sera.

— Vous êtes folle, enfant, répond la baronne en levant les épaules.

— Non, madame, car je n'exige de monsieur rien que de fort juste; enfin, qu'il me rende l'honneur qu'il ma ravi en me faisant commettre une faute dont le monde me tient compte en me repoussant avec mépris; une faute de laquelle je venais, honteuse et tremblante, me confesser ce soir à vous, madame, qui jadis vous disiez notre amie, qui m'accablez aujourd'hui, lorsque je viens vous demander appui et protection contre un perfide.

— Je ne peux vous servir dans cette circonstance, Léonie, M. de Valmont étant seul le maître de sa volonté.

— Et d'avance, madame, je puis vous assurer qu'elle ne se pliera pas aux exigences de mademoiselle, répond de Valmont en souriant avec ironie.

— Et moi je soutiens le contraire, marquis de Valmont; oh! n'espérez pas que je me contente de votre refus insolent, que je vous laisse épouser une autre femme que moi; non, non cent fois! car ne pouvant plus vivre sans l'honneur, je me tuerai, marquis, mais après vous avoir tué! dit Léonie avec colère.

— Quelle horrible menace!..... Sortez à l'instant de chez moi, mademoiselle, et gardez-vous d'y reparaître jamais, s'écrie Valentine d'une voix sévère, après s'être levée précipitamment, et en indiquant à Léonie la porte du doigt.

— J'obéis, madame; mais souvenez-vous que M. de Valmont me doit l'honneur, que moi seule dois être sa femme, et que je dis-

puterai ce titre à outrance à toutes celles qui prétendraient me le ravir... Quant à vous, marquis, attendez-vous à m'entendre en tous lieux vous réclamer la promesse que vous m'avez faite, et, surtout, disposez-vous à la remplir si vous tenez à la vie.

— Allons, vous êtes folle, jeune fille! répond de Valmont avec humeur et brusquerie.

— Encore une fois, mademoiselle, sortez! reprend la baronne.

— Adieu, madame... A bientôt, marquis, répond Léonie, pour se retirer aussitôt après en adressant à de Valmont un regard menaçant.

— Je vous avouerai, monsieur, que voici une scène à laquelle j'étais bien loin de m'attendre, et dont je vous sais fort mauvais gré, dit Valentine, restée seule avec le marquis, en feignant une vive émotion, et se

laissant tomber sur un siége où de Valmont la rejoint avec confusion.

— Combien, chère baronne, j'ai d'excuses à vous faire !

— Comment, c'est vous qui avez enlevé cette fille ? Mais c'est infâme cela, monsieur.

— Pardonnez, de grâce, un moment d'erreur, un caprice dont je me repens sincèrement, chère Valentine.

— Très bien ! mais avec la meilleure volonté du monde, je ne peux maintenant vous donner ma sœur en mariage.

— Hélas ! et pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas envie, monsieur, de vous faire tuer le jour de vos noces avec elle.

— Tuer ! et par qui, interroge de Valmont en souriant.

— Par cette Léonie. N'avez-vous point entendu ses menaces ?

— Elles ne m'inspirent aucune crainte.

— Cependant, je vous ai vu pâlir en les écoutant.

— Par exemple! me prenez-vous pour un poltron?

— Pas positivement; et pourtant je soutiens que vous avez eu peur.

— Erreur, vous dis-je.

— Que vous n'oserez épouser ma sœur.

— Ah! vous croyez ça!

— Et même que vous entrerez sous peu en arrangement avec la jeune fille.

— Je ne le pense pas.

— Que, par amour pour cette vie que vous menez si douce et si heureuse, vous consentirez à devenir son mari.

— Vous moquez-vous de moi, Valentine?

— Pas le moins du monde; mais, ainsi que vous, tenant passablement à l'existence, je

céderai, dans la crainte qu'il ne m'arrivât malheur.

— Et moi, je ne céderai pas; en outre, confiant dans votre promesse, j'attends avec la plus vive impatience l'instant heureux qui va me permettre de saluer, dans votre charmante sœur, ma gracieuse future.

— N'y comptez plus, de Valmont.

— O ciel! que signifie ce funeste changement?

— Que, persuadée que vous n'oserez épouser, il n'est nullement nécessaire alors que vous connaissiez ma Léonie.

— Mais encore une fois, ma chére baronne, je vous assure que les menaces de cette jeune fille ne m'effraient en aucune façon.

— Oui, mais cette folle, en sus d'une grande fermeté de caractère, possède infiniment de beauté, et puis encore vous avez été fortement amoureux d'elle; or, qui m'assure

qu'après avoir courtisé ma sœur et vous être fait aimer d'elle, que poursuivi, harcelé par cette autre Léonie, vous n'abandonnerez pas la mienne.

— Qui? L'honneur et la raison.

— Voici de belles paroles; mais vous en jurâtes autant à cette jeune fille que vous repoussez aujourd'hui.

— D'accord; mais, votre sœur, quelle différence!...

— N'importe, je ne me fie pas à vous.

— Hélas! que faut-il donc pour vous convaincre?

— Depuis la scène de tout à l'heure, depuis que je vous connais trompeur, je ne sais!

— Eh, bien! voulez-vous qu'à l'instant même je vous signe l'engagement d'épouser votre sœur?

— Quelle folie! vous ne la connaissez pas.

— Il est vrai, mais vous m'en avez dit tant de bien!

— Quoi, vous oseriez?

— A l'instant même.

— Mais les menaces de la jeune fille?...

— Je m'en moque!

— Alors écrivez donc, et demain venez ic faire votre cour à ma jolie sœur, dit Valentine en présentant au marquis tout ce qu'il faut pour écrire; puis, reprenant : Surtout ne vous trompez pas de nom, mettez bien Léonie Darcy.

— Tout est conforme, voyez, répond de Valmont en présentant le papier sur lequel il venait de tracer la promesse.

— Que vois-je? un dédit de quatre cent mille francs!..... Marquis, ceci n'était nullement nécessaire.

— Puisse ce trait, baronne, vous convaincre de ma sincérité.

— En effet, ceci en est une preuve, répond Valentine tout en plaçant le papier précieu-

sement dans son sein, après l'avoir lu et plié.

Encore un long instant d'entretien et le marquis, tout rempli d'un bel amour platonique et le cœur d'espérance, prit congé de la jeune baronne en lui disant :

— A demain.

Et ce lendemain arrivé, quoiqu'on prétende que ce jour fuit et n'arrive jamais, notre marquis, plein d'impatience, de se mettre, sur le midi, à sa toilette, de se parfumer jusqu'à l'épiderme, et de se revêtir de ses habits les plus coquets.

— Décidément je suis fort bien ainsi, dit le dandy, sa toilette terminée, en portant avec satisfaction un dernier regard sur sa glace, pour de là aller se jeter dans sa voiture, et ordonner à son cocher de brûler le pavé. Il arrive à l'hôtel, il s'élance dans les appartemens, il salue Valentine qu'il rencontre au salon.

— Vous le voyez, charmante baronne, fidèle au rendez-vous comme je promets de l'être désormais à l'hymen.

— Vous êtes un homme charmant, de Valmont, répond Valentine souriante, tout en agitant le cordon d'une sonnette, au bruit de laquelle se présente un valet.

— Priez mademoiselle Léonie Dàrcy, ma sœur, de descendre au salon, dit la baronne.

Un instant d'attente, puis les portes de s'ouvrir pour donner entrée à Léonie; Léonie parée avec élégance, belle, admirable au-delà de toute expression, Léonie qui s'avance en souriant vers le marquis, que son apparition très- inattendue venait de jeter dans la surprise, le trouble, le ravissement.

— Monsieur de Valmont, permettez-moi de vous présenter ma sœur, dit la baronne en prenant la main de Léonie, et d'un air tout-à-fait sérieux la présentant au marquis.

— Quoi, madame la baronne, une semblable mystification ?

— Je vous répète, marquis de Valmont, que, dans cette jeune personne, que jadis vous enlevâtes à ses sœurs, après avoir égaré ses esprits et dans l'intention d'en faire votre maîtresse, je vous présente ma propre sœur de père, Léonie Darcy de Beauclair, reprend Valentine d'un ton sévère.

— O ciel! il se pourrait? s'écrie avec joie de Valmont en fixant un regard rempli de tendresse et d'admiration sur Léonie.

— Oui, monsieur, la grisette est devenue grande dame, rien de plus vrai et vous allez le comprendre, répond Léonie.

— Ah! de grâce, expliquez-moi?...

Et afin de remplir le désir du marquis, Valentine de l'interrompre pour lui conter, en peu de mots, l'histoire de ses sœurs.

— Hélas! chère Léonie, et vous aimable

baronne, daignerez-vous pardonner à l'amant coupable mais repentant, dit de Valmont d'un ton suppliant et en fléchissant le genou devant les deux femmes.

— Peut-être, monsieur, si la réparation que j'attends est digne d'effacer la faute, répond Léonie.

— A vous ma vie, Léonie, à vous ma main, mon nom et ma fortune.

— Voici qui est exemplaire; mais êtes-vous sincère cette fois, monsieur? demande la jeune fille.

— Avant d'en donner l'assurance, de Valmont, attendez que j'aie anéanti cette promesse de mariage qu'hier notre adresse sut arracher à votre confiance, dit Valentine en présentant le papier au marquis pour le mettre ensuite en morceaux.

— Je le jure! d'ailleurs où pourrais-je jamais rencontrer femme plus jolie que vous,

Léonie, et la certitude d'un bonheur plus parfait?

— Très-bien, marquis, je vous pardonne; embrassez-moi et marions-nous le plus tôt qu'il nous sera possible, répondit alors gaîment Léonie en présentant sa main et sa joue à de Valmont.

VIII.

Conclusion.

Six semaines se sont écoulées depuis ces derniers événemens ; six semaines depuis que Gautier, rentré en grâce, fréquente l'hôtel de la baronne de Muldorf, dont il se persuadait être encore l'heureux amant en se voyant accueillir avec empressement, doux sourire et paroles flatteuses ; mais un seul point surpre-

nait Gautier : Valentine, comme jadis, ne lui permettait plus certaines familiarités toutes précieuses et charmantes, tels que tendres pressions de mains, amoureux baisers; que dans leurs entrevues particulières, devenues l'effet du hasard et non, comme autrefois, celui d'une douce convention; la jeune baronne s'armait d'une rigueur désespérante, et repoussait les audacieuses entreprises, les amoureuses licences qu'il voulait se permettre.

Peut-être tout autre que Gautier aurait-il deviné tout de suite une disgrâce amoureuse à ces indices certains ; mais doué d'une très forte dose d'amour-propre, et se voyant, moins les caresses, accueilli tout aussi bien que par le passé, notre jeune étudiant n'attribuait la froide réserve de la baronne à son égard, dans leurs nouveaux et rares tête-à-tête, qu'à la connaissance qu'il avait de son rang et de sa fortune ; or donc ! loin de s'in-

quiéter de ce changement, notre jeune fou trouvait tout naturel qu'une baronne ne se livrât pas comme une grisette, qu'une femme capable de faire la fortune de celui qu'elle prendrait pour époux, se fît un peu désirer et mériter.

Par-dessus tout cela, Gautier se souvenait encore du passé, s'avouait avoir démérité par sa faute dans le cœur et l'esprit de Valentine, mais puisant son espoir dans la faiblesse dont elle avait fait preuve en lui pardonnant tant de fois, Gautier, donc, n'en croyait pas moins à l'amour de la baronne pour sa personne, et regardait comme chose certaine, inévitable, sa prochaine union avec elle.

Devenir le mari d'une baronne millionnaire, l'heureux possesseur d'une jolie femme et de tant d'argent, était chose trop flatteuse et trop importante pour que Gautier négligeât

de s'en occuper; aussi, chaque soir, et au grand désespoir de Claudius, se rendait-il chez Valentine où l'attendait une amicale réception, où devenue tout-à-fait indulgente et facile, la baronne le laissait agir et faire en toute liberté, se contentant de sourire aux nombreuses inconvenances qu'il commettait journellement et qu'elle semblait même encourager. Oui, elle souriait, cette femme, aux turpitudes, aux inconvenances d'un fou qui, dans son salon et enhardi par sa facile bonté, apportait le langage et les triviales coutumes de l'estaminet; mais hélas! lorsque restée seule et enfermée chez elle, elle interrogeait son cœur, lorsqu'elle lui demandait si tant de travers, de déraison, d'incorrigibilités dont elle était témoin chaque jour, ne l'avait point guérie d'une funeste passion, quel était son effroi en le trouvant encore brûlant d'amour, rempli de regrets, de désirs pour

un homme indigne de la précieuse préférence qu'elle lui avait accordée.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écriait alors Valentine désespérée, ne me sauverez-vous donc pas de ma propre faiblesse?

Et le ciel, en réponse, lui envoyait l'amoureux et modeste Claudius, comme pour lui indiquer son sauveur.

Durant ces six semaines, on s'était encore activement occupé de toutes les longues et ennuyeuses formalités nécessaires à l'accomplissement des deux mariages, qui sous peu devaient, d'après le désir des mariés, se célébrer à Taverny, joli village situé non loin de Pontoise, où Valentine avait depuis peu fait l'acquisition d'une vaste maison de campagne.

Voulant s'unir sans bruit, en famille, afin d'être tout entier à leur bonheur, il avait été convenu entre les deux couples, c'est-à-dire,

entre de Valmont, Léonie, Cyprien et Clémence, d'accord avec la baronne, qu'il n'y aurait ni noce ni fête bruyante, mais seulement une petite réunion composée des parens et des amis intimes. Une grande question, lors de la discussion de ces divers dispositions, faites en petit comité, avait été longtemps agitée, celle de savoir si on admettrait le bruyant Gautier parmi les conviés à cette paisible fête; un cri presque général de répulsion s'était fait entendre d'abord, au grand déplaisir de la jeune baronne qui, assistée de monsieur Lubin, s'était élevée avec force contre ce bannissement, et tous deux, en avocats habiles, avaient fini par obtenir, mais non sans peine, l'admission de l'étudiant.

— Oui, qu'il soit des nôtres, mes amis, car ne devinez-vous pas que ce jour si fortuné pour vous, sera encore celui qui sera

témoin de la perte inévitable de Gautier dans le cœur de notre baronne ; que là, au milieu des joies, des festins, notre fou ne manquera pas de mettre le comble à ses folies, en se livrant sans retenue à toutes ses funestes habitudes et à son intempérance, avait fait entendre le vieillard.

— Et c'est dans ce seul espoir, mes amis, que ma voix s'est élevée en faveur d'un malheureux que mon faible cœur a tant de peine à oublier, avait répondu la baronne.

C'étaient quatre jours avant celui marqué pour la célébration des deux mariages et Gautier ayant reçu sa lettre d'invitation, que ce dernier, seul dans sa chambre, la pipe à la bouche et étendu paresseusement sur un grand fauteuil, raisonnait et décidait ainsi :

— Etre riche, n'avoir qu'à vouloir pour pouvoir et prétendre se marier en sournois,

sans noce ni festin, allons donc! ça n'a pas le sens commun; et en qualité de futur beau-frère de ce marquis de Valmont, de l'ami Cyprien, je veux, j'entends mettre ordre à cela et qu'on s'en donné à cœur joie... Tiens! fameuse idée qui me pousse là; si, sans rien dire, je faisais les invitations; puis après, prenant les devans, si je me rendais avant eux à cette fameuse maison de campagne de Taverny, et là tout disposer pour une fête brillante... Ce serait galant, bien gentil de ma part, et je suis persuadé que ma petite baronne me saurait un gré infini de cette intention... Quatre jours encore, c'est plus de temps qu'il n'en faut dix fois pour les préparatifs des illuminations, du feu d'artifice, et surtout du festin que je veux somptueux, succulent... Ah! mes petits amours, vous voulez faire les modestes, vous voulez nous souffler la noce et garder tout le plaisir pour

vous? égoïstes! maladroits! qui possédez la richesse et ne voulez pas en jouir... Allons, allons! c'est décidé, je vais me mettre en route; mais avant, un mot à Valentine, afin de la prévenir de mon absence.

« Mon aimable Baronne,

» Une lettre que vient de m'adresser l'auteur de mes jours, mon excellent père, me force d'entreprendre à l'instant même un petit voyage qui, cinq grands jours entiers, va m'éloigner de tout ce qu'il y a de plus aimable au monde, de vous, enfin. Plaignez-moi, souveraine de mon cœur; car, loin de vos beaux yeux, je vais être le plus infortuné des hommes! Le temps me presse, la voiture va partir; il m'est impossible d'aller vous faire mes adieux en personne: concevez ma douleur! A bientôt, chère Va-

lentine; ne m'en voulez pas de cette absence, et veuillez penser à moi comme je vais penser à vous, que j'aime d'une ardeur sincère, brûlante, éternelle. »

Après cette lettre écrite, pliée et cachetée, Gautier se met en quête de ses habits de fête, qu'il cherche en vain dans les tiroirs de sa commode, et ne les y trouvant pas, il soupire en se souvenant subitement les avoir mis au Mont-de-Piété, l'avant-veille, à l'occasion d'une partie de plaisir. Un instant de réflexion, et notre étudiant de se mettre en course vers le domicile d'un de ses amis, garçon de sa taille et bien nippé. En chemin, Gautier lance dans une boîte la lettre adressée à Valentine, puis entre ensuite chez un lithographe, y commande cent billets d'invitation pour messe, festin et bal, avec ordre

de les distribuer le même jour à plusieurs étudians, amis et connaissances de Cyprien, en outre à beaucoup de personnages assez importans, desquels, depuis deux mois, il a fait plusieurs fois la rencontre chez Valentine, personnages dont il savait les noms et à peu près la demeure.

Cette dernière affaire terminée, le jeune homme s'élance dans la rue Christine, grimpe un quatrième et s'introduit dans une petite mansarde meublée, où un jeune étudiant, en train de travailler, s'empresse de fermer son code pour l'accueillir.

— Ah! ah! tu pioches donc aujourd'hui, farceur? s'informe Gautier en frappant sur l'épaule du jeune homme.

— Fischtre! c'est qu'il me faut rattraper le temps que tu m'as fait perdre, mon cher; sais-tu bien que je passe mon examen dans

quatre jours, et que si je ne veux être cloué, il me faut travailler sans relâche jusque là.

— Certes, oui ! et même ne lever ni baisser les yeux, mon cher Prosper.

— Alors ! puisque tu comprends aussi bien la chose, Gautier, loin de venir me déranger et de m'offrir quelque nouvelle partie, comme c'est assez ton usage, fais-moi le plaisir, mon doux ami, de t'en aller.

— Rien de plus juste; mais avant il faut que je réclame un petit service de ton amitié.

— S'il est en mon pouvoir de te le rendre, parle.

— Il s'agit de me prêter habit, gilet et pantalon, pour aller demain à la noce, et cela dans le beau, dans le chouette, ayant eu dernièrement, et pour la vingtième fois, le désagrément de mettre les miens au clou.

— Mais ton tailleur ne peut-il t'en faire d'autres tout de suite ?

— Pas moyen ! l'infâme ayant deviné le chemin que je faisais prendre aux fréquentes commandes qu'il me fournissait depuis quelques mois, hier m'a refusé crédit tout net.

— C'est mal, bien mal de sa part ; tu dis donc, Gautier, que c'est demain que tu vas à la noce ?

— Demain, à celle de Cyprien, tu connais ? Et comme le travail te retient à la chambre pour longtemps encore, je vois avec plaisir que l'absence de ces habits somptueux ne te fera pas faute.

— Surtout, Gautier, aie soin de me les rapporter après-demain, et, te rappelant qu'ils me sont indispensables pour passer mon examen dans quatre jours, ne t'avise pas, farceur, de les envoyer tenir compagnie aux tiens dans la grande armoire du Mont-de-Piété.

— Fi donc! pour qui me prends-tu, cher ami?

Encore un instant d'entretien, et les habits pliés dans un foulard passent sous le bras de Gautier, qui s'éloigne pour regagner sa chambre, où, à son arrivée, il trouve Oscar installé dans un fauteuil. Gautier, enchanté de la présence de son meilleur et plus joyeux compagnon, s'empresse aussitôt de lui faire part de ses projets, de son voyage, et termine en invitant ce dernier à venir avec lui, afin de lui prêter son aide et de le guider de ses conseils dans les préparatifs de la fête et la surprise qu'il ménageait aux mariés ainsi qu'à sa chère baronne.

Loin de refuser une occasion aussi favorable, laquelle lui promettait plaisirs et bombances, Oscar accepte tout de suite l'invitation sans s'inquiéter davantage; et, une heure après l'avoir reçue, il cheminait pédestrement

à côté de Gautier sur la route de Paris à Taverny. Une longue marche, souvent interrompue par de fréquentes haltes et libations, et nos deux voyageurs atteignent le but de leur course, le village de Taverny, où ils pénètrent après avoir eu le soin avant d'épousseter avec leur mouchoir, la poussière qui couvrait leurs bottes. La maison de campagne de la baronne, superbe propriété située sur la gauche, à un quart de lieue du village, demeure princière où se présentent hardiment les deux étudians, au concierge de laquelle s'adresse d'abord Gautier, qui, à Paris et chez la jeune baronne, avait eu l'occasion de parler à cet homme et de s'en faire connaître.

— Ah! ah! vous v'là, monsieur; est-ce que nos maîtres arrivons déjà pour la noce? s'informe le concierge, après avoir salué l'étudiant et son compagnon, tout en leur ouvrant la grille d'entrée.

— En fait de maître il n'y a encore que moi, qui serai le vôtre très incessamment, Pierrot, que moi, bientôt l'époux de madame la baronne de Muldorf, qui sois arrivé, les amis ne devant me rejoindre ici que la veille des noces et fêtes.

— Des fêtes ? j'croyais qu'on n'en ferions pas, observe Pierrot.

— Ainsi l'avait été décidé d'abord, mon vieux, mais nous sommes revenu à des idées plus généreuses, et je n'ai devancé ma belle future, la baronne de Muldorf, ainsi que nos chers amans, que pour ordonner au plus vite les préparatifs de la fête brillante qui doit avoir lieu le jour des noces.

— Une fête! queu bonheur ! s'écrie le concierge, grand paysan à l'air niais, tout en se frottant les mains.

— Ah! ah! ça te va, mon drôle, à ce qu'il paraît.

— Mais zoui, mais zoui, pasqu'on fricotte et que j'aime ça, moi.

— Gourmand!... En attendant, seigneur Pierrot, vu que la chaise de poste qui nous amenait, mon ami le duc Oscar et moi, s'est maladroitement cassée à deux lieues d'ici, qu'il nous a fallu faire le reste de la route à pied, que nous mourons de fatigue et de faim, empressez-vous de nous donner un appartement et de nous préparer un copieux et excellent souper.

— Monseigneur, c'est qu'en fait de domestique et de cuisinier, y n'y avons pour le quart-d'heure que moi, not' femme et not' fille dans c'te maison.

— Eh bien! Pierrot, monsieur le duc Oscar et moi, votre prochain maître et seigneur, nous acceptons les services de vous, de votre femme et de votre fille... A propos! la cave est-elle bien garnie?

— Oui, monseigneur, mais je n'en n'avons pas les clefs.

— Diable ! cependant je n'entends pas être condamné à la piquette ou à l'eau clair... Décidément, Pierrot, on brisera la serrure.

— Mais, monseigneur, si not' maîtresse allions se fâcher ?...

— Que dis-tu, drôle ? oublies-tu que dans un mois il n'y aura ici d'autre maître que moi ? et que déjà j'ai le droit de te chasser si tu raisonnes.

— Excusez, monseigneur, c'est que j'croyons...

— Ne crois rien et obéis.

Ce dialogue venait d'avoir lieu tandis que Pierrot conduisait les deux jeunes gens à la maison, à travers une magnifique cour d'honneur, un grand péristyle pour les introduire de là dans un vaste salon dont il s'empressa d'ouvrir les fenêtres, persiennes et les quit-

ter ensuite, et, sur l'avis de Gautier, afin d'aller prévenir sa femme et sa fille, cette dernière jolie enfant de dix-huit ans, de venir à leur tour prendre les ordres de messeigneurs.

— Peste! quelle propriété, que tout cela est magnifique, grandiose, et quel jardin! quel parc! s'écriait Oscar émerveillé en allant et venant dans le salon, en portant ses regards partout et sur tout, même à travers les fenêtres d'où s'apercevaient jardin, pelouse, pièce d'eau et bois touffus.

— Eh bien! cher ami, grâce à l'amour, à mon adresse, à mes séductions, toutes ces merveilles seront ma propriété avant un mois, car leur vue me décide à l'hymen, à brusquer l'aimable indécision de ma petite et millionnaire baronne.

— Heureux coquin! quoi, est-il bien possible, après les traits que tu lui as faits, que

cette femme t'aime encore et qu'elle consente à t'enrichir? observe Oscar avec surprise.

— Certainement! et chaque jour son aimable accueil, ses yeux charmans d'où s'échappent des rayons d'amour, me confirment mon bonheur... Oh! elle est prise; plus moyen pour elle d'échapper à mon empire.

— Fortuné mortel! s'écrie Oscar avec envie.

— Va! sois tranquille, une fois maître des écus de la susdite amie, en avant les plaisirs, les noces, les bombances, tout le bataclan enfin... Ah! quelle ivresse, quelle vie! quel feu roulant de joies et de bonheur! comme alors tu t'en donneras à mes dépens, mon gaillard!

Et disant ainsi, Gautier fut interrompu par l'arrivée de la femme et de la fille du concierge, qui venaient saluer très humblement leur futur maître et prendre ses ordres.

— Votre nom, brave femme? interroge Gautier.

— Babet, monseigneur.

— Et le vôtre, jolie fille?

— Marianne, monseigneur.

—Eh bien! Marianne, vousêtes gentille à croquer, mon ange, reprend Gautier en passant son bras autour de la taille de la jeune fille et essayant de lui prendre un baiser qu'elle esquive en se dégageant et s'enfuyant à l'extrémité de la pièce.

— Disez donc, not' maître, si madame la baronne voyons ces manigances qu'vous vous permettez là avec not' fille, savez-vous qu'elle ne serions pas contente.

— Silence et respect, Babet, et sans tarder davantage, hâtez-vous de nous préparer un excellent souper.

— Dame! monseigneur, j'avons pas grand chose à c't'heure.

A cette réponse, Gautier fronce le sourcil, puis s'informe si la basse-cour est bien garnie, et sur la réponse affirmative de Babet, il s'éloigne en silence, se dirige vers la demeure du concierge, où il s'empare d'un fusil qu'il trouve suspendu au-dessus de la cheminée, et d'après l'assurance de Pierrot qu'il est chargé à petit plomb, c'est dans la basse-cour, qu'il s'est fait indiquer, qu'il pénètre et fait feu sur une quantité de canards, de poules et de dindes d'une espèce rare et curieuse qui s'y promenaient paisiblement, dont il tue une vingtaine et blesse un grand nombre, pour ensuite se retourner vers Pierrot qui l'avait suivi et lui ordonner de ramasser.

— Jarni goi ! qu'en dira madame la baronne? des canards, des poules qu'elle affectionnons tant et qui lui coûtons si cher.

— Ramasse, te dis-je, et ne raisonne pas, car voici des vivres pour longtemps... A pro-

pos, et la cave est-elle ouverte enfin ? je meurs de soif.

— Non, monseigneur, puisque j'vous ont dis que j'n'avions pas les clefs.

Cinq minutes après cette réponse, Gautier, après avoir rechargé le fusil à balle, faisait feu sur la porte de la cave, et par ce moyen, sauter la serrure, toujours à la grande surprise, au grand effroi de Pierrot. Des vins de toutes espèces dont Gautier fait choix, puis emplir un panier, et porter le tout à la salle à manger par Pierrot à qui il fait, en récompense de sa peine, cadeau de deux bouteilles de vin de Bordeaux, idem de Champagne, en l'engageant à aller les boire à sa santé et à son prochain mariage avec sa maîtresse.

Un dinde rôti, deux poulets rôtis, trois canards rôtis, grand nombre d'excellens fruits, et force excellens vins, tel se composa le souper qui, après trois heures d'attente et sur les

dix heures du soir, fut servi aux deux jeunes gens par les soins de Babet, et les jolies mains un peu calleuses de Marianne. L'ivresse, cette compagne inséparable des joies de nos deux étudians, tarda peu, au milieu d'une pareille abondance, à venir se mêler de la partie, à faire tourner les têtes, et perdre le peu de raison dont dame nature les avait doués; alors tapage, propos lestes, dont s'effraie Marianne, qui veut fuir; dont s'empare Gautier qui, à toute force, prétend l'embrasser, et qui l'embrasse en dépit d'une vive résistance.

Aux cris de la jeune fille arrive Babet, laquelle en l'absence de son mari, ivre mort en ce moment, grâce aux quatre bouteilles que lui avait donné Gautier, et qu'il a vidées seul et coups sur coups en véritable sournois, Babet donc, qui vient défendre sa fille et lutter avec Gautier, des bras duquel elle veut dégager son

enfant, à quoi elle ne parvient qu'à grand'-peine.

— Jarni, not' seigneur, qu'eu gaillard vous faites; mais j'sommes d'honnêtes gens, voyez-vous, qui n'entendons pas qu'on caresse leur fille, et qui quitterons la place plutôt que d'voir ces choses-là se renouveler, s'il devait en être comme ça souvent.

— A boire! et vive l'amour! s'écrie Gautier pour réponse en tendant son verre à Oscar qui, encore plus ivre que son ami, prend la bouteille d'une main tremblante et en verse le contenu, non dans les verres, mais à côté et sur la table.

A la vue de cette dégoûtante orgie la mère et la fille se sont enfuies; et nos deux ivrognes, restés seuls, continuent d'aller le même train pour ne s'éveiller que le lendemain, et fort tard, sous la table où ils avaient roulé et passé le reste de la nuit.

— Fischtre! il paraît que ça n'a pas mal été hier, dit Gautier, le matin, en s'éveillant au milieu des bouteilles renversées, brisées, et de la mare de vin qui inondait le plancher.

— Quelle vie! quels vins! s'écrie à son tour Oscar.

— A gâter toutes mes affaires et mes riches espérances ; décidément c'est jouer trop gros jeu, et dorénavant il nous faudra, l'ami, user d'un peu plus de sobriété, sous peine de recevoir du balai.

— C'est juste ; mais aussi pourquoi ta baronne a-t-elle d'aussi bons vins?

— Dis plutôt pourquoi sommes-nous si gourmands...

— A ta santé, ami Gautier, dit Oscar en présentant un verre qu'il venait d'emplir.

— Qu'est-ce que cela?

— De ce fameux madère d'hier soir.

— Celui qui nous a pochardés, pour sûr ; je devrais lui en vouloir ; mais, s'il est coupable, il n'en est pas moins exquis... A ta santé, Oscar.

Une heure après ce réveil, Gautier ayant fait appeler fournisseurs et ouvriers, tout en déjeûnant avec Oscar, ordonnait, commandait, au nom de la baronne de Muldorf, les préparatifs d'une fête, d'une brillante illumination, d'un feu d'artifice, et, par-dessus tout et avant tout, ceux d'un repas pour cent personnes. Obéi en maître, Gautier voit les travaux commencer, puis aller grand train ; des cuisiniers, ramassés de toutes parts, mettre la main à la pâte ; les échafaudages pour orchestre, illuminations et feux d'artifice se dresser sur les pelouses, et Gautier, joyeux, de se frotter les mains et de s'écrier :

— Seront-ils surpris et contens !

Tandis que les choses allaient ainsi à Ta-

verny, la baronne de Muldorf souriait à la joie que manifestaient les deux couples en voyant approcher le jour de leur hymen : de Valmont, de plus en plus amoureux des charmes et de l'esprit de Léonie, ne quittait plus la jolie fille, et par ses soins, ses hommages, mille sermens d'amour, s'efforçait de se faire pardonner sa conduite passée, sur laquelle l'espiègle Léonie se plaisait à le railler; Cyprien, fier de l'union qu'il allait former avec la plus charmante et modeste des filles, se prosternait avec orgueil et amour devant Clémence, en la remerciant de la précieuse préférence qu'elle voulait lui accorder en daignant accepter en lui, pour époux, un homme sans titre ni fortune. Quant à Valentine, qui l'aurait cru? la lettre de Gautier, où il lui annonçait une absence de quelques jours, semblait avoir attristé son cœur et chassé presque le sourire de ses lèvres, ce-

pendant elle avouait sans cesse que cet homme était indigne d'elle, qu'il ne méritait point cette douce préférence que son cœur s'obstinait à lui conserver. Claudius, oh ! pour celui-là il était véritablement le plus malheureux de tous; car il aimait avec fureur, presque sans espoir, et s'en allait criant partout qu'à la place de Valentine, prenant pitié d'un amant au désespoir, au lieu de deux unions il aurait voulu qu'il s'en formât trois du même coup, et le même jour.

— Je voulais vous fuir, madame, aller mourir loin de vous d'amour et de douleur de n'avoir su vous plaire, et vous m'avez retenu, vous m'avez dit restez : hélas! quelle était donc votre pensée, alors, en m'arrêtant près de vous? en jetant, par ces paroles, une étincelle d'espoir dans mon pauvre cœur si triste et découragé? Sans doute celle de me rendre témoin du bonheur des autres, de la nouvelle

préférence que vous accordez à Gautier, de tout le bien dont vous comblez chacun, excepté moi que vous ferez mourir.

Ainsi se plaignait Claudius les larmes aux yeux , la voix émue, oppressée , un soir qu'en se présentant à l'hôtel il avait surpris Valentine seule chez elle, Valentine triste autant que lui, et plongée dans de sérieuses réflexions, et, comme lui, la paupière humide.

— Oh ! vous avez raison, grondez-moi, plaignez-vous, mon ami, car je suis une folle, une femme indigne de la noble passion que vous daignez ressentir pour elle. Oui, j'ai peut-être eu tort de vous retenir puisqu'en récompense de ce sacrifice, de votre soumission à mes désirs, je n'ai pu et ne peux encore vous donner nulle espérance; mais vous vouliez nous fuir, Claudius, ne plus me revoir ; à cette funeste menace, toute l'amitié que vous m'avez inspirée s'est avec force

réveillée dans mon cœur, et j'ai tremblé de perdre un ami. Eh bien, cette prière de rester parmi nous, près de moi, je vous la répète encore, Claudius, répondit Valentine avec un doux accent, et en pressant la main du jeune homme assis près d'elle.

Le lendemain de ce court entretien, une paysanne se présentait à l'hôtel, et reconnue par les domestiques, elle était de suite introduite près de la baronne.

— Vous à Paris, Babet? dit avec surprise Valentine.

— Oui, not' dame; j'venons un petit brin causer avec vous, et vous bailler des nouvelles de tout ce qui se passons là-bas.

— A Taverny? mais nous nous y rendons demain, Babet.

— J'savons ben ça, not' dame.

— Alors, ne pouviez-vous attendre mon

arrivée, plutôt que de vous donner la peine de faire ce voyage?

— C'étions d'abord not' intention, et celle itout de prendre patience jusque-là; mais ma fine j'n'y tenions plus.

— Expliquez-vous, Babet.

— Vous savez ben, c'monsieur qu'vous avez envoyé pour les préparatifs d'la fête? eh ben! c'est lui qui nous faisons déserter la maison, ous qui met tout sens dessus dessous d'après vos ordres, dit-il.

— Je ne vous comprends pas, Babet; car je n'ai envoyé personne à Taverny.

— Mais si, mais si; un monsieur Gautier, avec son ami monsieur Oscar, l'un vot' épouseur et bientôt not' maître, à ce qu'il dit, et l'autre un vrai chenapant, un vrai gueux, quoi!

— Gautier à Taverny, dites-vous, Babet? s'écrie la baronne avec surprise.

—Lui-même qui faisons préparer une fête, qui brisons les portes des caves, buvons vot' vin, qu'c'est une horreur! enfin à en rester mort ivre sur place, pis qui avons tué toute vot' basse-cour à coups de fusil pour fricoter lui, son ami et les gens d'la noce qu'on attendons! pis encore, qui sans cesse turlupine not' fille Marianne, d'façon qu'la pauvre enfant n'osont plus se montrer, et en sus d' ça qui grisons not' homme d'une manière effroyable... Dame, j'avons p't'être tort, mame la baronne, de venir ainsi vous dégoiser tout ça si c'étions de par vot' volonté, mais j'vous prévenons que si ça devons durer longtemps, j'serons forcés de déguerpir d'vot' service, malgré la peine qu'ça nous ferions.

La paysanne ne parlait plus, que Valentine, pensive et consternée, écoutait encore.

— Ah! dites, dites encore, Babet; racon-

tez-moi tout ! s'écrie subitement la jeune femme en s'arrachant à la surprise et à ses pénibles réflexions. Babet obéit, puis se tait après avoir raconté longuement ; c'est alors que Valentine, remplie d'indignation, se lève de son siége pour courir à un petit meuble où elle se met à écrire une lettre d'une main agitée. Elle signe, plie, cachète et sonne un valet.

— Portez à l'instant cette lettre à monsieur Claudius, dit-elle, et le valet se retire pour remplir la commission. Vingt quatre heures après ce dernier incident, trois chaises de poste, chargées d'un nombreux bagage, roulaient avec rapidité sur la route de Paris à Taverny ; la première renfermait la baronne de Muldorf, Clémence, Léonie et le vieux Lubin ; la seconde, de Valmont, Cyprien et Claudius, ce dernier le visage rayonnant de joie ; et la troisième, le margrave et trois autres personnages, amis et futurs té-

moins des prochains mariages. Le fouet des postillons raisonne, une grille s'ouvre et les trois voitures vont s'arrêter au pied du péristyle de la villa de Taverny, au bruit épouvantable, inattendu d'une décharge d'armes à feu, exécutée par une vingtaine de paysans rangés en bataille dans la cour.

— Qui donc a commandé de nous faire une pareille frayeur? interroge en souriant la baronne, descendant de voiture.

— Monsieur l'ordonnateur, répond un des paysans.

Les voyageurs entrent au salon, ô surprise! des masses de fleurs encombrent les cheminées et les meubles.

— O ciel! qui donc, sans mon ordre, a fait ainsi dévaster ma serre et couper mes fleurs les plus rares et les plus précieuses, s'écrie avec douleur et regret Valentine.

— Monsieur l'ordonnateur, madame la

baronne, répond le jardinier d'un air piteux.

— Qu'est-ce là, grand Dieu? demande de Valmont en se bouchant vivement les oreilles.

— Un concert monstre à l'instar de ceux de monsieur Musard, avec accompagnement de coups de pistolets et de chaises cassées. Sur ce, on se précipite aux fenêtres, pour apercevoir sur la pelouse un orchestre où se démènent une quarantaine de ménétriers, raclant sur leurs violons, l'air :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille,

avec grosse caisse, tambours, tocsin et fusillades ; et comme la nuit commençait à tomber, ne voilà-t-il pas que mille flammes du bengale illuminent subitement le jardin, que des bombes, des fusées éclatent de tous les côtés, pour aller briser les vitres de la villa,

les statues du jardin et incendier un kiosque chinois.

— Le feu ! le feu partout ! mais voyez donc quel affreux dégât... Qui donc a aussi maladroitement disposé cet artifice ? s'écrie avec effroi et colère la baronne.

— Monsieur l'ordonnateur, répond Marianne présente.

— Hélas ! mon kiosque, mon joli kiosque, que j'aimais tant, le voici tout en feu ! disait Valentine désolée à ses sœurs, tandis que tous les hommes étaient allés aider à éteindre l'incendie, non-seulement celui qui dévorait le kiosque, mais encore celui qui se déclarait dans les chambres de la villa, où les fusées avaient pénétré.

— Mais où est-il donc cet ordonnateur ? reprend la baronne avec impatience.

— Présent, répond Gautier, apparaissant debout sur la fenêtre ; Gautier, le visage noirci

par la poudre, la barbe, les vêtemens grillés et en désordre ; puis, pardessus le marché, Gautier plus d'à-moitié gris et souriant d'un air hébêté.

— Ah ! vous voici, monsieur, recevez mes complimens pour...

— Non, pas pour l'heure, baronne de mon cœur; oh ! ce n'est rien encore, car demain, le grand jour, je vous ménage bien d'autres surprises, dit le jeune homme après avoir sauté de la fenêtre dans le salon.

— Mais, monsieur, ma sœur ne vous avait pas prié...

— Laisse Léonie, pas de reproches ; monsieur a cru bien faire, telle est son excuse, fait entendre Valentine en interrompant la jeune fille; puis, s'adressant ensuite à Gautier : — Vous n'êtes pas venu seul ici, monsieur ?

— Comme vous dites, ma reine ; un ami, un farceur fini m'y a accompagné.

— Où donc est-il, cet ami ?

— Où ? ma foi, je n'en sais trop rien ; mais dans quelque coin, sans doute, et en train de cuver en ronflant, vu que le gaillard trouve votre vin du Rhin fort de son goût.

— Encore un ivrogne, à ce qu'il paraît, dit Léonie.

— Non, mais un épicurien, un bon enfant, Oscar enfin.

Comme Gautier terminait ces mots, tout le monde rentrait, afin de rassurer Valentine et de lui annoncer que partout le feu était éteint, que le kioske seul était entièrement détruit.

— Tiens ! tiens ! toi ici, Claudius ? sois le bien venu..... sans rancune, l'ami..... C'est vexant pour toi, j'en conviens ; mais tu as pris ton parti, et je t'en félicite, dit Gautier

d'un ton goguenard à Claudius, qu'il venait d'apercevoir. Et ce cher margrave, qui est des nôtres! c'est bien gentil de votre part, ça, mon gros, fait-il encore en frappant de la main, un fort coup, sur le ventre de l'Allemand. Ah, fischtre! allons-nous nous en donner! Chacun ici comme chez soi; pas de gêne, amis, je vous en préviens, et vive la joie!... Eh bien! où est donc passée la reine de mon cœur?... Comment, vous me quittez, vous me laissez seul? c'est joliment bête! Alors, à demain, les amis; bonne nuit!

Resté seul au salon, Gautier, que chacun venait de fuir, se laissa tomber sur un canapé, et s'endormit profondément.

Le lendemain, de grand matin, tout était éveillé dans la villa; on parait les mariées, et chacun de son côté s'occupait activement de sa toilette, hors Gautier, qui dormait encore au salon, ainsi que l'ami Oscar, lequel,

invité la veille par M. Lubin et de la part de la baronne, à sortir de la demeure, était allé établir son quartier général dans une auberge de Taverny, afin d'y attendre Gautier, dans l'espoir que semblable sort lui était incessamment réservé.

— Qu'est-ce donc tout ce bruit ? s'informait Valentine, en entendant de sa chambre un bruyant roulement dans la cour.

— Les voitures des invités qui entrent dans la cour, madame la baronne, répond le vieux Lubin présent et souriant avec malice.

— Vous plaisantez, Lubin, car tous ceux que nous avons invités sont, hier, venus avec nous, répond Valentine.

— On m'envoie prévenir madame la baronne qu'une immense société, réunie au salon, demande à lui présenter ses homma-

ges, ainsi qu'aux mariés, vient faire entendre un domestique.

— Mais ceci est une mystification, Lubin, car nous n'attiendions personne..... Sachez donc, de grâce, quels sont ces gens.

— Je le sais, madame ; toutes personnes à qui M. Gautier a envoyé, de votre part, des lettres d'invitation ; enfin beaucoup d'étudians du quartier Latin, que viennent de reconnaître messieurs Cyprien et Claudius ; en outre, une grande quantité de personnages de votre connaissance.

— Une semblable démarche sans notre assentiment, quelle audace ! s'écrie Valentine. Lubin, nous ne pouvons décemment renvoyer ces personnes et les rendre tout-à-fait dupes de cette mystification... Voyez donc à les recevoir, à donner de suite des ordres pour qu'elles soient traitées convenablement.

— Soit ; mais que réservez-vous à M. Gau-

tier, pour prix de tant de gentillesses? s'informe le vieillard.

— Une leçon décisive et dans peu de temps.

Tandis que se disaient ces choses, où était Gautier? Au salon, où il recevait la société et tranchait en maître, en faisant distribuer vins, liqueurs et raffraîchissemens aux arrivans. Un valet se présente et remet un billet à Gautier, qui, pour l'ouvrir et lire ce qui suit, se retire à l'écart.

« On te mystifie, on se moque de toi; dans peu tu vas être, ainsi que je l'ai été, mis à la porte, si tu n'y prends garde. Au diable ton riche mariage, si tu ne frappes un grand coup! J'ai un projet en tête, dont la réussite sera certaine; mais il est important de nous entendre. Viens vîte me retrouver à l'auberge du *Chat qui pêche*, où je me suis installé après avoir été gracieusement congédié d'après

un ordre supérieur de la demeure de ta bégueule de baronne, que je veux te proposer d'enlever ce soir, et qui, après avoir, de gré ou de force, passé la nuit avec toi, ce dont j'espère te procurer la douce satisfaction, ne pourra faire autrement que de t'épouser par égard pour sa réputation.

» Je t'attends au reçu de ce billet, en outre le panier de vin dont tu vas te faire accompagner en mon honneur, celui de l'auberge que j'habite étant des plus exécrables.

» A toi. OSCAR. »

Gautier, après avoir quitté précipitamment le salon, et croyant mettre la lettre dans sa poche, tout en courant, la laisse tomber sous le péristyle, où un valet la ramasse presque aussitôt, pour, après l'avoir parcourue, la porter à la baronne.

Un instant après, Valentine, les mariés, tous en grande toilette, et prêts à marcher à l'autel, faisaient leur entrée au salon en souriant et félicitant chaque personnage sur leur heureuse arrivée.

Les voitures des maries que l'on vient annoncer, l'heure du départ pour la mairie et l'église qui se fait entendre, et l'on se met en marche, mais sans Gautier, qui alors était absent, et dont personne n'avait garde de réclamer la présence. Une heure encore, et les amans, devenus époux, rentraient à la villa, suivis de leur nombreuse société, qu'attendait une fête charmante, disposée d'abord par Gautier, perfectionnée et augmentée ensuite d'après les ordres donnés le matin par la baronne. Grâce au soin qu'avait pris Gautier de n'inviter, en fait d'étudians, que les amis de Cyprien, il n'y avait pas trop à se plaindre; car ces jeunes gens, par leur ton

décent et poli, avaient tout de suite gagné les bonnes grâces de Valentine et de sa famille; quant aux autres invités, gens du monde, riches et haut placés, tous habitués des salons de la baronne de Muldorf, ils ne pouvaient, par leur présence, qu'honorer et embellir la fête; aussi, prenant bravement leur parti, acceptant gaîment les conséquences de la démarche audacieuse de Gautier, Valentine, de Valmont et Cyprien s'efforçaient-ils de traiter leurs hôtes noblement, tout en ayant grand soin de dérober à leur connaissance d'où étaient parties les invitations qui, ce jour, les réunissaient tous à une noce dont on avait eu d'abord l'intention de les exclure.

Tandis que tout entier à leur bonheur, Cyprien, assis près de Clémence, répétait à sa jeune épouse les sermens qu'il venait de lui faire à l'autel, que de Valmont en disait

autant à Léonie, qui lui répondait avec malice :

— Je vous l'avais bien dit, marquis, que je serais un jour votre femme.

Tandis que Claudius, témoin du bonheur des amans devenus époux, soupirait d'envie seul dans un coin, Valentine aprés avoir quitté tout bas le salon et gagné une autre pièce, s'entretenait gaîment avec monsieur Lubin et le margrave à qui elle venait de lire la lettre d'Oscar à Gautier, lettre que ce dernier avait laissé tomber de sa poche; puis encore, hors de la villa, et dans la chambre d'une auberge, Oscar disait ainsi à Gautier près de le quitter.

—Ainsi, tout est bien convenu; ce soir la voiture à la petite porte de la ferme, un mouchoir sur la bouche, et mes bras pour te seconder en cas de cris et de résistance...... Quant au cocher c'est encore moi qui t'en servirai.

— Fort bien! mais quel moyen employer, de quelle ruse se servir pour attirer Valentine à cette ferme? s'informait Gautier.

— Ma foi, ceci est ton affaire; mais souviens-toi que si tu ne réussis, tes espérances sont flambées, et que, demain, t'attend un congé honteux et définitif.

— En es-tu bien certain? Quant à moi, le bon accueil que me fait la petite baronne, son émotion lorsque je l'entretiens d'amour, les doux regards qu'elle me lance, tout enfin m'annonce que je suis encore parfaitement en faveur, et que tes craintes sont chimériques.

— Eh bien, fie-toi à tout cela, et tu m'en donneras des nouvelles, répond Oscar en riant.

— N'importe! et comme on ne peut trop faire pour s'assurer la possession d'une pareille femme, j'accepte tes services et suivrai

tes conseils. A ce soir donc, de onze heures à minuit, à la petite porte de la ferme.

— Surtout, ne t'avise pas de te griser à cette noce, et de commettre quelque bévue ce soir.

— Me griser à cette noce, plus souvent ! bon le jour de la mienne, lorsqu'un bon mariage m'aura rendu propriétaire de Valentine et de ses écus ; oh ! alors, tout ira bien. Ah ! fischtre ! quelle vie ! plus d'étude, de code, au diable les Rogron, les Ducaurroy, les Duranton, les arrêts de Dalloz et de Sirey, plus rien que le plaisir, la bombance et l'amour ! répond Gautier en sautant de joie.

— Et tout cela ensemble, toujours ensemble ! Or, sache donc, par une journée de raison et de tempérance, mériter un avenir aussi riche que joyeux.

Encore quelques beaux châteaux en Espagne, quelques prudens conseils de la

part d'Oscar, et Gautier quitta ce dernier pour retourner à la villa, où en arrivant il apprit avec surprise que la cérémonie des deux mariages s'était faite sans lui et pendant son absence. Voulant entamer l'œuvre qu'il devait accomplir le soir, et, pour cela, se mettre au mieux avec la baronne, c'est près de cette jeune femme qu'il se rend après avoir fait une toilette soignée au dépend de l'ami qui, à Paris, attendait le jour même, pour passer son examen, les habits qu'il lui avait prêtés; c'est avec le sourire le plus grâcieux comme le plus amical que Valentine reçoit Gautier, tout en s'informant de la cause qui l'a empêché d'assister à la cérémonie, question à laquelle notre jeune homme répond par un mensonge, pour aussitôt après, et profitant de l'absence de tous témoins, faire entendre le langage d'amour à la jeune femme, et se plaindre de la lenteur

qu'elle apportait à devenir son épouse chérie.

— Hélas! si j'étais bien certaine de cet amour que vous dites ressentir pour moi.

— Osez-vous en douter, chère Valentine?

— Pas positivement, Gautier; mais en vous voyant aussi peu raisonnable, autant étourdi, je ne sais en vérité s'il y aurait prudence à moi de vous confier mon sort et mon bonheur.

— Chère Valentine, ne vous ai-je pas promis une entière conversion, et de n'avoir pour lois que vos volontés?

— En effet, vous me l'aviez juré, Gautier; mais parjure à ce serment, votre conduite, depuis, n'a été que honte, perfidie et désordre, répond Valentine avec effort et émotion.

— Eh bien! oui, j'en conviens; c'est ma tête, ma maudite tête qui est la cause de tout cela; mais je me repens, je m'humilie et vous demande indulgence et pitié.

— De la pitié; oh! oui, j'en ressens pour vous, monsieur; vous que j'ai tant aimé, dont le cœur perfide et froid n'est capable d'aucun sacrifice, de n'éprouver nul tendre sentiment; vous à qui, si vous ne changez, l'intempérance, la paresse préparent un avenir tout de misère, d'abandon et d'abrutissement. Oh! oui, je vous plains, Gautier, car je voulais faire de vous un homme honorable, riche, et vous m'avez forcée de vous mépriser.

— Hélas! tout cela est vrai; et je suis un grand misérable!... Au nom de cet amour que vous dites avoir ressenti pour moi, ne me repoussez pas entièrement, chère Valentine, et daignant être aussi indulgente que vous êtes belle, accordez au pauvre et suppliant Gautier le temps de vous prouver son repentir, et, par une sévérité inexorable, gardez-vous de lui ravir à jamais la femme qu'il jure d'aimer au-delà du tombeau.

Comme Valentine se disposait à répondre à ces paroles, dites avec ame, un bruit de pas se fit entendre dans la pièce précédente, ceux de plusieurs amis de la baronne qui, députés par la société entière, venaient se plaindre à Valentine de sa propre absence.

— Allons ! allons ! je vois que l'ami Oscar a deviné juste, que ma disgrâce est à peu près certaine, et qu'il est prudent d'agir au plutôt selon ses conseils... A ce soir donc l'enlèvement.

Ainsi murmurait Gautier, demeuré seul, en voyant fuir au loin Valentine, que venait de lui enlever de Valmont.

Ce parti définitivement pris, notre étudiant, d'abord contrarié, ressaisissant son insouciance, suit de loin la baronne au salon, puis dans les jardins où la fête marchait active et joyeuse.

Six heures, et l'on se précipite, on se ras-

semble, car le son bruyant de la cloche appelle les conviés au festin, autour d'une table immense, chargée abondamment des vins les plus exquis, des mets les plus succulens ; une table sur laquelle les produits des quatre parties du monde se sont donné rendez-vous. En vérité, ce Gautier est un heureux mortel, car loin de lui garder rancune de ses sottises, chacun s'empresse d'être à table aux petits soins pour lui, de lui sourire, de lui verser les meilleurs vins en abondance, dernière politesse à laquelle l'étudiant ne résiste pas et à laquelle il se prête de fort bonne grâce, en dépit de la promesse qu'il avait faite le matin à Oscar et des remontrances de Valentine, de ne plus boire et de conserver sa raison. Serment d'ivrogne, autant en emporte le vent, dit-on avec justice, et Gautier en était la preuve, car au sortir de table, après y avoir fait une séance de quatre heures, sa vue était trouble, sa langue épaisse,

et ses jambes, qui avaient peine à soutenir son corps, le contraignirent à retomber sur le premier siége venu où, incapable d'agir, il finit par s'endormir d'un sommeil profond.

Minuit sonnait lorsqu'une main blanche et potelée, en passant à plusieurs reprises sur le visage de Gauthier, l'arracha à son sommeil, lui fit ouvrir les yeux, bailler et s'étendre.

— Avez-vous donc juré, monsieur, de donser à dormir tout le temps que les autres donnent aux plaisirs ?

— Ah ! pardon, pardon ; la fatigue ou plutôt le chagrin que me cause votre indifférence, m'avait un instant endormi sur cette chaise, répond Gautier en reconnaissant Valentine, droite devant lui et souriante.

— Allons, tandis qu'ils dansent là dedans, comme de vrais fous, aidez-moi à goûter un peu la fraîcheur de cette belle nuit, en m'of-

frant votre bras pour faire quelques tours au jardin.

— Quelle heureuse préférence! vous ne m'en voulez donc plus, chère Valentine? dit Gautier à moitié dégrisé et en se levant avec peine pour présenter son bras à la dame.

— Oui, je vous en veux encore, monsieur.

— Pour longtemps?...

— Pour bien longtemps, car je suis rancunière.

— Cruelle! être ainsi sans pitié!

Ainsi allait la causerie tout en marchant et gagnant le jardin; Valentine soutenant plutôt Gautier, que Gautier, encore ivre, ne la soutenait; oui, ivre, mais pas assez, en ce moment, pour ne plus se rappeler ses projets d'enlèvement, et qu'Oscar l'attendait non loin avec une voiture.

— Pourquoi m'entraîner dans ce lieu ob-

seur, du côté de cette ferme, lorsque la pelouse est si agréable et si bien illuminée grâce à vos soins? s'informait la baronne tout en se laissant conduire.

— Si vous m'aimiez encore, Valentine, vous sentiriez combien l'obscurité et le silence sont précieux pour des amans.

— D'accord ; mais j'ai peur.

— Quel enfantillage, répond le jeune homme en tirant doucement la jeune femme qui hésitait pour avancer plus avant.

— C'est égal, cette cour de ferme est une singulière promenade que vous choisissez-là, Gautier.

Et comme Valentine venait de prononcer ces dernières paroles, un mouchoir tombe sur sa bouche et la comprime, tandis que deux bras, ceux de Gautier, s'emparent d'elle, l'enlèvent de terre et l'emportent hors de la ferme, pour aller la déposer sur la route dans

une voiture, où Gautier s'empresse de monter aussi, de se placer près de la jeune femme et de comprimer les efforts qu'elle faisait pour se dégager et arracher le bandeau qui couvrait ses lèvres.

— Fouette, Oscar, dit alors Gautier.

Et Oscar, monté sur le siége du cocher, de fouetter les chevaux, qui partent au galop, mais en laissant la voiture à la même place, grâce au soin qu'avait pris une main amie et invisible de couper les traits.

— Trahison ! s'écrie Oscar stupéfait et le fouet encore levé en voyant disparaître les chevaux dans l'obscurité.

— Mais, va donc ! fouette donc, animal ! s'écriait pendant ce temps Gautier, qui ne se doutait nullement de l'aventure.

— Pas moyen, plus de chevaux, mon cher.

Et comme Oscar répondait ainsi, les éclats d'un rire bruyant de se faire entendre, la

route de s'illuminer subitement, et les amis de la baronne, les gens de la noce de déboucher de tous côtés pour entourer la voiture, arrêter Oscar qui essayait de s'enfuir, tandis que de Valmont, Cyprien et Claudius délivraient Valentine, laquelle, débarrassée du bandeau qui couvrait sa bouche, partait d'un violent éclat de rire au nez du pauvre Gautier, plus confus en ce moment qu'un renard pris au piège. Abandonnant la route, c'est à la villa que rentre tout le monde, dans le salon, en présence de toute la société, qu'on introduit les deux coupables, Oscar et Gautier, amenés de force, et que l'on présente à la baronne, chez qui le rire avait cessé, dont le regard sévère se fixait sur eux.

— Vous avouerez, j'espère, monsieur Gautier, que cette dernière action de votre part, que ce lâche attentat à ma personne, à mon honneur mettent le comble à votre déloyauté ;

une autre à ma place pourrait confier aux lois le soin de la venger de votre perfidie; moi, je me contenterai de vous dire que je vous pardonne, que je vous plains, que je vous chasse à jamais de ma présence... Claudius, à vous ma main, mon amour ; à vous la récompense due à l'homme honnête, à l'amant sincère et désintéressé, reprend la baronne après un instant de silence et en plaçant sa main dans celle de l'heureux Claudius.

— Ma foi! c'est justice; car tu en es plus digne que moi, ami Claudius, fait entendre Gautier gaîment et en s'arrachant à la confusion dans laquelle il était plongé; puis mettant un genou en terre devant Valentine : Grâce, madame, dit-il avec respect, pardonnez au malheureux qui n'a su apprécier ni mériter le bonheur que vous lui réserviez ; au malheureux qui accepte sans murmurer l'exil que vous lui imposez; mais pour qui

votre mépris serait une honte, une douleur éternelle si vous ne daigniez lui promettre de lui rendre un jour cette estime, qu'il va s'efforcer de reconquérir... Quant à toi, Claudius, pardonne aussi à mes erreurs, à mes folies, en faveur de tout le bonheur qu'elles te valent, et, me conservant ton ancienne amitié, intercède pour moi auprès de ta charmante épouse, fais en sorte qu'un jour vos bras et votre porte s'ouvrent pour recevoir Gautier devenu honnête homme.

— Je suis trop heureux aujourd'hui pour te conserver rancune, ami Gautier. Touche-là, et que Valentine te pardonne, comme je te pardonne en ce moment, répond Claudius en présentant sa main à l'étudiant.

— Non moins généreuse que mon futur mari, j'oublie tout, monsieur Gautier, et vous invite, ainsi que M. Oscar, à nos prochaines noces, à la condition que vous serez bien

sages, dit Valentine en riant, et présentant aussi sa main que Gautier s'empressa de baiser avec respect.

— Ainsi, mon cousine, che havre bas vous pour mon femme, à ce qui baraît ?

— Non, mon cousin, pas pour cette fois.

— Diable, diable!... che attendrai encore, mon cousine, si mon amour il havre la comblaisance de ne bas me faire mourir de chagrin tout de suite.

— Si ce polisson de Dieu malin continue à vous consoler, ainsi qu'il l'a fait jusqu'alors, margrave, je prédis d'avance que la graisse seule vous fera mourir d'amour, dit Gautier en frappant un petit coup avec le revers de la main sur le gros ventre de l'Allemand.

— Contre son habitude, Gautier vient de frapper doucement, preuve, messieurs, que

chez lui, il y a commencement de conversion, dit en souriant monsieur Lubin.

— Laissons au temps le soin de nous en convaincre entièrement, tout en conservant cet heureux espoir, répondit alors Valentine.

Quinze jours après ces derniers événemens, on dansait de nouveau à la villa de Taverny ; cette fois, c'était pour célébrer l'heureuse union de Claudius et de Valentine, et le soir, en regardant Gautier qui, la tête un peu étourdie seulement, dansait et gesticulait non loin d'elle, notre ex-baronne de Muldorf laissa échapper un léger soupir en murmurant tout bas ces mots : Quel dommage !

FIN.

Fontainebleau. — Imp. E. JACQUIN.